

Natsumé Sôseki
Botchan



Natsumé Sôseki

Botchan

Roman traduit du japonais par Hélène Morita

LE SERPENT À PLUME ÉDITIONS

Titre original :
BOTCHAN

© 1906 Natsumé Sôseki

La présente traduction a été établie à partir de l'édition des œuvres complètes de Sôseki, 1990, Iwanami Shoten (tome III) Copyright © 1993 Le Serpent à Plumes Éditions pour la traduction française

Cet ouvrage a été publié avec le concours de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Rhône-Alpes

Pour tout héritage, j'ai reçu une nature impulsive et risque-tout qui me vaut depuis ma petite enfance de perpétuelles mésaventures. J'étais encore écolier quand j'ai sauté du premier étage de mon école. J'en ai perdu l'usage de mes jambes une bonne semaine. Je peux m'interroger sur le motif de cette action insane. Mais non, il n'y a aucune raison sérieuse à cela. Comme je passais la tête par la fenêtre du nouveau bâtiment, l'un de mes condisciples m'avait apostrophé : « Eh... tu te vantes, mais tu ne serais pas capable de sauter d'ici... Poltron, va ! » Il me raillait.

Le retour à la maison se fit sur le dos du factotum, et mon père ouvrit de grands yeux... J'avais réussi l'exploit de ne plus mettre un pied devant l'autre simplement en enjambant un premier étage !... À quoi je répondis que le prochain saut s'effectuerait, je l'espérais, sans encombre. Quelqu'un de mes parents m'avait offert un canif de fabrication occidentale et je laissais des camarades admirer la beauté de la lame en la faisant miroiter au soleil quand l'un d'eux déclara que pour briller, oui, elle brillait mais que, selon toute apparence, elle ne coupait pas. Je rétorquai qu'au contraire je me faisais fort de tailler avec ce que l'on voudrait. « Chiche ! Essaie donc sur ton doigt ! » me proposa-t-il. « Un doigt... rien que ça ! Facile ! » Et je tranchai de biais le revers de mon pouce droit. Par bonheur le canif était petit, l'os du pouce solide, jusqu'à cette heure mon doigt tient encore à ma main. La cicatrice, elle, ne disparaîtra pas — jusqu'à la mort.

Au fond de notre jardin, à vingt pas vers l'est, sur un monticule dont l'inclinaison s'élève doucement en direction du midi, était planté un potager au milieu duquel se dressait un châtaignier. Cet arbre était pour moi inestimable. À l'époque des châtaignes, dès que j'étais éveillé, je sortais par la porte de derrière, ramassais les fruits tombés à terre et, arrivé à l'école, je m'en régala. Le potager était bordé à l'ouest par le jardin du prêteur sur gages, un nommé Yamashiro. Le fils de ce prêteur devait avoir treize ou quatorze ans, il s'appelait Kantarô. C'était un poltron, je n'en doutais pas. Néanmoins, malgré sa couardise, il avait coutume d'escalader la haie de bambous liés et de chaparder nos châtaignes. Une fois, à la tombée de la nuit, je me cachai à l'ombre du battant de la porte et je tombai sur Kantarô. Quand celui-ci comprit que toute issue était bouchée, il fondit sur moi de toute son énergie. Il avait environ deux ans de plus que moi. C'était un vigoureux poltron. Plaquant son crâne aplati contre ma poitrine, il poussait comme un bélier sa grosse tête qui soudain glissa et s'enfonça dans la poche intérieure de ma manche de kimono. Mon bras handicapé était inopérant et désespérément je le balançais tandis que la tête de Kantarô ne cessait de branler dans ma manche. Fou furieux de sentir qu'il étouffait, il finit par me mordre le gras du bras : la douleur me fit le repousser en enroulant ma jambe autour de la sienne : il s'écroula alors de l'autre côté de la haie. Le domaine Yamashiro était en contrebas de notre potager, d'environ deux mètres. En tombant à la renverse sur son territoire, Kantarô démolit à moitié la haie de bambous et il poussa le cri du vaincu. Dans sa chute, ma manche s'arracha et mon bras se libéra brusquement. Ce soir-là, ma mère alla présenter ses excuses chez les Yamashiro et, par la même occasion, rapporta la manche.

Ces exploits ont été nombreux. Ainsi, j'avais attiré Kanekô, l'apprenti du charpentier, et Kaku, le commis du poissonnier, dans le champ de carottes de Mossaku : il avait été dévasté. Sur le semis de carottes qui n'avait pas encore levé, le propriétaire avait étalé une natte en paille de riz sur laquelle pendant une demi-journée, sans relâche, nous avons fait des combats à la manière *sumô*. C'était irrémédiable, les carottes n'avaient pas résisté. Dans la rizière qui appartenait à Furukawa, il y avait un puits, je l'avais comblé et cela m'avait valu des reproches cinglants. Ce dispositif était constitué d'un gros bambou môtô dont les nœuds avaient été ôtés et qui était profondément enfoncé afin que l'eau jaillît et pût inonder le champ environnant. J'ignorais ce mécanisme à l'époque et j'avais bourré l'intérieur du plus de cailloux et de brindilles possible, puis, sûr et certain que l'eau n'avait plus aucune chance de s'échapper, j'étais rentré à la maison. Je prenais mon repas quand Furukawa avait fait irruption, rouge de fureur. Je crois me souvenir qu'un dédommagement pécuniaire avait dû être lâché avant que l'affaire fût pardonnée.

Mon père ne manifestait strictement aucune affection à mon égard. Ma mère réservait ses faveurs à mon frère aîné. Quant à lui, avec son teint étonnamment blanc, ce qu'il aimait, c'était imiter les acteurs de théâtre spécialisés dans les rôles de femmes. Quand mon père me croisait, il lançait : « Celui-là, on n'en tirera rien ! » Et ma mère faisait écho : « Avec un casse-cou pareil, que nous réserve l'avenir ! » Certes, il n'y a rien eu de bon à tirer de moi. C'est clair à présent pour tout le monde. Les inquiétudes de ma pauvre mère étaient bien fondées. Je remarque toutefois que j'ai vécu jusqu'à présent sans l'infamie des travaux forcés.

Deux ou trois jours avant que ma mère, qui était malade, ne mourût, je m'étais durement cogné les côtes à l'angle du fourneau de terre, dans la cuisine, en exécutant un saut périlleux, et la douleur était cuisante. Ma mère était entrée dans une grosse colère et avait crié qu'elle ne voulait plus me voir, aussi étais-je parti loger chez un de nos proches. Me parvint là-dessus la nouvelle qu'elle était morte. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle pût passer si vite. Je rentrai à la maison, pensant que si j'avais su que son mal était aussi grave, j'aurais été bien avisé de me montrer plus calme. Sur ces entrefaites, mon frère, toujours bien inspiré, décréta que j'étais un fils dénaturé et que si notre mère était morte à ce moment précis, c'était par ma faute. C'en était trop, je giflai mon frère et m'attirai, de nouveau, des critiques sévères.

Après la mort de notre mère, nous vécûmes tous les trois, avec mon père et mon frère aîné. Mon père était un homme totalement inactif, mais chaque fois qu'il m'apercevait c'était pour me seriner que je n'étais qu'un raté. Une vraie manie. Raté, si on veut, moi je n'ai toujours pas saisi. Drôle de père... Quant à mon frère qui, selon ses dires, voulait se lancer dans les affaires, il travaillait son anglais avec acharnement. Son tempérament de nature féminine le rendait sournois et nos relations n'étaient pas bonnes. Nous nous querellions en moyenne une fois tous les dix jours. Une fois, alors que nous jouions une partie de *shôgi*, il effectua une lâche manœuvre pour protéger son cheval et, devant mon embarras, il ne dissimula même pas le plaisir qu'il avait de me battre. Je vis rouge et lui balançai la tour que je tenais en main, juste entre les sourcils où une déchirure se fit. Un peu de sang apparut. Mon aîné alla rapporter la chose à notre père. Celui-ci parla de me chasser et de me déshériter.

Cette fois-là, j'étais disposé à ne rien tenter contre le renvoi qui m'était signifié quand notre servante Kiyo^{[11](#)}, qui travaillait chez nous depuis dix ans, vint en larmes demander à

mon père qu'il me pardonnât, même si sa colère ne se dissipait pas. Moi pourtant, je ne ressentais aucune peur particulière à l'égard de mon père. C'était plutôt pour notre servante Kiyo que j'avais quelque pitié. J'avais entendu dire qu'elle avait appartenu à une noble lignée qui avait été ruinée à l'époque de la Restauration^[2] : Kiyo avait dû se résoudre à se placer chez les autres. Elle avait maintenant l'âge d'une grand-mère. Je ne sais pourquoi, mais le destin avait voulu que cette vieille femme me chérît à l'extrême. C'est étrange.

Trois jours avant sa mort, ma mère s'était dégoûtée de moi... Mon père, lui, depuis toujours ne savait que faire de ma personne. Pour le voisinage, je n'étais qu'un grossier polisson qu'on écartait d'une pichenette. C'était ce personnage que Kiyo couvait de façon extraordinaire. Pour ma part, comme j'étais totalement résigné à ma nature, exécration à autrui, je ne ressentais plus rien quand on me traitait en quantité négligeable ; au contraire je considérais avec soupçon Kiyo qui faisait si grand cas de moi. Parfois, à la cuisine, quand nous étions seuls, elle donnait libre cours à ses louanges : « Vous avez un tempérament fier et droit ! Un noble caractère ! » Je ne saisisais pas bien le sens de ces paroles. Si j'avais eu pour de bon ce fier tempérament, pourquoi les autres, en dehors d'elle, ne m'aimaient-ils pas davantage ? Chaque fois que Kiyo parlait ainsi, ma réplique, à tous les coups, était que je détestais les paroles sucrées. Ce qui fournissait à l'excellente femme l'occasion de vérifier la noblesse de mon tempérament et elle me contemplait, ravie. Elle semblait fière de moi, comme si j'étais le produit de sa propre création. C'était un peu mystérieux.

Après la mort de ma mère, Kiyo me chérît tant et plus. De temps à autre mon cœur d'enfant s'étonnait... Pourquoi autant de soins ?... J'aurais voulu qu'elle cessât, car j'avais un peu pitié d'elle. Mais Kiyo m'aimait. Quelquefois, elle m'achetait, sur son propre argent, des friandises, des *kintsuba* ou des *kôbaiyaki*^[3]. Quand les nuits étaient froides elle posait près de mon oreiller, sans mot dire, alors que je dormais, une soupe de sarrasin — secrètement elle avait fait provision de farine à cet effet. Parfois même elle m'achetait une petite marmite de pâtes en estouffade. Et pas seulement des choses à manger. Elle m'a donné des chaussettes. Elle m'a donné des crayons. Un calepin. Et puis — mais ceci s'est passé bien longtemps après — il lui est arrivé de me prêter de l'argent, trois yens. Je n'avais rien réclamé. D'elle-même elle les avait apportés dans ma chambre en disant : « Vous ne pouvez pas rester sans argent, prenez cela ! » Naturellement, je répliquai que je n'en avais pas besoin, mais elle insista : « Si, prenez-les, je vous en prie ! » J'acceptai. J'étais bien heureux, en fait. Je fourrai les trois yens à l'intérieur de ma bourse et glissai celle-ci dans ma poche intérieure juste au moment où je pénétrais dans les lieux d'aisance : le porte-monnaie glissa au fond, par la lunette. La bêtise était accomplie... Tant pis, il n'y avait plus rien à faire ! Je sortis placidement et narrai la mésaventure à Kiyo : elle déclara sur-le-champ qu'elle allait chercher une badine en bambou pour récupérer la bourse. Très vite après, il y eut aux abords du puits un fracas d'eau lancée à pleins seaux ; je sortis pour voir, Kiyo récurait la bourse accrochée par les cordons à l'extrémité du bambou. Puis elle manœuvra l'ouverture et examina les billets : ils avaient bruni, leurs motifs s'étaient estompés ; Kiyo les fit sécher près du brasero puis me les tendit : « Ça devrait aller comme ça ! » Je les reniflai. « Hmm... Ils sentent !... dis-je. — Donnez-les moi, je vous les changerai » Je ne sais de quel subterfuge elle usa, ni où, toujours est-il qu'à la place des billets elle me redonna trois yens sous forme de pièces d'argent. Ce que je fis de ces trois yens, je l'ai oublié. Je lui avais dit alors que je les lui rendrais sous peu, mais cette promesse, je ne l'ai pas tenue. Aujourd'hui que j'aurais aimé lui

donner dix fois plus... je ne peux plus.

Kiyo ne m'offrait quelque cadeau qu'en l'absence de mon père et de mon frère. Si une chose me faisait horreur, c'était bien cela, profiter seul, en cachette des autres. Certes, mes relations avec mon frère étaient fraîches, mais cela me déplaisait de recevoir de Kiyo, à l'insu de mon aîné, friandises ou crayons de couleurs. Je demandais d'ailleurs à Kiyo pourquoi elle me gâtait, moi uniquement, en se cachant des autres et pourquoi elle n'en faisait rien pour mon frère. À quoi elle me répondait, imperturbable : « Monsieur votre frère n'a nul besoin de moi : monsieur votre père s'en soucie bien assez » ; voilà qui était injuste. Mon père était certes doté d'un caractère obstiné, mais il n'était pas homme à manifester une telle partialité. Sans doute était-ce plutôt la vision des choses propre à Kiyo. Son jugement était complètement faussé par son adoration excessive. On ne pouvait rien y faire — c'était une vieille femme sans trop d'éducation — bien qu'à l'origine sa famille ait tenu un certain rang. Sa partialité allait plus loin encore. C'était presque effrayant. Kiyo était pénétrée de la conviction que je parviendrais dans l'avenir à une réussite exemplaire. Elle était sûre aussi que mon frère aîné, avec son teint trop blanc, demeurerait un raté, même s'il bâchait sans relâche. C'était sa marotte de vieille femme : ceux qu'elle aimait se distingueraient nécessairement... ceux qu'elle n'aimait pas, elle en était persuadée, ils ne pouvaient qu'échouer. Moi, dès cette époque, je n'avais aucune idée particulière de ce que je pourrais devenir. Mais avec Kiyo qui me répétait sans cesse : « Vous arriverez, vous arriverez ! », j'avais fini par croire que j'arriverais à quelque chose. Aujourd'hui que j'y repense, tout cela est ridicule. Une fois je me risquai à interroger Kiyo. Selon elle, que deviendrais-je précisément, plus tard ? Elle ne semblait pas avoir d'idée bien définie, elle non plus. Elle me répondit cependant que sans doute, je me ferais bâtir une maison avec un vestibule splendide et que je me déplacerais en pousse-pousse. De plus, Kiyo se promettait bien que nous habiterions ensemble lorsque je posséderais ma maison et que je serais indépendant. Elle me suppliait sans répit : « N'est-ce pas que vous aurez la bonté de me garder à votre service ?... » Moi-même j'avais en quelque sorte l'impression que je finirais bien par posséder une maison, aussi lui répondais-je sans trop m'engager plus avant : « Oui, c'est entendu, tu seras à mon service ! » Mais c'était une de ces femmes à l'imagination puissante et elle poursuivait : « Quel quartier aimeriez-vous pour votre maison, Kôjimachi ou Azabu^{4} ?... Et si vous faisiez installer une balançoire dans le jardin pour les divertissements ?... Une seule chambre de style occidental, ce serait bien assez, je crois... » Elle tirait ainsi plan sur plan, sans me consulter. À cette époque, je n'avais strictement aucune envie de posséder une maison. De style occidental ou traditionnel japonais, peu importait, je n'en avais absolument aucune utilité, je n'en voulais pas et c'est ce que je répondais toujours à Kiyo dans ces cas-là. Elle, aussitôt, me félicitait : « Vous êtes un homme désintéressé, un cœur pur ! » Tout était prétexte à louanges pour Kiyo.

Les cinq ou six années qui suivirent la mort de ma mère, nous vécûmes de la sorte. Mon père me morigénait. Mon frère et moi nous nous querellions. Kiyo m'offrait des gâteries et me célébrait de temps à autre. Ne nourrissant aucune espérance particulière, je me trouvais très bien tel que j'étais. « Sans doute en va-t-il de même pour la plupart des autres enfants », me disais-je. Kiyo cependant ne manquait aucune occasion de me plaindre. « Mon pauvre petit... mon malheureux enfant !... » se lamentait-elle à tout propos et je me persuadais alors que j'étais réellement malheureux et pitoyable. À part cela, je n'avais pas le moindre objet de préoccupation. Si ce n'est que j'étais très mécontent que mon père ne me gratifiât d'aucun argent de poche.

Six ans après la mort de notre mère, en janvier, mon père succomba à une attaque d'apoplexie. En avril de la même année, le collège privé que je fréquentais me décerna son certificat de fin d'études. En juin, mon frère aîné obtint le diplôme de son école de commerce. Je ne sais quelle filiale d'une société implantée à Kyûshû^[5] lui offrit un emploi pour lequel il devait se rendre sur place. Moi, il me fallait poursuivre mes études à Tôkyô. Mon frère m'informa qu'il allait vendre la maison, disposer de notre patrimoine et partir rejoindre son poste. Je lui répliquai qu'il fît comme bon lui semblait. De toutes manières, en aucun cas je ne voulais être à sa charge. Même s'il prétendait s'occuper de moi, les disputes ne tarderaient pas et il ne se gênerait sûrement pas pour user de menaces. Je n'avais nulle intention de courber l'échine devant un aîné qui me dispenserait ce genre de protection. J'étais même décidé à subvenir à mes besoins en me faisant porteur de lait. Mon frère fit alors appel à un chineur à qui il vendit pour trois fois rien tout le bric-à-brac qui venait de nos ancêtres. Notre maison et toutes ses dépendances furent cédées à un homme fortuné grâce à la bienveillance d'un intermédiaire. Cela dut constituer une jolie somme sans doute mais j'en ignore les détails. Un mois auparavant, j'étais allé prendre pension à Ogawamachi, dans le quartier de Kanda^[6], pour voir venir et décider de l'avenir. Kiyo, qui vivait chez nous depuis plus de dix ans, éprouvait des regrets cuisants à l'idée que cette demeure passât entre des mains étrangères, mais la maison ne lui appartenait pas, il n'y avait rien qu'elle pût là contre.

« ... Si seulement vous étiez un peu plus âgé..., tentait-elle de me convaincre. Vous hériteriez ! » S'il avait suffi d'être plus âgé pour faire de moi un héritier, je le serais aujourd'hui ! C'était une vieille femme ignorante, persuadée que quelques années de plus auraient pu me donner le bénéfice de la maison sur mon frère.

Le partage s'effectua donc entre mon frère et moi, mais j'étais très ennuyé : où Kiyo allait-elle vivre désormais ? Bien entendu, mon frère n'était pas en situation de l'emmener avec lui — d'ailleurs Kiyo n'aurait pas eu la moindre envie de s'exiler, à la traîne de mon frère, jusque dans ce lointain Kyûshû. Quant à moi, je me terrais dans une pension bon marché — logé dans une pièce minuscule, prêt à vider les lieux à la première nécessité. À court d'idée, j'interrogeai Kiyo elle-même. Serait-elle disposée à travailler chez d'autres ? Tant que je ne posséderais pas ma propre maison où vivrait mon épouse, elle n'avait d'autre choix, me répondit-elle, que finalement de se résoudre à demander asile à son neveu, lequel était greffier dans un tribunal et vivait à l'aise ; celui-ci lui avait déjà proposé deux ou trois fois de venir habiter chez lui, mais elle avait décliné l'invitation jusqu'alors, préférant rester servante dans la maison où elle vivait depuis si longtemps. Néanmoins, dans les circonstances actuelles, il valait probablement mieux se mettre à la disposition de son neveu plutôt que d'être domestique dans une famille inconnue où elle devrait subir des contraintes imméritées. Cependant, elle me pressait de devenir maître chez moi et de prendre femme afin qu'elle pût me servir. Plus que son neveu, de son propre sang, je crois bien qu'elle me préférerait, moi, un étranger.

Deux jours avant son départ pour Kyûshû, mon frère me rendit visite à ma pension et il me remit six cents yens en me disant de les utiliser comme capital si je voulais devenir homme d'affaires, ou bien pour mes frais de scolarité si je désirais continuer d'étudier ; j'étais libre d'en faire ce que bon me semblait, mais que je ne compte ensuite plus sur lui. C'était là, pour mon frère, une conduite admirable. Si je n'avais pas reçu ces six cents yens, je n'en aurais pas été ennuyé le moins du monde, mais j'étais si touché de cette générosité sans

précédent que je les acceptai et le remerciai. Mon frère déboursa ensuite cinquante yens qu'il me dit de remettre à Kiyo, ce à quoi je consentis sans objection. Deux jours plus tard nous nous séparions à la gare de Shimbashi^[7]. Dès lors je ne l'ai plus jamais revu.

Allongé dans ma chambre, je réfléchis à l'usage possible de ces six cents yens. Me lancer dans le commerce, c'était pour moi sans intérêt et j'étais certain d'échouer, d'ailleurs, avec cette si petite somme, il ne fallait guère espérer faire prospérer un commerce digne de ce nom. Si je me lançais néanmoins dans cette entreprise, je ne pourrais franchement pas faire bonne figure auprès des gens — étant donné mes études inachevées — et je serais finalement conduit à l'échec. D'un autre côté puisque ces questions de capital étaient indifférentes pour moi, pourquoi ne pas me servir de cette somme comme frais d'études ? En divisant six cents yens en trois, cela me faisait deux cents yens par an et j'aurais ainsi la possibilité de poursuivre des études pendant trois années. Si je travaillais dur pendant trois ans, je devrais bien aboutir à quelque chose. Je me mis alors à délibérer pour savoir quelle école choisir mais depuis toujours les études m'ennuient. Tout spécialement ce qui touche aux langues ou à la littérature, là, vraiment, ce n'est pas mon rayon. Par exemple ce genre moderne qu'on appelle la nouvelle poésie — en vingt lignes ! je n'ai jamais réussi à en comprendre le premier mot. Je réfléchis alors que puisque je n'aimais rien, tout m'était par conséquent également indifférent... À ce moment je passai par hasard devant l'École de physique : une annonce pour un recrutement d'étudiants était placardée. C'était un signe du destin, pensai-je ; je réclamai les formulaires d'admission et m'inscrivis immédiatement. Lorsque j'y resonge à présent, cet acte m'apparaît comme une bévue due à mon irréflexion congénitale.

Durant trois ans j'étudiai, ma foi, honnêtement mais je n'avais pas de dispositions particulières, et il était plus facile de calculer mon rang en commençant par le bas. Mais, chose admirable, les trois ans passés, j'obtins mon diplôme. En moi-même, je jugeai cela peut-être immérité mais n'ayant pas à récriminer à ce sujet, j'empochai mon diplôme, paisiblement.

Huit jours après la cérémonie, le directeur me fit appeler, je répondis à sa convocation en me demandant ce qu'il pouvait bien me vouloir : un poste de maître de mathématiques se libérait dans une école secondaire, quelque part au Shikoku^[8]. « Le salaire mensuel est de quarante yens. Ce serait bien pour vous !... » me proposa-t-il. À vrai dire, j'avais achevé ces trois années d'études mais je n'avais pas été une seule fois effleuré du désir de devenir enseignant, ni de vivre à la campagne. Comme je n'avais pas non plus l'envie de devenir quoi que ce soit d'autre, je répondis sur-le-champ que je consentais à cette offre. Voilà bien un symptôme supplémentaire de mon impulsivité native.

Puisque j'avais accepté, il me fallait partir rejoindre mon poste. Pendant ces trois ans, j'étais resté enfermé dans ma petite chambre de quatre tatamis et demi^[9] et jamais je n'avais subi aucune remontrance. Je n'avais été entraîné dans aucune dispute non plus. Cela avait été un temps de ma vie relativement paisible. Mais voilà, je devais à présent quitter cette chambrette ; depuis ma naissance, je ne m'étais éloigné de Tôkyô que pour aller excursionner avec ma classe à Kamakura^[10] ; voilà tout. À présent, ce n'était plus de Kamakura qu'il était question. Je devais partir pour une destination réellement très lointaine. Si j'examinais la carte, celle-ci m'apparaissait sur la côte, grosse comme une tête d'épingle. On pouvait bien

imaginer ce que ce devait être ! Quelle sorte de ville était-ce... quelles sortes de gens y vivaient... je n'en savais rien. Je n'en savais rien mais cela ne me causait aucun souci. Cela m'était égal. Il y avait à y aller, c'est tout. C'était là le seul ennui.

Après la vente de notre maison familiale, j'avais quelquefois revu Kiyo, chez son neveu. Finalement, celui-ci s'était révélé un homme très bien. Lors de mes visites, s'il était là, il manifestait à mon égard beaucoup d'empressement. Quand Kiyo m'avait devant elle, elle ne résistait pas à l'envie de lui faire part de tout ce qui la rendait fière de moi. Ainsi, elle proclamait que quand je serais diplômé, j'achèterais une propriété dans les environs de Kôjimachi : de là, j'irais travailler pour le gouvernement, etc. Elle avait réglé cela de son propre chef, elle en parlait de sa propre initiative, ce qui ne laissait pas de m'embarrasser et de me faire rougir. Et ce genre de confidences était fréquent. Elle avait même confié à son parent combien j'étais coutumier de mouiller mon lit lorsque j'étais petit... J'étais gêné. J'ignore ce que son neveu pouvait penser à entendre ces anecdotes dont s'enorgueillissait Kiyo. Simplement, Kiyo était une femme de l'ancien temps qui envisageait les liens entre elle et moi sur le mode féodal, de maître à domestique. Puisque j'étais son maître, elle ne pouvait imaginer, semble-t-il, que je n'étais pas aussi le maître de son neveu. Cela le mettait dans une drôle de situation.

L'affaire était décidée cependant et, trois jours avant mon départ, je rendis visite à Kiyo, qui était allongée dans sa petite chambre orientée au nord, au lit avec un rhume. Dès qu'elle me vit, elle se hâta de se redresser et m'interrogea : « Petit maître, Botchan^{11}, quand aurez-vous votre maison ? » Elle croyait fermement qu'il suffisait d'être diplômé pour que l'argent vous coulât des poches tout naturellement. C'était aussi de plus en plus absurde d'appeler quelqu'un « petit maître » et de croire en même temps qu'il avait déjà réussi. « Pour l'instant, je n'ai pas de maison. Je pars pour la campagne », lui répliquai-je nettement. Elle eut une expression d'extrême déception et passa sa main sur ses cheveux poivre et sel, tout en désordre. Très ému, je lui dis pour la consoler : « Je dois partir, mais je reviendrai vite. L'année prochaine, aux vacances d'été, je reviendrai, c'est promis. » Comme elle avait un regard étrange, je lui demandai : « Que veux-tu que je t'offre en souvenir, qu'est-ce qui te ferait plaisir ? » Elle répondit : « J'aimerais bien manger des *sasa-amé*^{12} d'Échigo^{13} ! » Je n'avais jamais entendu parler des *sasa-amé* d'Échigo, région qui se trouve d'ailleurs dans la direction opposée. Quand je lui fis remarquer : « Je me demande si dans la campagne où je vais, on trouve des *sasa-amé*... », elle me questionna : « De quel côté allez-vous ? — Vers l'ouest » lui dis-je. « Oh, alors, c'est au-delà de Hakoné^{14}, ou bien en deçà ?... » reprit-elle. Il n'y avait rien à répondre.

Le jour de mon départ, dès le matin, Kiyo vint me retrouver pour m'aider. En chemin, elle m'avait acheté chez le marchand de couleurs du dentifrice, une brosse à dents et une serviette qu'elle mit dans mon sac de coutil. Je lui dis que je n'avais besoin de rien de semblable, mais elle ne voulut rien savoir. Nous parvînmes à la gare grâce à deux rickshaws qui avançaient côte à côte ; lorsque nous fûmes sur le quai et que je fus monté dans mon compartiment, elle me fixa au visage : « C'est peut-être la dernière occasion où nous nous voyons. Prenez grand soin de vous ! » dit-elle d'une petite voix. Ses yeux étaient pleins de larmes. Moi, je ne pleurais pas. Mais il s'en fallait de peu. Quand le train eut avancé sur une assez bonne distance, je me dis que je pouvais passer la tête par la fenêtre et je me retournai. Elle était toujours là. Elle me parut toute petite.

II

Quand le vapeur stoppa, avec un grand « Boooh ! », une chaloupe à rames quitta le quai et se rapprocha de nous. Le batelier était complètement nu hormis une ceinture cache-sexe rouge. Pays de sauvages. Il est certain qu'avec une chaleur pareille, il lui aurait été difficile de porter un kimono. Le soleil était si brûlant que l'eau vous éblouissait. À la fixer, on en était presque aveuglé. J'interrogeai un membre de l'équipage qui m'indiqua que je descendais bien là. Au jugé, c'était un village de pêcheurs, à peu près grand comme le village d'Ômori, près de Tôkyô. Il fallait être fou pour m'envoyer dans un trou pareil. D'autres accepteraient peut-être d'y vivre, moi je ne le supporterai jamais, me dis-je, mais que faire à présent ? Aussi, plein d'énergie, je sautai le premier dans la chaloupe. Cinq ou six personnes en firent autant après moi. La ceinture rouge chargea aussi quatre grandes caisses puis recommença à ramer en direction du port. À terre, je fus encore le premier à accoster et, interpellant un gamin qui était planté là sur le quai, je lui demandai où se trouvait le collège. Le morveux bredouilla vaguement que... Ben... il ne savait pas... Stupidité des campagnards ! Même pas capables de connaître le collège dans une bourgade pas plus grande qu'un mouchoir de poche ! Cependant, un homme vêtu d'un kimono bizarre aux manches courtes et serrées me fit signe de venir avec lui, je le suivis et il me mena jusqu'à une auberge dont le nom était quelque chose comme Minatoya. Un chœur terrifiant de voix féminines me pressa d'entrer, ce qui m'ôta tout désir de le faire. Me cantonnant dans le vestibule, je priai qu'on m'indiquât l'adresse du collège. Quand j'appris qu'il se trouvait à huit kilomètres à peu près de là et que je devais emprunter le train à vapeur, j'eus d'autant moins envie d'entrer. J'arrachai mes deux sacs de coutil à l'homme au kimono étonnant et me remis en marche. Les gens de l'auberge faisaient une drôle de tête.

Je trouvai immédiatement l'arrêt du train. Achetai mon billet sans problème. Je montai dans ce petit train qui était comme une boîte d'allumettes. À peine avait-il roulé cinq minutes tranquillement que je dus descendre. Voilà pourquoi le billet était si bon marché. Il ne m'avait coûté que trois *sens*⁽¹⁵⁾ ! Je pris alors un rickshaw, mais quand j'arrivai au collège, les cours étaient terminés et il n'y avait plus personne. « Le responsable de nuit est juste sorti pour quelques courses... », me dit le concierge. Ce responsable était particulièrement désinvolte. Je pensais bien m'enquérir auprès du directeur mais j'étais fatigué, je remontai dans le pousse et priai le tireur de m'amener à quelque auberge. Il se mit en route vigoureusement et me déposa juste devant l'entrée de l'auberge Yamashiroya. C'était le même nom que celui du prêteur sur gages, le père de Kantarô, coïncidence amusante.

On me conduisit dans une pièce sombre, au premier étage, sous la cage d'escalier. La chaleur était atroce. Je fis savoir que cette chambre me déplaisait mais pas de chance, toutes les autres étaient occupées ! et l'on sortit en posant mes sacs sans douceur. Quoi faire sinon entrer dans cette pièce, sécher sa sueur et supporter. Lorsque l'on me dit quelques instants plus tard que l'eau pour le bain était chaude, je descendis me plonger dedans et en ressortis très vite. En remontant, je vis que beaucoup de chambres, qui me parurent bien fraîches, étaient libres. Gens sans scrupules ! Fieffés menteurs ! Puis la servante revint m'apporter le repas sur un plateau. La chambre était suffocante mais la nourriture bien meilleure que dans mes précédentes pensions. Tout en faisant le service, la femme me demanda d'où j'avais l'honneur de venir... et je répondis : de Tôkyô. Elle dit alors que Tôkyô était certainement un

très bel endroit... et je répondis qu'évidemment. Quand elle redescendit le plateau vers les cuisines, des grands rires m'arrivèrent. Idiot... J'avais mieux à faire à dormir mais impossible de trouver le sommeil. Ce n'était pas seulement la chaleur. Il y avait le vacarme. Je dirais que cette auberge était cinq fois plus bruyante que ma pension à Tôkyô. Je finis par m'assoupir et je vis Kiyo en rêve. Elle se régala de *sasa-amé* d'Échigo, dont elle mangeait même les feuilles de bambous qui les enveloppaient. « Le bambou est un poison, n'en mange pas ! » lui disais-je. « Mais non, c'est un remède ! » répliquait-elle et elle avalait le tout en ayant l'air de trouver cela délicieux. De stupéfaction à cette absurdité, j'ouvris grand la bouche et laissai éclater mon rire, ce qui me réveilla. La servante était en train d'ouvrir les volets coulissants. Le temps était splendide : un ciel immaculé, qui se laissait pénétrer jusqu'au fond.

J'avais entendu dire que les voyageurs devaient laisser un pourboire. Que, sinon, ils étaient traités avec la plus grande négligence. N'était-ce pas parce que je n'avais pas glissé la pièce que l'on m'avait fourré dans ce réduit obscur ? Aussi sans doute à cause de mon pauvre accoutrement, de mes sacs de coutil et de mon solide parapluie en satin de laine. Ah, ces paysans qui se permettaient de regarder de haut les gens ! Allons, si je leur donnais un pourboire, ils seraient probablement épatés. Car malgré tout, le reliquat de mes frais d'études ne me laissait pas démuni quand j'abandonnai Tôkyô pour ma nouvelle vie : il me restait en poche trente yens. En soustrayant le prix des billets du bateau, du train et autres, j'avais à peu près quatorze yens. Je pouvais bien leur laisser toute ma fortune puisque je recevrais bientôt mon salaire. Mais connaissant la ladrerie des paysans, si je leur donnais seulement cinq yens, je les voyais d'avance rouler de gros yeux ! Tout à ces pensées, une certaine dignité m'habitait quand j'allai me rafraîchir le visage ; je revins ensuite dans ma chambre et attendis ; la servante de la veille apparut en apportant mon petit déjeuner. Tout en s'activant à me servir, elle souriait niaisement. Effrontée ! Ma figure n'a rien de particulier, que je sache. Je crois même qu'elle vaut largement la tienne. J'avais pensé donner ce pourboire après le repas mais, exaspéré par ses manières, je lui tendis un billet de cinq yens alors que je déjeunais encore et lui dis d'aller le porter plus tard à la direction. Elle eut une expression éberluée. Je terminai ensuite mon repas et partis tout de suite après pour le collège. Mes chaussures n'avaient pas été cirées.

Grâce à ma course de la veille en rickshaw, je connaissais approximativement l'emplacement de l'école. Je tournai à deux ou trois carrefours et me retrouvai devant le portail. De là jusqu'à l'entrée, le sol était dallé de granit. La veille, quand le rickshaw avait roulé dessus, j'avais remarqué comme cela avait résonné bruyamment. En chemin, je rencontrai de nombreux élèves vêtus d'uniformes en toile grossière de Kokura ; tous passaient sous ce portail. Parmi eux, il y en avait qui me dépassaient en taille et qui paraissaient plus forts que moi. La perspective d'être leur professeur me causa quelque malaise. Je présentai ma carte de visite et l'on me conduisit dans le bureau du directeur. C'était un homme qui faisait penser à un blaireau^[16] avec ses moustaches clairsemées, son teint foncé et ses grands yeux. Il prit tout son temps pour pontifier. « Il vous faudra faire montre d'une vive ardeur à votre tâche », me dit-il en me tendant cérémonieusement ma nomination revêtue d'un sceau énorme.

— Ce document, quand je suis revenu à Tôkyô, je l'ai froissé en boule et l'ai jeté à la mer.

« Je vais vous présenter au corps enseignant et vous montrerez cet ordre de service à chacun de vos collègues », me précisa le directeur. Que de tracas inutiles ! Comme si l'on n'avait pas pu afficher ma nomination dans la salle des professeurs pendant trois jours plutôt que de m'infliger quelque chose d'aussi ennuyeux !

Les professeurs ne se rassembleraient pas dans leur salle commune avant que sonne le

clairon pour la première heure de cours. Nous avions amplement le temps. Le directeur tira sa montre, y jeta un coup d'œil et me dit que son intention était de s'entretenir plus tard avec moi de manière circonstanciée mais que pour le moment, il voulait me faire saisir quelques points essentiels ; là-dessus il se lança dans une longue conférence sur l'esprit éducatif. Moi, bien sûr, je ne l'écoutais que d'une oreille distraite, mais au milieu de son discours, je compris néanmoins que j'avais commis une bourde en atterrissant ici. J'étais rigoureusement incapable de faire ce que disait le directeur. Demander à quelqu'un d'aussi impulsif que moi de devenir un exemple pour les élèves, lui dire qu'il devait être regardé comme un modèle par l'école tout entière, qu'il ne serait jamais un éducateur à moins qu'il ne fût apte à transmettre ses vertus personnelles, en dehors de la classe également, c'étaient là des exigences extravagantes. Un tel oiseau rare viendrait-il dans un trou de campagne pareil, avec un salaire de quarante yens par mois ? Les hommes, grosso modo, se ressemblent. J'ai toujours pensé que tout un chacun pouvait se laisser emporter par la colère ou entraîner dans quelque bagarre, mais dans le tableau qui m'était dépeint, on ne me laisserait même pas ouvrir la bouche, encore moins me promener. On devrait prévenir les gens avant de leur assigner une tâche aussi lourde. Comme je hais les mensonges, je me dis que je devais en prendre mon parti, me résigner à avoir été dupé, mais que j'allais refuser ce poste et rentrer chez moi. J'avais donné cinq yens à l'auberge, il ne m'en restait donc plus que neuf, à peu près. Avec neuf yens, impossible de revenir à Tôkyô. J'aurais mieux fait de ne pas donner ce pourboire. Un geste bien regrettable. Mais neuf yens, après tout, ce n'était pas rien non plus. Même s'ils n'étaient pas suffisants pour mes frais de voyage, tout était préférable au mensonge, pensai-je, je déclarai donc au directeur que je ne pouvais absolument pas me conformer à ce qu'il me demandait et que je voulais lui rendre ma nomination ; ses yeux de blaireau clignèrent lorsqu'il me regarda au visage. Voyons, ce qu'il avait professé était un pur idéal, il comprenait bien que je ne pouvais pas m'y soumettre, je ne devais pas me faire de souci, déclara-t-il alors en riant. S'il le savait si bien, que ne s'était-il abstenu de cette intimidation initiale ?

Pendant cet entretien, le clairon sonna. Brusquement un tumulte s'éleva du côté des salles de classe. « Les enseignants doivent être rassemblés à présent », me dit le directeur qui m'invita à le suivre. La salle des professeurs était une vaste pièce tout en longueur. Le long des murs, des tables s'alignaient et les enseignants avaient pris place autour. Lorsque j'entrai dans la pièce, ils se tournèrent comme un seul homme vers moi pour me regarder, on aurait cru qu'ils s'étaient donné le mot. Je ne suis pas un objet de curiosité, tout de même. Ensuite, comme il me l'avait été demandé, je présentai ma nomination à chacun d'entre eux en les saluant. La plupart se contentèrent de se soulever un peu de leur chaise en s'inclinant légèrement mais certains, consciencieux, prirent le document et l'examinèrent avant de me le remettre avec componction. On aurait dit du théâtre comme il s'en joue dans des sanctuaires. Lorsque, après quatorze de ses collègues, je parvins au tour du professeur de gymnastique, j'étais passablement irrité de refaire sans cesse les mêmes gestes. Chacun des participants était acteur une seule fois, alors que je devais rejouer ce cérémonial à quinze reprises ! Est-ce qu'ils n'auraient pas pu se mettre à ma place ?

Parmi les professeurs que je saluai, il y avait le sous-directeur, dont le nom m'échappa alors. Il paraît qu'il était licencié ès lettres. Cela signifiait qu'il avait été diplômé de l'université et qu'il était certainement très distingué. C'était un homme à la voix douce, curieusement féminine. Ce qui me surprit le plus, c'est qu'il portait, malgré la chaleur, une chemise de flanelle. Le tissu avait beau être fin, il devait avoir chaud. Je me dis qu'il lui fallait peut-être, en tant que distingué licencié, ne revêtir que des tenues astreignantes. Mais cette couleur rouge était insultante pour ses collègues. J'appris par la suite qu'il portait des

chemises rouges tout au long de l'année. Étrange manie. Selon ses propres explications, la couleur rouge constituait un remède pour le corps et ses tenues étaient faites sur commande spéciale, dans un but hygiénique. Souci un peu vain : pourquoi ne portait-il pas, tant qu'il y était, un kimono rouge ou un *hakama*^{17} rouge ? Il y eut ensuite le professeur d'anglais, un nommé Koga, je crois, un homme au teint particulièrement maladif. D'ordinaire les gens pâles sont maigres mais lui était pâle et gros. Il y a longtemps, quand j'étais moi-même écolier, il y avait dans ma classe un certain Tami Assaï dont le père avait exactement ce genre de teint. Les Assaï étant des paysans, j'avais demandé à Kiyô si les paysans étaient toujours aussi pâles. « Non, non, m'avait-elle répondu, mais cet homme se nourrit exclusivement de courges qui ne sont pas mûres, voilà pourquoi il est bouffi et pâle. » Dès lors, quand je rencontrais un gros homme pâle, je me disais inmanquablement que c'était là le résultat de son régime de courges vertes. Il y a tout à parier que ce professeur d'anglais était un amateur de ces nourritures. Je ne sais d'ailleurs toujours pas ce que sont exactement ces courges vertes. Lorsque j'en avais reparlé à Kiyô, elle n'avait pas répondu et s'était mise à rire. Elle n'en savait probablement pas plus. Il y eut ensuite l'autre professeur de mathématiques, il s'appelait Hotta. C'était un homme vigoureux, les cheveux en courte brosse hérissée, l'air rude comme un de ces moines-guerriers du mont Eizan. Je lui avais présenté ma nomination poliment, mais sans la regarder : « Ah, tu es le nouveau, viens chez moi un de ces jours, ha ha ha ! » Pourquoi, au juste, ce « Ha ha ha ! » ? Qui aurait envie de rendre visite à quelqu'un d'aussi incivil ? Dès cet instant, j'attribuai à ce moine le sobriquet de « Porc-Épic ». Le maître d'études classiques chinoises était, comme attendu, parfaitement compassé. « Ainsi, vous nous êtes arrivé hier, vous êtes certainement exténué et pourtant vous allez commencer votre enseignement tout de suite, quelle diligence admirable... » C'était un vieil homme charmant qui parlait sans fin. Le professeur de dessin donnait, bien entendu, dans le genre artiste. Il portait un *haori*^{18} de soie fine et vaporeuse et jouait avec son éventail. « D'où venez-vous, cher ? Aôh ! Tôkyô ? Quel bonheur, nous serons bons amis... Moi aussi je suis enfant de la capitale, un fils d'Edo, un Edokko^{19}. » Si voilà les fils d'Edo, j'aimerais n'y être jamais né, me dis-je pour moi-même. Il y aurait de quoi écrire sur chacun de ceux que je rencontrais. Mais ce serait sans fin, je m'arrête à présent.

Les présentations achevées, le directeur me dit que pour aujourd'hui je pouvais me retirer, que j'aurais plus tard à me concerter avec le professeur principal de mathématiques au sujet de mon enseignement qui débiterait le surlendemain. Quand je demandai qui était l'enseignant responsable des mathématiques, je découvris que c'était, hélas, le Porc-Épic. C'était bien agaçant et j'étais fort déçu de travailler sous ses ordres.

« Où loges-tu ? Ah bon, l'auberge Yamashiroya, je viendrai te voir », me lança le Porc-Épic et il quitta la salle en emportant de la craie. Qu'un professeur principal se déplaçât en personne dénotait un homme dépourvu du sens des convenances. J'admirai cette disposition qui m'évitait de me déranger.

Je repassai ensuite sous le portail de l'école dans l'intention de rentrer directement à l'auberge mais je n'avais rien de spécial à y faire, aussi je décidai de me promener un peu dans la ville et je me laissai entraîner où mes pas me portaient. Je vis la préfecture. C'était un vieux bâtiment du siècle passé. Je vis les casernes. Beaucoup moins imposantes que celles du régiment d'Azabu à Tôkyô. Je vis la Grand-Rue. À peu près moitié plus étroite que celle de Kagurazaka, quant aux boutiques, plutôt plus pauvres. C'était une ville seigneuriale, grandie autour d'un château dont les richesses avaient été estimées à deux cent cinquante mille koku^{20} mais maintenant, elle était assez misérable. Et je songeais avec pitié à tous ces gens qui s'enorgueillissaient d'habiter dans une ville « seigneuriale » quand sans m'en apercevoir,

je me retrouvai en face de mon auberge. La ville était encore plus petite qu'elle ne le paraissait. J'avais déjà probablement épuisé tout ce qu'elle pouvait offrir. J'entrai dans le vestibule, pensant que je prendrais bien mon repas. La patronne qui siégeait à sa caisse se précipita sur moi dès qu'elle m'aperçut et elle m'accueillit avec force : « Bienvenue !... » Sa tête frôlait le sol. J'ôtai mes chaussures, entrai et la servante me conduisit au premier étage dans une belle pièce « qui venait de se libérer », me dit-elle. La chambre, située en façade du bâtiment, était très vaste et pourvue d'une large alcôve pour la décoration. De ma vie je n'avais habité dans une chambre aussi somptueuse. Ne sachant si je jouirais souvent d'un tel confort par la suite, j'enlevai mon costume occidental, revêtis un peignoir léger et m'allongeai, les bras en croix, en plein milieu de la chambre. Ce fut un pur délice.

Mon déjeuner terminé, je ne traînai pas pour écrire à Kiyo. Comme mon style est mauvais, que ma connaissance des caractères chinois est limitée, je déteste écrire des lettres. En outre, je n'ai personne à qui écrire. Mais Kiyo se faisait probablement du souci. J'aurais été ennuyé qu'elle s'imaginât que le bateau avait fait naufrage, que j'étais peut-être mort et je fis de gros efforts pour écrire longuement. Voilà ce que je lui écrivis :

« Je suis arrivé hier. L'endroit est sans intérêt. Je loge dans une chambre de quinze tatamis. J'ai donné cinq yens de pourboire à l'aubergiste. La patronne se courbe au point que sa tête touche le sol. La nuit dernière je n'ai pas bien dormi. J'ai rêvé de toi, je te voyais manger même les feuilles de bambous des *sasa-amé*. Je reviendrai l'été prochain. Aujourd'hui je suis allé à l'école, et j'ai donné des surnoms à tout le monde. Le directeur, c'est le Blaireau. Le sous-directeur : Chemise-Rouge, le professeur d'anglais : Courge-Verte, celui de mathématiques : Porc-Épic, celui de dessin : le Bouffon. Je t'écirai encore d'autres choses plus tard. Au revoir. »

Ma lettre achevée, je me sentis mieux, et comme le sommeil me gagnait, je m'allongeai de nouveau au milieu de la pièce, m'étirant au maximum. Cette fois je dormis d'un bon sommeil sans rêve.

« C'est bien cette chambre ?... » Une voix sonore me réveilla, le Porc-Épic entra. « Pardon pour ce matin, voilà le programme... » Il est extrêmement déconcertant que quelqu'un, à peine entré chez vous, se lance dans une discussion. Néanmoins, le programme d'enseignement qu'il m'exposa ne me posait pas de difficulté particulière et je donnai mon accord. Puisque c'était aussi facile, je n'aurais pas été autrement surpris de devoir commencer mon travail dès le lendemain au lieu du jour suivant... Dès que nous en eûmes fini avec les questions scolaires : « Tu ne peux pas rester indéfiniment dans cette auberge, je vais dire un mot pour toi dans une bonne pension où tu pourrais loger. Si c'était un autre que moi, les propriétaires ne seraient pas d'accord, mais comme je vais t'introduire, cela se fera sans délai. Le plus tôt est le mieux, je pense, aujourd'hui tu vas voir les lieux, demain tu déménages, et après-demain il est prévu que tu commences tes cours... » Il avait pris seul la mesure de ma situation. Je ne pouvais certes songer à rester éternellement dans une pièce aussi somptueuse. Sans doute que mon salaire entier ne suffirait pas à en payer les frais. Bien sûr, je venais juste de lâcher un pourboire de cinq yens et il était un peu regrettable de déménager aussitôt mais s'il fallait le faire, autant que ce soit le plus rapidement possible pour être enfin tranquille : je priai donc le Porc-Épic d'arranger les choses au mieux. Il suggéra alors que nous allions ensemble visiter la pension. C'était une maison située à mi-flanc d'une colline, dans un endroit très calme, à l'extrémité de la ville. Le propriétaire, qui s'appelait Ikagin (!)^{21}, faisait commerce de curiosités. Sa femme devait bien avoir quatre ans de plus que lui. Quand j'étais au collège, j'avais étudié le sens du mot anglais « witch »^{22} : cette femme ressemblait étonnamment à une « witch ». Que la femme d'un autre fasse

penser à une « witch » me laisse tout à fait indifférent. Nous décidâmes de procéder au déménagement le lendemain. Sur le chemin du retour, dans le quartier de Tôrichô, le Porc-Épic m'offrit une coupe de glace givrée. Lors de ma rencontre avec lui à l'école, je l'avais jugé désagréable et arrogant, mais devant toutes ses amabilités, je convins que ce n'était pas un mauvais homme. Il était simplement comme moi, trop impulsif et irascible sans doute. J'appris plus tard que chez les élèves, c'était le plus populaire des professeurs.

III

Enfin, je me rendis à l'école. Lorsque pour la première fois j'entrai dans la salle de classe et que je montai sur l'estrade, j'eus une sensation étrange. En faisant mon cours je me demandais si moi, le professeur, je pourrais vraiment tenir ce rôle. Les élèves étaient bruyants. De temps à autre, ils m'appelaient, avec des voix étonnamment sonores : monsieur ! C'était insolite d'être appelé monsieur. Jusqu'à présent, à l'École de physique, combien de fois chaque jour avais-je moi-même appelé mes professeur : monsieur, monsieur ! Mais entre appeler quelqu'un monsieur et être soi-même appelé Monsieur, il y a un monde. Cela me faisait frissonner jusqu'aux orteils. Je ne suis ni lâche ni poltron, mais je suis au regret d'avouer que je manque d'un certain cran en public. Quand on me criait monsieur ! d'une voix assourdissante, c'était comme si le canon qui tonne pour annoncer midi avait retenti dans mon estomac vide. La toute première heure, je me débrouillai tant bien que mal et, par bonheur, le cours s'acheva sans que j'aie eu à affronter de questions embarrassantes. De retour à la salle des professeurs, le Porc-Épic vint aux nouvelles. Je me bornai à faire un vague signe et il parut rassuré.

Quand je quittai la salle des professeurs en emportant de la craie pour ma deuxième heure, j'avais presque le sentiment que je me lançais en territoire ennemi. Je vis en entrant dans la classe que, cette fois, les élèves étaient beaucoup plus grands que précédemment. Moi qui suis un fils d'Edo, plutôt petit et de constitution délicate, je n'inspire aucune crainte, même juché sur une estrade. Pour ce qui est de la bagarre, je n'hésiterais pas à affronter un lutteur de sumô mais avec ces quarante costauds devant moi, je ne me sentais pas le talent de m'imposer avec pour seule arme, ma langue. Je songeai cependant que le moindre signe de faiblesse serait irrécupérable aux yeux de ces campagnards et je me lançai dans ma leçon d'une voix forte, n'hésitant pas à prononcer les mots en les roulant. Au commencement, les élèves étaient trop désorientés pour réagir — « Ah, ah, je vous tiens, mes gaillards ! » pensai-je et je me mis à utiliser de plus en plus, ce qui est ma spécialité, la prononciation tôkyôïte, quand un élève, en plein milieu du premier rang (c'était celui qui paraissait le plus vigoureux), se dressa soudain et lança : monsieur !... « Nous y voilà... », me dis-je.

« Qu'y a-t-il ? fis-je simplement.

— Vous parlez trop vite, on comprend rien, pourriez pas aller plus doux, quoi, si c'était un effet de vot' bonté, s'pas ?

— Si c'était un effet de vot' bonté, s'pas... quelles molles tournures patoisantes ! Si je parle trop vite, je tâcherai de faire un effort, mais je suis un natif d'Edo, je ne peux utiliser votre parler et si vous ne me comprenez pas, patientez jusqu'à ce que vous compreniez ! » lui répliquai-je. Ainsi cette deuxième heure se termina finalement mieux que je ne l'avais craint. Cependant, alors que je m'apprêtais à sortir, un élève vint me trouver.

« Pourriez pas me résoudre ce petit problème, s'pas ? » Il me pressait avec un de ces exercices de géométrie qu'à vue de nez, je savais ne pas pouvoir réaliser. Une sueur froide m'inonda. Tant pis, il était clair que je ne comprenais pas ! Je m'en tirai avec un « Je te l'expliquerai au prochain cours ! » et je battis en retraite précipitamment. Les élèves se mirent tous à lâcher de gros rires. J'en entendis même qui criaient : « Y sait pas, y sait pas ! » Pauvres demeurerés, qu'un professeur ne sache pas tout, c'est évident. Qu'y a-t-il de curieux à dire qu'on ne sait pas quand, en effet, on ne sait pas ? Quelqu'un de véritablement compétent

se serait-il déplacé dans ce trou perdu pour quarante yens par mois... Je regagnai la salle des professeurs. Le Porc-Épic m'interrogea à nouveau. Je ne pouvais me contenter d'une réponse laconique cette fois, aussi je finis par lancer que dans cette école les élèves étaient des têtes de mules. Le Porc-Épic fit une drôle de tête.

La troisième heure, la quatrième et aussi la première de l'après-midi furent toutes à peu près pareilles. Dans chacune de ces classes du premier jour, il y eut plus ou moins des ratés. Le métier de professeur n'est pas aussi tranquille qu'on le croit. Les heures de cours achevées, pas question de s'en retourner chez soi, il vous faut attendre, désœuvré, trois heures de l'après-midi. À ce moment-là, les élèves dont on est responsable viennent vous trouver et il paraît que vous devez vérifier s'ils ont fait correctement le ménage de leur classe. Vous devez encore remplir les registres de présence et alors seulement vous avez le loisir de partir. On avait acheté mon corps pour un pauvre salaire, mais avait-on le droit de m'obliger à rester dans l'école en regardant fixement une table, durant mon temps libre ? Comme tout le monde se soumettait docilement à ces règles, je jugeai que moi, le dernier arrivé, ne pouvais me conduire en enfant gâté et que je devais prendre sur moi. Sur le chemin du retour je confiai au Porc-Épic que rester à l'école, de gré ou de force jusqu'à trois heures était, à mon avis, grotesque. Il éclata de son grand rire, Ha ha ha ! puis dehors, il reprit son sérieux et me conseilla de ne pas émettre des critiques sur l'école. Ou bien de n'en parler qu'à lui, car il y avait beaucoup de gens mal disposés. Nous nous séparâmes à un carrefour et je ne pus apprendre davantage de détails.

Comme j'entrais dans la maison, mon propriétaire m'accueillit par ces mots : « Nous boirons bien un peu de thé ensemble, monsieur ?... » Je croyais qu'il voulait me l'offrir mais il s'invita et il but, sans aucune gêne, mon propre thé. Ses façons me laissèrent supposer qu'il n'était pas impossible que ce thé à boire ensemble, il le bût même en mon absence. Selon ses dires, il avait depuis toujours aimé les peintures et les curiosités et ce goût l'avait finalement conduit à en faire commerce.

« Vous-même, selon toute apparence, vous avez le véritable tempérament d'un esthète averti. Que diriez-vous de vous lancer dans cette activité, uniquement pour votre plaisir, s'entend ? » Proposition totalement saugrenue. Il y a deux ans, lorsque je m'étais rendu à l'hôtel Impérial pour une commission, on m'avait pris pour un serrurier, c'est exact. Et lorsque coiffé d'une couverture j'étais allé visiter le Grand Bouddha de Kamakura, les tireurs de pousse avaient cru que j'étais un patron de leur corporation. Hormis ces incidents, on m'a en effet jusqu'à ce jour souvent pris pour ce que je n'étais pas, mais il n'y avait encore eu personne pour me qualifier d'« esthète averti ». En règle générale, l'habit et l'apparence des esthètes ne trompent pas. Il suffit de regarder sur les peintures car on les voit coiffés « à l'artiste », toujours munis de papier spécial pour calligraphier leurs poèmes. Seul quelqu'un de louche pouvait sérieusement me nommer ainsi. Je répondis que je détestais ce genre de vie, juste bonne pour des retraités, à l'écart du monde. Il s'esclaffa puis il ajouta qu'au début, personne n'aimait cela mais qu'une fois engagé dans cette voie, on ne pouvait plus s'arrêter. Ce disant, il se resservit de thé et le dégusta de manière affectée. Il est vrai que la veille, je lui avais demandé d'acheter du thé, mais celui-là, amer et trop fort, me déplaisait. Il me semblait qu'une seule coupe m'avait déclenché des maux d'estomac. Je priai donc le logeur d'en acheter dorénavant du plus doux ; il prit acte de ma commande en se versant pour lui-même, jusqu'à la dernière goutte de la théière, une nouvelle tasse qu'il liquida. Drôle d'individu, à écluser sans vergogne le thé d'autrui. Quand il se retira, je préparai mes cours du lendemain puis me couchai immédiatement.

Ensuite, chaque jour, régulièrement, je me rendis à l'école où j'effectuais mon travail ; à

mon retour, mon logeur, régulièrement, m'accueillait sans surprise par son : « Nous boirons bien un peu de thé ensemble, monsieur ?... » Au bout d'une semaine environ, j'avais à peu près assimilé les habitudes du collège et compris les traits caractéristiques de mon propriétaire et de sa femme. D'après les autres professeurs, il s'écoulait entre une semaine et un mois après votre nomination pour que votre réputation fût établie auprès des élèves, et c'était là une cause d'intense souci, mais pour ma part, je n'étais saisi d'aucun sentiment de cette sorte. Quand, de temps à autre, je commettais quelque bévue en classe, je me sentais mal à l'aise sur le coup, mais une demi-heure plus tard, cette impression désagréable s'était dissipée. Je ne suis pas homme à me tourmenter longtemps, le voudrais-je même, j'en suis incapable. Quelles impressions mes erreurs faisaient-elles aux élèves et par contre-coup, quelles étaient les réactions du directeur et du sous-directeur, tout cela me laissait de marbre. Comme je l'ai noté précédemment, je ne suis pas de ceux qui font preuve de sang-froid en toute circonstance, mais je n'hésite pas inutilement et je sais prendre mon parti des choses. Si la situation se gâtait pour moi dans cette école, j'étais résolu à partir ailleurs sur-le-champ, aussi le Porc-Épic ou Chemise-Rouge ne m'effrayaient-ils en rien. À plus forte raison, je n'avais nulle intention de flatter ou d'enjôler les petits drôles de mes classes. L'école marchait donc plutôt bien, mais il n'en allait pas de même à ma pension. Je pouvais encore supporter que mon logeur s'invitât régulièrement à boire mon thé mais il ne cessait d'apporter chez moi toutes sortes d'objets. Pour commencer, il me proposa des sceaux, une dizaine, qu'il aligna dans ma chambre en m'expliquant que le lot ne me coûterait que trois yens, une aubaine ! Je ne suis pas un de ces pauvres peintres ambulants, je n'en ai pas besoin, lui répondis-je, et la fois suivante il apporta une peinture à suspendre, d'un certain Kazan^[23], ou un nom de ce genre, qui représentait des fleurs et des oiseaux. Il l'accrocha de lui-même dans l'alcôve. « N'est-ce pas qu'elle est vraiment réussie ?... » Je me contentai d'une réponse évasive et il enchaîna en m'expliquant qu'il y avait eu deux Kazan, un certain Truc-Kazan et un autre Machin-Kazan, que cette œuvre était de Truc-Kazan et sitôt après cette conférence insipide : « Qu'en pensez-vous ? Pour vous, je la sacrifierai à quinze yens. » Il insistait pour que je l'achète. Je refusai, arguant de mon manque d'argent, mais il s'obstinait, me répétant que je le paierais à ma convenance...

« Même si j'avais l'argent, je ne l'achèterais pas. » Cette répartie lui fit enfin rendre les armes. La fois d'après, il transportait une pierre à encre aussi grande qu'une tuile faîtière. Il me rabâcha tellement que c'était une pierre de Tankeï, Tankeï, Tankeï^[24]... que je lui demandai ce qu'était Tankeï : à l'instant, il se mit à discourir. Je dus entendre qu'il y avait trois couches dans la pierre de Tankeï, la couche superficielle, la couche médiane et la couche profonde ; que tous les objets que nous pouvions voir façonnés dans ce matériau provenaient de la couche superficielle alors que cette pierre à encre, était faite, sans aucun doute, à partir de la couche médiane. Que je me donne la peine d'examiner ces « yeux ». Il était si rare de trouver trois « yeux ». Que je frotte mon bâtonnet sur cette pierre pour éprouver la bonne qualité d'encre qu'elle produisait, que j'essaie simplement ! Ce disant, il poussait devant moi la grande plaque. Je lui en demandai le prix. « Comme le propriétaire qui l'a rapportée de Chine est très désireux de la vendre, vous pourriez l'avoir pour trente yens, et ce serait une occasion. » J'avais indubitablement affaire à un fou. Il me semblait que je pouvais à peu près m'accommoder de mon travail au collège mais que je ne supporterais plus longtemps d'être torturé par un vendeur de bibelots.

Peu de temps après cependant, l'école aussi commença à me peser. Un soir que je me promenais dans le quartier dit Ômachi, à côté du bureau de poste, je tombai sur une enseigne qui annonçait : NOUILLES^[25]. Au-dessous, il était précisé : À LA MODE DE TÔKYÔ. J'adore

les nouilles. Lorsque je vivais à Tôkyô, s'il m'arrivait de passer devant une boutique de nouilles et de humer ces odeurs épicées, je ne pouvais m'empêcher de soulever le petit rideau et d'entrer. À présent, entre les mathématiques et les bibelots, j'avais presque oublié les nouilles, mais voir cette enseigne me rendit incapable de passer simplement mon chemin. Je me dis que je pourrais bien déguster un bol et pénétrai dans le petit restaurant. Ce que promettait l'enseigne ne se retrouvait pas à l'intérieur. Selon l'indication À LA MODE DE TÔKYÔ, on s'attendait à un endroit beaucoup plus coquet et, soit ignorance de ce qu'était la capitale, soit manque d'argent, les lieux étaient particulièrement sales. Les nattes *tatamis* avaient perdu toute couleur ; en plus, du sable disséminé dessus les rendait désagréablement grumeleuses. Les murs étaient noirs de suie. Le plafond également noirci de la fumée d'une lampe à huile était si bas qu'instinctivement on avait envie de rentrer la tête dans les épaules. On ne risquait pas de manquer en revanche le panneau tout neuf sur lequel étaient pompeusement inscrits les noms des différents plats de nouilles et leur prix. Il y avait de fortes chances pour que le propriétaire eût acheté ce vieux local et l'eût transformé depuis deux ou trois jours seulement en restaurant de nouilles. Le premier plat proposé s'intitulait : Nouilles et Friture. C'est ce que je commandai, d'une voix forte. À ce moment-là, les trois personnes attablées dans leur coin qui avalaient leurs nouilles en les aspirant à grand bruit se retournèrent ensemble de mon côté. La pièce était sombre et je ne leur avais pas porté attention d'abord mais je les reconnus alors : c'étaient des élèves du collège. Ils me saluèrent en premier, je leur rendis la politesse. Ce soir-là, comme cela faisait vraiment longtemps que je n'avais mangé de ces nouilles et qu'elles me parurent excellentes, j'en engloutis d'affilée quatre bols.

Le lendemain, j'entrai dans la salle de classe en toute quiétude ; sur le tableau noir, en grands caractères, s'étaient les mots :

PROFESSEUR NOUILLES ET FRITURE

À la tête que je fis, tout le monde éclata de rire. Je jugeai cette scène absurde et demandai aux élèves ce qu'il y avait de bizarre à manger des nouilles. L'un d'entre eux, alors :

« Mais, m'sieur, quatre bols, tout de même, c'est trop, s'pas ? » Que je mange quatre ou cinq bols, si je le paie de mon argent, qu'avaient-ils donc à y redire ? Je terminai mon cours à la hâte et regagnai la salle des professeurs. Dix minutes plus tard, je me rendis dans la classe suivante.

NOUILLES ET FRITURE
QUATRE BOLS
RIRE EST
STRICTEMENT INTERDIT

Voilà, cette fois, ce qui était écrit sur le tableau. Au cours précédent, je ne m'étais pas spécialement mis en colère, mais à présent je fus exaspéré. Si une plaisanterie passe les bornes, elle frise la méchanceté. Comme pour les gâteaux de riz grillés, personne ne les aime brûlés. Ces campagnards ne sentent sans doute pas ces distinctions et ils franchissent les limites sans s'en apercevoir. Vivant dans une bourgade si petite qu'une heure de promenade en épuise tous les charmes, ils n'ont d'autre distraction que de grossir une banale affaire de nouilles jusqu'à la transformer, au moins, en guerre nippo-russe ! Pauvres jeunes gens.

Depuis l'enfance, leur éducation les a précocement rabougris et rendus aussi nains que des érables miniatures. J'aurais ri avec eux s'ils avaient fait preuve d'ingénuité. Mais cela, non ! Pour des enfants, ils me paraissaient bien pervers. J'effaçai donc paisiblement les NOUILLES ET FRITURE... et leur demandai si cette plaisanterie les amusait. « C'est un peu lâche, non ? Connaissez-vous bien, vous autres, le sens du mot lâcheté ? » Il y eut l'un des gars pour me répondre que :

« Ben oui, s'pas, c'est vous m'sieu, qu'êtes lâche de vous mettre en colère de quelque chose que vous avez fait vous-même. »

Odieux. C'était pitié de penser que j'avais fait tout ce chemin depuis Tôkyô pour enseigner à des rustauds pareils. Je leur déclarai alors qu'ils n'auraient pas le dernier mot, que mieux valait travailler et j'entrepris d'expliquer la leçon du jour. Au cours suivant, le tableau noir portait le message :

MANGEZ NOUILLES ET FRITURE
Z'AUREZ L'DERNIER MOT, SÛR !

La situation était intenable. Fou de rage, je proclamai que je n'enseignerais pas à des élèves aussi impudents et je quittai la classe illico. Il paraît que les collégiens furent ravis de la récréation inespérée. Vu la tournure que prenait l'école, mieux valait encore les babioles.

Sur l'événement Nouilles et Friture, je rentrai chez moi et après une nuit de sommeil il m'apparut que ma colère s'était évanouie. Quand je retournai à l'école, les élèves étaient là et bien là. Toute l'histoire me sembla plutôt incompréhensible. Les trois jours suivants se déroulèrent sans incident notable et le lendemain soir je me rendis à Sumita où je mangeai des boulettes de riz. Sumita est une ville d'eau que l'on atteint depuis notre cité, par le train en dix minutes environ ou à pied en une demi-heure de marche à peu près. Outre des restaurants, des établissements thermaux et un parc, elle possède un quartier de plaisir. La boutique de boulettes dans laquelle je m'étais installé se situe juste à l'entrée des maisons de passe ; j'avais entendu vanter le goût de ces boulettes et je m'étais proposé de les essayer au retour de mon bain. Je n'avais rencontré aucun élève cette fois et je supposai que personne n'en saurait rien lorsque le lendemain, entrant dans la classe pour mon premier cours du matin :

DEUX ASSIETTES DE BOULETTES :
PRIX : SEPT SENS

Ces mots étaient écrits au tableau. Le fait est que j'avais bien mangé deux assiettes de boulettes et que j'avais payé sept sens. Les drôles étaient assommants. Assurément il y aurait une inscription au deuxième cours, me dis-je, et en effet, le tableau proclamait :

SUCCULENTES
LES BOULETTES
DES BORDELS

Ces jeunots voulaient me pousser à bout, je n'en revenais pas. Alors que je croyais que l'affaire des boulettes était terminée, voilà que l'on m'affubla du titre d'homme-à-la-serviette-

rouge. Où étaient-ils encore allés chercher cela ? L'origine de l'expression est insignifiante. Depuis mon installation dans cette ville, j'avais pris l'habitude de me rendre quotidiennement à Sumita pour profiter des bains aux sources thermales. Dans le coin, rien ne valait ce qui existait à Tôkyô, mais les sources d'eau chaude étaient très appréciées. Puisque je me trouvais là, autant saisir l'occasion de me baigner chaque jour, avais-je décidé, et je m'y rendais tous les soirs avant le dîner pour prendre de l'exercice. Invariablement j'emportais alors une grande serviette de bain de style occidental que je laissais pendre avec nonchalance. À force d'usage, cette serviette avait été teinte par l'eau de source chaude et ses rayures rouges s'étaient tant décolorées qu'au premier coup d'œil on pouvait croire qu'elle était écarlate. Je la portais toujours avec moi, à l'aller, au retour, que je sois en train ou à pied, elle se balançait continuellement au bout de ma main. C'est pourquoi les élèves s'étaient mis à m'appeler Serviette-rouge. Il est bien fâcheux de vivre dans un endroit aussi petit. Encore autre chose. L'établissement thermal, abrité dans une construction nouvelle, à deux étages, offre aux usagers de première classe un peignoir de coton et les services d'un employé qui vous frotte le dos, le tout pour huit sens. En outre, une femme vous prépare du thé, servi dans des bols de style Tenmoku^{26}. Pour ma part, je n'allais qu'en première classe. Et l'on clabauda sur le pauvre salaire de quarante yens par mois qui s'offrait le luxe de ces bains de première. Commérages stériles. Ce n'est toujours pas fini. Le bassin d'eau chaude, recouvert de granit, mesurait environ vingt-cinq mètres carrés. En général, treize ou quatorze personnes s'y retrouvaient pour leurs ablutions mais il pouvait se faire qu'il n'y eût personne. L'eau arrivait à hauteur de la poitrine et il était extrêmement agréable de nager dans cette eau chaude pour se donner un peu d'exercice. Quand j'étais certain d'être seul, je prenais grand plaisir à faire le tour de ce vaste bassin à la nage. Mais un jour, comme je descendais tout joyeux du second étage en me demandant si cette fois aussi je pourrais nager, je tombai sur un écriteau, placé à l'entrée du bassin, sur lequel de grands caractères noirs, tracés à l'aide d'un pinceau épais, disaient :

IL EST INTERDIT DE NAGER DANS LE BASSIN

En réalité, sauf moi, personne ou presque ne nageait, semblait-il. Il était donc probable que cette pancarte eût été spécialement confectionnée à mon intention. Je me résignai dès lors à ne plus nager. Je ne nageai plus et pourtant je fus abasourdi de lire au tableau noir, quand je retournai à l'école, cette même inscription :

IL EST INTERDIT DE NAGER DANS LE BASSIN

J'eus l'impression que tous les élèves de l'école se liguèrent pour m'espionner. Cela me flanqua un coup de cafard. Que les élèves disent ou fassent ce qu'ils voulaient, moi, je continuerai comme j'avais décidé, mais dans cette ville, je commençais vraiment à me sentir oppressé comme dans une cage trop étroite. Pour couronner le tout, quand je rentrais à la pension, je retrouvais mon bimbetotier.

IV

Chaque membre du corps enseignant devait, à tour de rôle, assurer la responsabilité du service de nuit au collège. Seuls le Blaireau et Chemise-Rouge en étaient dispensés. Lorsque je m'enquis des raisons pour lesquelles ces deux personnes échappaient à cette tâche, obligatoire pour tous, l'on me répondit qu'un décret impérial les avait hissées, de par leur fonction, au rang de sônin^[27]. Piètre explication. N'était-ce pas injuste que leur salaire fût plus élevé, leur charge horaire plus faible, et qu'au surplus on les exemptât du service de nuit ? Cette règle était fabriquée à la convenance de certains, et les deux privilégiés arboraient la tête de qui trouve cela normal. Un comble qu'ils osent s'en vanter. Sur ce sujet, je fis part au Porc-Épic de mon sentiment d'injustice mais, selon lui, aucun individu ne pouvait, à lui seul, venir à bout d'une injustice, quoiqu'il en eût. Un homme ou deux, la question n'était pas là, une chose était juste ou elle ne l'était pas. Le Porc-Épic illustra son point de vue par l'expression anglaise : *Might is right* ; je ne comprenais pas très bien son argumentation et il crut m'éclairer en me disant que le sens de ces mots étrangers était que le droit appartenait aux puissants. Si ce n'était que cela, je le savais depuis longtemps. Je n'avais pas besoin de la traduction du Porc-Épic. Le droit des puissants et le service de nuit étaient deux sujets bien distincts. Y avait-il vraiment quelqu'un pour croire que le Blaireau ou Chemise-Rouge étaient des puissants ? Néanmoins, trêve de discussion, le fait était que mon tour allait venir d'assurer la garde de nuit. Mon tempérament sensible et nerveux me rend inapte, depuis toujours, à bien dormir à moins de me trouver dans mon lit, avec mes propres affaires. Lorsque j'étais enfant, il ne m'est presque jamais arrivé d'aller passer la nuit chez un ami. À plus forte raison, je détestais l'idée de dormir dans une salle de surveillance. Cela me faisait horreur mais dans mon salaire de quarante yens, cette tâche était incluse. Il fallait bien que je m'y fasse.

Une fois les professeurs et les élèves externes rentrés chez eux, je me retrouvai bêtement oisif et seul, à ne savoir comment tuer le temps. La salle de surveillance était située à l'extrémité ouest des dortoirs, à l'arrière des classes. J'y entrai pour jeter un coup d'œil : les rayons du soleil déclinant donnaient en plein et la température était insupportable. À la campagne, même l'automne prend tout son temps pour arriver et la chaleur s'éternise. On m'apporta mon repas, le même que celui des pensionnaires, je le terminai mais je fus révolté tant cette nourriture était détestable. Comment ces garçons pouvaient-ils faire preuve d'une telle énergie tapageuse avec un ordinaire aussi pauvre ? En outre, ces repas avalés à toute vitesse et à quatre heures et demie de l'après-midi, c'est une espèce d'héroïsme ! Le dîner était fini mais le soleil était encore haut dans le ciel et il m'était impossible de me coucher. J'eus envie d'aller prendre un bain à la source thermale. Je ne savais pas très bien s'il était admis que le responsable de nuit sorte ou pas, mais il était certain que je ne pouvais endurer de rester là à broyer du noir comme un prisonnier à perpétuité. La première fois que j'étais venu à l'école et que j'avais demandé où était le professeur de service, le concierge m'avait répondu qu'il s'était absenté un moment pour quelques courses et j'avais trouvé cette attitude bizarre, mais à présent que c'était mon tour, je comprenais cela très bien. Il était juste de sortir. Je signalai donc au concierge que je sortais. « Vous avez sans doute quelques courses ?... — Non, aucune course, je vais prendre un bain à la source thermale. » Et je sortis résolument. Il était regrettable que j'aie laissé ma serviette rouge à la pension mais on m'en

prêterait certainement une sur place.

Je pris tout mon temps aux bains, plongeant dans le bassin puis en ressortant à plusieurs reprises ; je me décidai à rentrer seulement à la tombée du soir ; je revins par le train et descendis à la gare de Komachi. De là, il n'y a que huit cents mètres environ jusqu'à l'école. Ce n'était pas grand-chose et je me mettais en route quand j'aperçus le Blaireau là-bas, qui croiserait bientôt mon chemin. Il avait peut-être prévu de prendre le train pour se rendre aux bains. Il avançait d'un pas rapide et quand nous nous croisâmes, il me fixa. Je le saluai. Le visage grave, il me demanda alors si, sauf erreur de sa part..., j'étais bien responsable du service de nuit, aujourd'hui ? « Sauf erreur de sa part ! » Deux heures auparavant, il m'avait lui-même notifié que c'était mon premier tour de garde. Qu'il me remerciait à l'avance de la peine que je me donnais. Lorsque l'on devient directeur d'école, faut-il pour autant user de façons de parler aussi tortueuses ? Irrité, je répondis abruptement que oui, j'étais bien de service. Comme j'étais de service, je rentrais justement à l'école pour y passer la nuit, bien sûr. Sur ce, je continuai ma route d'une allure indifférente. À peine avais-je atteint le carrefour de Tatemachi que cette fois, je tombai sur le Porc-Épic. Ce patelin riquiqui. Vous pouvez être sûr, dès que vous mettez le pied dehors, de rencontrer quelqu'un que vous connaissez.

« Tiens, toi, tu n'es pas de service de nuit ?

— Si, si.

— Lorsque l'on est de garde, il ne faut pas sortir sans motif, comme ça, c'est fâcheux.

— Pas du tout ! Ce qui serait fâcheux, ce serait de ne pas sortir, lui rétorquai-je en crânant.

— Mais si tu rencontres le directeur ou le sous-directeur, tu vas t'attirer de sérieux ennuis, reprit le Porc-Épic sur un ton qui lui était inhabituel.

— Je viens de voir le directeur. Il m'a félicité d'être sorti me promener, car le service de nuit serait intolérable par cette chaleur, sinon, a-t-il dit. »

J'en avais par-dessus la tête de cette histoire et je me dépêchai de regagner l'école.

La nuit tomba très vite ensuite. Je fis appeler le concierge et nous bavardâmes deux heures environ dans la salle de surveillance. Bientôt j'en eus également assez de lui et je décidai de me mettre au lit, même si je ne dormais pas tout de suite. Je me déshabillai et passai mes vêtements de nuit, relevai la moustiquaire, repoussai la couverture rouge et après m'être laissé tomber bruyamment sur le postérieur, je m'allongeai. J'ai cette habitude de choir sur le derrière avant de m'allonger depuis que je suis enfant. Mauvaise habitude, m'a-t-on dit — lorsque je logeais au premier étage d'une pension à Ogawamachi, un étudiant en droit qui vivait au-dessous s'était plaint de ce comportement. En général les étudiants en droit sont de constitution plutôt faible mais ils ont la langue bien pendue et celui-ci pérora si longuement, avec des arguments si oiseux, que je finis par lui répondre que mon postérieur n'était pour rien dans le fracas qu'il entendait ; que l'architecture de cette pension était fautive ; que s'il désirait absolument entamer des pourparlers, il fallait qu'il s'adressât au propriétaire. Comme cette salle de surveillance était située au rez-de-chaussée, je pouvais à mon gré me jeter au sol et faire tout le bruit qu'il me plaisait. Je me laissai donc tomber avec toute l'énergie dont j'étais capable car je n'ai pas le goût à dormir autrement. Alors que j'étirais mes membres avec délices, je sentis quelque chose qui sautait sur mes deux jambes. C'était rêche, rugueux. Ce n'étaient donc pas des puces ; très étonné, j'agitai mes jambes une fois ou deux sous la couverture. Les choses râpeuses se firent d'un coup plus nombreuses et se mirent à grouiller sur moi ; je sentis cinq ou six d'entre elles sur mes jambes, deux ou trois sur mes cuisses, une qui s'écrasait juste sous mes fesses et quand une autre s'aventura jusqu'à mon nombril, l'affolement me saisit. Je me levai d'un bond, rejetai vivement la

couverture en arrière et découvris alors, dans les profondeurs de ma literie, entre cinquante et soixante sauterelles qui s'ébattaient. J'avais éprouvé des sensations très inquiétantes tant que je ne connaissais pas la nature de ces choses sur moi, mais quand je compris que ce n'étaient que des sauterelles, la colère m'envahit. Espèces d'insectes sauteurs, vous pensiez me faire peur, à votre tour maintenant ! Je saisis mon polochon et frappai avec deux ou trois coups, mais l'adversaire était trop petit et mon attaque débordante de vigueur était d'autant plus inefficace. Je me résignai alors à me rasseoir et, comme on le fait lors des grands nettoyages quand on roule les nattes de jonc et que l'on bat les *tatamis* avec, je frappai avec mon oreiller, au petit bonheur dans toutes les directions. Non contentes d'être effrayées, les sauterelles étaient entraînées par la puissance du polochon et elles se mirent à voler frénétiquement, se cognèrent à moi et se collèrent un peu partout, sur mes épaules, sur ma tête, à la base de mon nez. Celles qui étaient accrochées, inutile de les frapper à coups d'oreiller, et celles-là, je les ôtai à la main puis les jetai loin de moi, le plus fort possible. Je me sentais exaspéré car j'avais beau projeter ces bestioles énergiquement, elles s'accrochaient à la moustiquaire dont le mince tissu s'agitait faiblement. Elles restaient tranquillement agrippées, telles quelles. Peu de risque qu'elles meurent. Après environ une demi-heure d'efforts, elles furent pourtant exterminées. J'allai chercher un balai et jetai leurs dépouilles. Le concierge fit alors son apparition et il me demanda « s'il se passait quelque chose ». Il se passe la chose incroyable, invraisemblable pour le monde entier, que l'on élève des sauterelles dans mon lit. Crétin. Je le réprimandai avec véhémence. Il tenta de piètres excuses, invoquant sa totale ignorance des faits. « L'ignorance n'est pas une excuse ! » Je jetai avec fureur le balai dans la véranda. Le concierge alla timidement le récupérer et repartit en l'emportant sur l'épaule.

Je ne perdis pas de temps et convoquai trois pensionnaires, comme représentants de l'ensemble des élèves. Six d'entre eux se montrèrent. Cela ne me faisait pas peur, qu'ils soient six ou même dix. J'entamai mon interrogatoire tel que je me trouvais, en vêtements de nuit, les manches roulées, prêt à l'action.

« Qu'est-ce qui vous a pris d'introduire ces sauterelles dans mon lit ? »

— C'est quoi, m'sieu, des sauterelles ? » fit celui qui se tenait devant. D'un calme absolu, qui frisait l'insolence. Dans cette école, le directeur n'est pas le seul à manier les mots tordus, les élèves s'y essaient à leur tour, semble-t-il.

« Vous ne connaissez pas les sauterelles, bon, je vais vous en montrer », répondis-je. Malheureusement, je les avais balayées, il n'en restait pas une. J'appelai de nouveau le concierge et lui ordonnai :

« Rapportez-moi les sauterelles ! »

— Je les ai déjà jetées aux ordures, faut-il que je les ramasse ? »

— C'est cela, ramassez-les immédiatement et rapportez-les. »

Le conciergerie se le fit pas dire deux fois ; il revint bientôt et me présenta une dizaine d'insectes sur une feuille de papier.

« C'est malheureux, mais il fait nuit et je n'ai pu trouver que ça. Demain, si vous voulez, j'en apporterai d'autres. »

Jusqu'au concierge, inepte. J'approchai un des insectes des élèves.

« Voilà une sauterelle, grandes asperges que vous êtes, vous qui prétendez ne pas savoir ce que c'est ?... »

Un des pensionnaires qui se tenait tout à fait sur ma gauche, il avait la tête toute ronde, répondit :

« C'est pas une sauterelle, ça, c'est une locuste, s'pas ? »

— Imbéciles. Sauterelle ou locuste, c'est pareil. Et n'utilisez pas ce s'pas en parlant à un professeur. Avec cette manie des s'pas à la fin de toutes vos phrases, le papa, il est baba, savez-vous pas^[28] ? »

Je pensais lui avoir cloué le bec, mais lui :

« Mais, m'sieu, un papa n'est pas un baba, s'pas ? »

Ils étaient indécrottables...

« En tout cas, sauterelle ou locuste, pourquoi les avez-vous fourrées dans mon lit ? Est-ce que je vous ai demandé une chose pareille ?

— Nous, on n'a rien mis...

— Si ce n'est pas vous, comment sont-elles entrées ?

— Ben... Les locustes, elles aiment bien les endroits chauds, alors il se peut qu'elles soient entrées toutes seules.

— Andouilles. Comme si les sauterelles allaient d'elles-mêmes dans un lit ! Et c'est vous qui les y avez mises... Pour quelle raison avez-vous fait une chose pareille, avouez !

— On peut rien avouer puisqu'on n'a rien fait. »

Trouillards. S'ils n'avaient même pas le courage d'affirmer haut et fort ce qu'ils avaient accompli, mieux valait ne pas le faire du tout. À moins que je leur fournisse une preuve tangible, ils avaient bien l'intention de jouer effrontément l'innocence. Moi aussi, pardi, lorsque j'étais collégien, j'ai commis quelques mauvaises farces. Mais quand on cherchait le coupable, pas une seule fois je n'ai eu la couardise de me dérober. On a fait une chose ou on ne l'a pas faite, c'est tout. J'ai pu accomplir un certain nombre de tours pendables, mais je n'ai jamais joué l'innocent. Si j'avais voulu échapper à la punition par des mensonges, je n'aurais tout simplement pas commis mon méfait. Bêtise et punition vont de pair. C'est parce que la punition existe que les mauvaises farces ont du piment. Je ne crois pas qu'il existe un seul endroit au monde où l'on tolère l'existence d'individus assez vils pour ne pas vouloir payer le prix du châtiment de leurs méfaits. Il était sûr et certain que ces lascars, une fois diplômés et lancés dans la vie active, seraient de ceux qui empruntent de l'argent mais ne le rendent pas. Dans quel but sont-ils entrés au collège ? Pour mentir, frauder, commettre surnoisement des blagues minables et, leur diplôme en poche, se pavaner en s'imaginant qu'ils ont reçu une véritable éducation ! Racaille immonde.

Cela me répugnait de discuter avec des gens à l'esprit aussi nauséabond et je lançai :

« Si vous ne voulez pas avouer, ne le faites pas. Il est regrettable que vous qui êtes déjà collégiens, vous ne puissiez faire la distinction entre l'élégance et l'abjection. » Sur ces mots, je renvoyai les six élèves. Moi-même, je ne suis certes pas raffiné ni dans mon langage ni dans mon allure, mais pour l'élégance des sentiments, je dépasse tous ces vauriens. Les six gaillards se retirèrent, imperturbables. Avec leurs airs, c'était comme s'ils m'étaient bien supérieurs, à moi, leur professeur. Cette impassibilité même était la marque flagrante de leur nature mauvaise. Cependant je n'aurais jamais pu faire preuve, moi, d'une telle audace.

Je regagnai mon lit et m'étendis, mais le remue-ménage précédent avait permis à des nuées de moustiques d'envahir l'intérieur de la moustiquaire qui vibrait de bzz-bzz incessants. C'était assommant de les brûler l'un après l'autre avec ma bougie de chevet et je préfèrai décrocher la moustiquaire ; je la pliai en longueur et la secouai au milieu de la pièce dans tous les sens avec une telle vigueur qu'un des anneaux servant à l'accrocher retomba très fort sur le revers de ma main. J'étais un peu calmé quand je retournai au lit pour la troisième fois, mais je ne réussis pas à m'endormir. Je vis à ma montre qu'il était dix heures et demie. Je me mis à songer dans quel misérable lieu je me retrouvais. Les professeurs de collège devaient-ils avoir affaire partout à de tels énergumènes ?... C'en était désolant.

Comment les enseignants ne sont-ils pas une denrée en voie de disparition ? Il faut qu'ils soient dotés d'une patience à toute épreuve et même peut-être d'une certaine simplicité d'esprit. Ce métier ne me convenait décidément pas. Ces pensées m'entraînèrent vers Kiyo. C'est une vieille femme qui n'a ni éducation ni rang social mais dont la qualité humaine est rare. Jusqu'à ce jour je ne m'étais pas senti de gratitude particulière pour ses bienfaits mais à présent, solitaire dans ce lieu si écarté, je commençais pour la première fois à comprendre sa bonté. Si elle désirait des *sasa-amé* d'Échigo, j'irais jusque là-bas et je lui en rapporterais, elle le méritait bien. Kiyo me couvrait de louanges parce que j'étais — disait-elle — direct et sans convoitise mais sa nature était infiniment plus digne d'éloges que la mienne. Maintenant, que j'aurais eu envie de la voir !

Alors que je songeais ainsi à Kiyo, il y eut soudain au-dessus de ma tête d'énormes Boum ! Boum ! qui ébranlèrent le plafond comme si trente ou quarante personnes piétinaient le sol en battant ensemble la mesure. Puis retentit un incroyable cri de guerre, en proportion des piétinements. Alarmé, je bondis hors du lit, en me demandant ce qui se passait. Mais presque en même temps, je compris que c'étaient les élèves qui manifestaient ainsi violemment leur revanche. Tant que vous n'aurez pas avoué vos méfaits, ils ne seront pas effacés. Et vous en avez vous-mêmes conscience. Si vous possédiez un peu de sens moral, ne croyez-vous pas qu'il serait plus raisonnable de vous coucher et de demander pardon demain ? Au minimum, vous pourriez vous montrer discrets et dormir calmement. Au lieu de cela, non mais quel tapage ! Ce n'est plus un dortoir, c'est une porcherie ! Arrêtez toutes ces folies ! Vous allez voir de quel bois je me chauffe... Tel que j'étais, en vêtements de nuit, je grimpai quatre à quatre l'escalier jusqu'à l'étage. Alors, étrangement, tout le fracas que j'entendais jusqu'à cet instant au-dessus de moi disparut, il n'y avait plus de voix humaine, encore moins de bruit de pas. Étonnant. Comme les lampes étaient éteintes et que tout était sombre, je ne pouvais rien distinguer vraiment, mais je croyais sentir qu'il n'y avait personne. Dans ce long corridor qui traversait le bâtiment d'est en ouest, une souris n'aurait pu se cacher. L'extrémité opposée du couloir était faiblement éclairée par la lune. J'éprouvais une curieuse sensation. Depuis que je suis enfant, j'ai coutume de rêver beaucoup, de me lever en plein rêve et de proférer des paroles incompréhensibles, ce qui fait rire tout le monde. Une nuit, j'avais seize ou dix-sept ans, je rêvai que j'avais trouvé un diamant ; je m'étais levé d'un bond et j'avais secoué mon frère à côté de moi pour savoir ce qu'il en avait fait. Cette histoire m'avait valu d'être la risée de la famille pendant bien trois jours. Ce qui m'arrivait à présent, je me demandais si c'était du rêve aussi. Cependant les cris avaient été bien réels, me disais-je perplexe au milieu du corridor, quand venant du fond, de la partie éclairée par la lune, j'entendis : « Un, deux, trois, waaah !!!... » hurlé en chœur par trente ou quarante voix, et tout de suite après, comme tout à l'heure, il y eut un trépignement de pieds qui martelaient en rythme le plancher. Ainsi, je n'avais pas rêvé, tout cela arrivait réellement.

« Cessez ce tapage, nous sommes en pleine nuit ! » vociférai-je d'une voix qui rivalisait en force avec les leurs. Je fonçai dans le couloir. Mais toute cette partie était obscure et mon seul repère était le fond du corridor, éclairé par la lune. À peine avais-je parcouru quelques enjambées que sur mon chemin, en plein milieu du couloir, quelque chose de grand et de dur heurta mon tibia. La douleur retentit jusque dans mon crâne et je sentis tout mon corps projeté vers l'avant. Pestant intérieurement, je me relevai mais je n'arrivais plus à courir. J'avais beau le vouloir, mes jambes ne m'obéissaient plus. Très contrarié, j'essayai malgré tout d'aller jusqu'au bout, à cloche-pied sur ma bonne jambe quand, d'un coup, les bruits de voix et de pieds cessèrent et le silence se fit. J'en conviens, chacun de nous possède en lui une part de couardise, mais à ce point-là, cela dépasse les bornes. Je n'avais plus affaire à des

hommes mais à des porcs ! « Je ne partirai pas d'ici avant d'extirper ces gredins d'où ils se terrent et de les obliger à s'excuser. » Fort de cette décision, je voulus inspecter le dortoir mais quand j'essayai d'ouvrir une des portes, impossible. Était-elle fermée à clef ou bien des tables ou d'autres meubles avaient-ils été placés derrière pour la bloquer, tous mes efforts pour la pousser ne servirent à rien, la porte résistait. J'essayai alors l'autre porte, en face, celle qui était située au nord. Même chose. Ivre de rage, je m'acharnai par tous les moyens pour la faire céder et attraper ces méchants drôles quand de nouveau au bout du couloir, à l'est cette fois, les cris de guerre et les trépignements reprirent. « Ils se sont donné le mot, c'est une conspiration entre ceux de l'ouest et ceux de l'est pour me faire tourner en bourrique... » La situation m'était claire, mais que devais-je faire ? Aucune bonne idée ne me venait. Pour être franc, je dois avouer que mon intelligence n'est pas à la hauteur de mon courage. Dans ces circonstances, je ne savais tout bonnement pas comment m'en sortir. Je ne le savais pas, mais il n'était pas question pour moi de me retirer battu. Abandonner la place ainsi, ce serait le déshonneur. Il ne serait pas dit qu'un fils d'Edo se fût montré poltron. Qu'une bande de morveux qui se moquaient de moi pendant ma garde de nuit m'aient réduit à aller pleurnicher seul dans mon lit sous prétexte que je ne savais comment les affronter, ce serait là une humiliation à laquelle je ne survivrais pas. Moi, dont les ancêtres étaient des vassaux directs du Shôgun. Qui tous appartenaient à l'ancienne famille des Minamoto, descendant en droite ligne de l'empereur Seiwa^[29] ; j'avais donc parmi mes aïeux un noble samouraï, du nom de Tada Mitsunaka. J'étais de beaucoup plus haute extraction que ces paysans de rien. Mon seul regret est que ma tête ne suit pas. Je suis bien ennuyé mais je suis incapable de me sortir de ce guêpier. Empêtré oui, mais pas battu. La raison de mon incertitude réside dans une honnêteté, chez moi, excessive. Mais si l'honnêteté ne vainc pas dans le monde, quoi d'autre le fera ? Pensez-y bien ! Si je ne vains pas cette nuit, je vaincrai demain. Si je ne vains pas demain, ce sera pour le jour suivant. Si je n'y arrive toujours pas, je demanderai à ma pension qu'on m'apporte des repas et je resterai ici jusqu'à la victoire finale. Ma décision fermement mûrie, je m'assis en tailleur au milieu du couloir et attendis l'aube. Les moustiques pullulaient autour de moi mais je n'y prenais pas garde. En effleurant la jambe qui avait été heurtée tout à l'heure, je m'aperçus qu'elle était humide. Je devais saigner. Que mon sang coulât, si le ciel le voulait ! Bientôt pourtant, exténué par toutes ces aventures, je sombrai dans le sommeil. Une sorte d'agitation près de moi me tira de mon assoupissement — Diable, qu'était-ce encore ?... Je bondis sur mes pieds. Sur ma droite, la porte près de laquelle je m'étais assis était à moitié ouverte, deux élèves se tenaient là, devant moi. À peine eus-je le temps de reprendre mes esprits que j'agrippai la jambe de celui qui était à portée de main et la tirai aussi fort que je pus. Il s'écroula sur le dos. Bien envoyé ! L'autre en resta ébahi et avant qu'il ait dit ouf, je sautai sur lui, le saisis aux épaules et lui administrai quelques bonnes bourrades. Il en fut tout étourdi, les yeux papillotant.

« Bien. Maintenant, venez dans ma chambre ! » leur ordonnai-je. Ils ne firent ni une ni deux et me suivirent docilement, en bons lâches qu'ils étaient. Le jour s'était levé depuis un moment déjà.

Une fois dans la salle de surveillance, j'entamai un interrogatoire musclé, mais un porc reste un porc, même si on le rudoie.

« J'sais pas ! » était leur seul argument, ils n'avouaient rien. Peu à peu les pensionnaires descendirent l'un après l'autre et se rassemblèrent dans ma chambre. Tous avaient l'air endormi, les paupières gonflées. Tas de mauviettes ! Pour une nuit sans sommeil, un homme digne de ce nom fait-il si piètre figure ? Je leur commandai d'aller se débarbouiller et de revenir se défendre, mais pas un ne bougea.

Toutes ces questions sans réponse avec une cinquantaine d'élèves duraient depuis une bonne heure quand inopinément surgit le Blaireau. J'appris plus tard que le concierge l'avait fait appeler, lui signalant qu'il se faisait beaucoup de tapage à l'école. Comme s'il était nécessaire de déranger le directeur pour des broutilles. Aucune fierté ! C'est bien pour ça que ce type reste concierge de collègue.

Le directeur écouta toutes mes explications et prêta aussi l'oreille aux propos des élèves. Puis il leur dit qu'ils se rendent à l'école comme à l'ordinaire en attendant qu'il statue sur leur cas. Qu'ils se rafraîchissent vite et qu'ils déjeunent pour ne pas être en retard aux cours. Qu'ils se pressent ! Il se contenta ensuite de leur annoncer qu'ils pouvaient disposer. Coupable indulgence. À sa place, je n'aurais pas hésité à tous les renvoyer sur-le-champ. Avec un responsable aussi mou, pas étonnant que des élèves se permettent tant d'insolences envers le professeur de garde. En plus, il se tourna vers moi et me dit :

« Vous êtes certainement très fatigué après tous ces soucis... Que diriez-vous d'une journée de repos ? »

Je répondis tout de go :

« Je n'ai pas eu le moindre souci. Tant que j'aurai un souffle de vie, ce genre d'incidents, même répétés chaque soir, ne m'affectera en rien. Je suis apte à assurer mes cours. Si une nuit sans sommeil devait m'empêcher de travailler, je rendrais à l'école la part de mon salaire indûment perçue. »

Je ne sais pas exactement ce que pensa le directeur mais, après avoir considéré un moment mon visage, il me fit observer que j'étais particulièrement enflé. Pour ça, c'était vrai, je me sentais la tête lourde et mon visage entier me démangeait. Bien entendu, les moustiques s'étaient déchaînés. Tout en me grattant la figure nerveusement, je déclarai qu'un visage enflé ne gênait pas le fonctionnement de la bouche ni le bon déroulement de mes cours. Le directeur rit et loua ma vigueur. En réalité, ce n'était pas un éloge, il me ridiculisait.

« Cela te dirait de venir à la pêche ? » me proposa Chemise-Rouge. Cet homme a une voix si suave qu'elle me met mal à l'aise. On ne sait plus si l'on entend un homme ou une femme. Un homme doit avoir une voix d'homme. Spécialement lorsqu'il est diplômé de l'Université impériale. Moi qui ne sors que de l'École de physique, j'ai une voix nettement plus virile, aussi n'est-ce pas inconvenant, pour un vénérable licencié ès lettres, une voix pareille ?

Je me contentai d'une réponse évasive ; il revint à la charge avec une certaine insolence, insinuant que je n'avais peut-être jamais pêché ? Cela ne m'était pas arrivé souvent, mais quand j'étais enfant, j'avais attrapé trois carassins dans l'étang artificiel de Ko-umé à Tôkyô. Et puis une autre fois, c'était un jour de fête au temple de Bishamon, dans le quartier de Kagurazaka, j'avais failli attraper une carpe d'environ vingt centimètres, malheureusement, elle était retombée dans le bassin avec un grand plouf ! J'en ai encore du regret quand j'y pense, même aujourd'hui. Chemise-Rouge allongeait le menton vers l'avant et riait, Ho ho ho ! en minaudant. Il pourrait se dispenser de ses petites manières.

« Je pense, mon ami, que tu ne connais pas les vrais plaisirs de la pêche. Si tel est ton désir, je t'initierai » déclara-t-il, d'un ton plein de complaisance. Je n'avais nulle envie d'être initié. D'autant plus que tous ces pêcheurs et ces chasseurs sont des gens sans compassion. S'ils avaient du cœur, trouveraient-ils du plaisir à tuer des êtres vivants ? Un poisson ou un oiseau sont, sans nul doute, plus heureux de vivre que de mourir. Pêcher ou chasser pour sa survie est chose particulière mais que des gens qui vivent dans l'abondance ne puissent bien dormir à moins d'avoir tué quelque créature vivante me semble un luxe odieux. Telle était mon opinion mais mon interlocuteur est licencié ès lettres et beau parleur ; n'étant pas de taille à argumenter avec lui, je restai muet. Il s'imagina faussement que j'avais capitulé et reprit : « Je vais donc t'initier, n'est-ce pas ? Si tu es libre, pourquoi pas aujourd'hui même ? Nous avons projeté d'y aller avec Yoshikawa, mais à deux seulement, c'est un peu triste, ce sera plus drôle si tu te joins à nous... » Il me forçait la main.

Yoshikawa est le professeur de dessin, celui que j'ai surnommé le Bouffon. Pour je ne sais quelle raison, il ne cesse, du matin au soir, d'entrer et sortir de chez Chemise-Rouge et il le suit partout. On ne les dirait pas collègues. Ce serait plutôt comme un maître et son serviteur. Là où va Chemise-Rouge, inmanquablement le Bouffon s'y rend aussi ; je ne m'étonnais donc pas qu'ils aillent pêcher ensemble, mais pourquoi proposaient-ils à quelqu'un d'aussi peu aimable que moi de se joindre à eux, alors qu'ils se suffisaient ? Probablement par orgueil de spécialistes qui aiment à exhiber leur talent de pêcheurs. Mais je ne suis pas de ceux qui s'extasient à ce genre d'exploits. Même si l'on pêchait deux ou trois thons devant moi, je n'en serais pas béat pour autant. Je suis un homme après tout et même si je suis particulièrement gauche, je crois qu'en laissant pendre ma ligne, j'attraperais bien quelque chose. Mais si je n'acceptais pas maintenant la proposition de Chemise-Rouge, il supposerait immédiatement, avec son esprit mal tourné, que c'était en raison de ma maladresse et non de mon peu de goût pour cette activité. Ayant retourné ces considérations, je répondis : « Allons-y. » Les cours terminés, je rentrai chez moi, achevai mes préparatifs puis j'allai à la gare attendre Chemise-Rouge et le Bouffon. À la descente du train, nous nous dirigeâmes ensuite ensemble jusqu'à la plage. Le batelier était seul et son bateau, long et étroit, était d'une forme que je n'avais jamais vue à Tôkyô. J'inspectai longuement l'intérieur de la barque mais ne

découvris aucune canne à pêche. Sans cet instrument, je ne voyais pas comment l'on pouvait pêcher et j'interrogeai le Bouffon qui m'expliqua « qu'au large, on n'utilisait pas de cannes et que l'on se servait exclusivement de fil... ». Il parlait en professionnel averti, tout en se caressant le menton. J'aurais été bien avisé de me taire avant d'être réduit au silence de façon si humiliante.

Le batelier manœuvrait sa rame avec une lenteur extrême mais son expérience était admirable car lorsque je me retournai, je vis que la plage avait bien rapetissé et que nous étions loin de la côte. La pagode à cinq étages du temple Kôhakuji émergeait comme une épingle au-dessus de la forêt. De l'autre côté, l'île d'Aojima paraissait flotter. On dit que personne n'y habite. Maintenant je voyais bien qu'en effet il n'y avait que des rochers et des pins. On ne peut certes vivre uniquement au milieu de roches et de pins. Chemise-Rouge ne cessait de s'extasier sur la beauté du paysage. Le Bouffon le trouvait « sublime ! » Sublime ou pas, je ne sais trop, mais sans aucun doute, c'était plaisant. À me retrouver sur cette immense étendue marine, à sentir le vent salé qui soufflait sur moi, je me sentais tout requinqué. J'avais faim.

« Regardez ce pin, le tronc est absolument droit, et les branches au-dessus s'évalent comme un parasol, on le dirait peint par Turner ! » dit Chemise-Rouge au Bouffon.

« Un vrai Turner. Les courbes en sont exquises, parfaites. Turner ! » répondit l'artiste d'un air gourmand de connaisseur. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était Turner mais, songeant que je ne me porterais pas plus mal en continuant de l'ignorer, je me tus. Le bateau contourna l'île sur la droite. Il n'y avait pas la plus petite vague. Il était difficile d'imaginer que l'on flottait sur l'eau tant la mer était calme. Je devais ce plaisir à Chemise-Rouge. J'aurais eu bien envie, si c'était possible, d'accoster sur l'île et je demandai en montrant un rocher si le bateau pouvait s'arrêter de ce côté. « Ce ne serait pas impossible, mais il n'y a pas grand-chose à pêcher si près de la côte », objecta Chemise-Rouge. Je n'ajoutai rien. « Mon cher sous-directeur, que diriez-vous d'appeler désormais cette île "l'île de Turner" ? » C'était une proposition, saugrenue, du Bouffon. Chemise-Rouge fut d'avis que cette idée était fort intéressante et il l'approuva en ces termes : « Nous autres, nous la nommerons toujours ainsi à présent. » Si d'aventure j'étais inclus dans ce « nous autres », cela me laissait indifférent. Pour moi, qu'elle s'appelât Aojima me convenait parfaitement. Le Bouffon reprit : « Et si nous installions sur ce rocher une Madone de Raphaël... Cela ferait un sujet de tableau extraordinaire !

— Ne parlons pas de Madone ! Ho ho ho ho !... » gloussa Chemise-Rouge avec un petit rire ambigu.

« Il n'y a personne ici. Aucun danger », fit le Bouffon en jetant un coup d'œil de mon côté ; il détourna la tête avec un sourire équivoque. Son attitude me froissa. Je n'avais rien à voir, moi, avec une Madone, ou une Dragonne ; il pouvait bien installer ce qu'il voulait sur son rocher ; mais qu'il ne se souciât pas de ce que les autres entendaient du moment que c'était pour eux incompréhensible me semblait une conduite indigne. Un comportement de rustre. Et il avait le culot de se vanter, avec un curieux accent du terroir, d'être comme moi, un fils d'Edo ! Je supposai que Madone était le sobriquet d'une geisha que fréquentait Chemise-Rouge. Que celui-ci désirât admirer sa geisha favorite sous un pin, dans une île déserte, me paraissait plutôt inconvenant. Mais si le Bouffon réalisait du motif une peinture à l'huile et qu'il l'exposât dans une galerie, grand bien lui fît !

« Ici, c'est un bon endroit », dit le batelier. Il cessa de ramer et jeta l'ancre. Comme Chemise-Rouge l'interrogeait sur la profondeur, il répondit quelle était de six brasses à peu près.

« Pas assez profond pour attraper des daurades ! » dit Chemise-Rouge en lançant son fil dans l'eau. Était-il assez expert pour s'imaginer ramener des daurades royales ! Le Bouffon, tout de suite :

« Avec la dextérité de notre sous-directeur, et cette mer d'huile, il y aura de belles prises ! » Sur ces flatteries, il déroula aussi son fil et le jeta dans la mer. Il est vrai qu'à part ces plombs fixés à l'extrémité du fil pour lui donner du poids, il n'y avait rien d'autre. Pas de flotteur. Pêcher sans flotteur, c'est comme prendre la température sans thermomètre. Je pensais que, pour ma part, c'était hors de mes possibilités mais ils m'interpellèrent :

« Tu n'essaies pas, toi ? Est-ce que tu as un fil ? » À ma réponse que j'avais bien du fil en quantité mais pas de flotteur, on me rétorqua que la pêche avec flotteur c'était bon pour les amateurs.

« Quand tu sens de toi-même que ton fil a atteint le fond, tu contrôles avec ton index les mouvements de la ligne à partir du bord de la barque et dès que ça mord, tu le perçois dans ta main ! — Tiens, justement, j'ai quelque chose ! » s'écria le sous-directeur qui remonta son fil d'un mouvement rapide. Je crus qu'il ramenait une prise. Mais il n'y avait rien.

« L'amorce s'est échappée ! » Et toc, bien fait pour lui.

« Mon cher sous-directeur, c'est tout à fait dommage, mais ce poisson devait être énorme... Si même vous, avec toute votre dextérité, vous l'avez laissé échapper, aujourd'hui il nous faudra redoubler de vigilance ! Après tout, un poisson qui file, ce n'est rien... C'est toujours mieux que ceux qui se contentent de fixer leur flotteur ! Exactement comme si l'on ne pouvait pas rouler sur une bicyclette sans freins... » Le Bouffon égrenait ainsi ses paroles fielleuses. L'envie me démangeait de lui flanquer une taraudée. J'appartiens aussi au genre humain, me semble-t-il, et notre sous-directeur n'a tout de même pas loué la mer entière. Elle est assez vaste pour tous. Allons, me dis-je, une bonite au moins aura peut-être l'obligeance, par respect pour moi, de se laisser prendre ! Je lançai donc mon fil à la mer et le manœuvrai à ma fantaisie, du bout des doigts.

Un moment s'écoula puis des frémissements agitèrent ma ligne. Ça y est, pensai-je. C'est sûr, c'est un poisson. Si ce n'était pas quelque chose de vivant, cela ne frétilerait pas ainsi. J'ai réussi. Je remontai mon fil à gestes rapides. « Holà ! Tu as une prise... La jeunesse nous pousse dehors, décidément ! » s'écria le Bouffon, en manière de sarcasme. À ce moment, il ne restait dans l'eau qu'environ trente centimètres de fil. Je m'appuyai sur le côté de la barque et je pus observer, accroché au bout du fil, une sorte de poisson rouge, mais rayé, qui se balançait à droite, à gauche. Je tirai encore un peu, et il flotta tout près de la surface de l'eau. Intéressant. Quand je le soulevai complètement hors de l'eau, il eut des soubresauts et je reçus en pleine figure une giclée d'eau salée. J'arrivai finalement à le saisir mais impossible d'ôter l'hameçon. La main qui avait touché le poisson me sembla toute visqueuse. Ah, l'horrible sensation ! Énervé, je lançai le poisson toujours accroché à son hameçon au fond de la barque. Il ne tarda pas à mourir. Chemise-Rouge et le Bouffon me regardaient, interloqués. Je plongeai mes mains dans l'eau, les lavai énergiquement puis les approchai de mes narines. Elles empestaient encore le poisson. C'était assez pour moi, j'avais perdu toute envie de pêcher et de saisir un poisson, quel qu'il fût. D'ailleurs, les poissons n'avaient certainement pas envie non plus d'être saisis. Je me hâtai d'enrouler mon fil.

« Pour un premier assaut, c'est un exploit ! s'exclama le Bouffon avec sa dérision habituelle, mais ce n'est qu'un golki.

— Golki, dites-moi, ça ressemble à Gorki, l'homme de lettres russe ! s'écria Chemise-Rouge.

— Oui, tout à fait, c'est comme Gorki, l'écrivain russe » s'empressa d'opiner le Bouffon.

Ah bon, Gorki, c'est un littérateur russe, et Maruki, c'est un photographe de Shiba, et c'est parti, mon kiki... Quelle sale manie il a, Chemise-Rouge. À toujours employer des mots étrangers avec leur prononciation occidentale, c'est comme s'il parlait entre guillemets. Chacun sa spécialité, que diable ! Moi qui suis professeur de mathématiques, quelle différence pourrais-je bien établir entre un Gorki et un kaki ? Un peu de discrétion serait la bienvenue. Mais si l'on me parle des *Mémoires* de Benjamin Franklin et de son *Pushing to the Front*, je sais de quoi il s'agit. Chemise-Rouge apporte de temps en temps à l'école une revue à couverture rouge, intitulée, je crois *Littérature impériale*, qu'il lit respectueusement. Quand j'avais interrogé le Porc-Épic à ce sujet, il m'avait confirmé que la plupart des mots étrangers de notre sous-directeur sortaient de là. *Littérature impériale* mérite aussi le blâme.

Les deux hommes pêchèrent ensuite avec acharnement et, au bout d'une heure environ, ils avaient ramené quinze ou seize poissons. Amusant, ils avaient beau pêcher, ils n'attrapaient que des golkis. Pas la moindre daurade, quelque envie qu'ils en aient.

« Aujourd'hui, c'est la fête de la littérature russe ! » lança Chemise-Rouge à son compagnon.

« Si avec tous vos talents vous n'attrapez que des golkis, que pourrais-je bien espérer pêcher de mon côté, je me le demande !... » répondit le Bouffon. J'interrogeai le batelier sur ces poissons. Il me dit qu'ils étaient pleins d'arêtes, sans goût et immangeables. On s'en servait uniquement comme engrais. Mes deux collègues pêchaient avec tant d'ardeur pour de l'engrais. Je me sentis empli de compassion à leur égard. Pour moi, une seule prise avait suffi et, renversé au fond du canot, je contemplai depuis un certain temps le vaste ciel. C'était, de loin, beaucoup plus élégant.

À un moment, les deux hommes se mirent à parler à voix basse. Je n'entendais pas très bien et n'avais pas envie d'entendre. En regardant le ciel, je songeais à Kiyo. Si j'avais de l'argent, quel plaisir ce serait d'emmener Kiyo avec moi dans de beaux endroits comme ici. Un paysage, si merveilleux fût-il, la présence du Bouffon me le gâchait. Bien que Kiyo ne fût qu'une vieille femme au visage tout ridé, je n'aurais pas eu honte de l'emmener partout avec moi. Alors qu'un type comme ce Bouffon, je ne le supportais pas à mes côtés, en voiture à cheval, en bateau ou même au Ryô-un-kaku¹³⁰¹ à Asakusa. Si j'avais été sous-directeur et Chemise-Rouge un simple enseignant comme moi, il y a tout à parier que ses flatteries auraient été pour moi et ses sarcasmes pour l'autre. On raconte que les gens d'Edo sont légers et certes, quand un Bouffon comme lui parcourt la campagne en répétant partout avec son accent rustique de pacotille : « Je suis un vrai fils d'Edo ! », les campagnards finissent par penser que tous les Edokko sont légers et que la légèreté est un attribut de tout Tôkyôite. Comme je songeais ainsi, les deux compagnons se mirent à pouffer. Je ne saisisais pas le sens exact de ce qu'ils disaient car leurs paroles étaient entrecoupées de rires mais des bribes me parvenaient :

« Non, c'est vrai ? — Si, si, je vous assure... — Il ne le savait pas ? Il est bien à plaindre ! — Incroyable... — Sauterelles... Je vous le certifie ! »

Je ne prêtai pas une oreille très assidue à leurs conciliabules mais quand j'entendis le Bouffon prononcer le mot « sauterelles », malgré moi, je devins soudain plus attentif. Je ne sais pourquoi, il avait claironné le « sauterelles » que, bien sûr, je saisis nettement, alors qu'il baissa la voix pour la suite. Sans faire le moindre mouvement, j'essayai d'entendre le reste de leur conversation.

« Encore ce Hotta ?... — C'est bien probable... — Friture... Ha ha ha ! — a été fomenté... — Des boulettes de riz aussi ? »

Je saisisais seulement des fragments de leurs paroles mais d'après les « sauterelles »,

« friture », « boulettes »... je présentai que j'étais au centre de cet entretien secret. S'ils voulaient parler, pourquoi ne le faisaient-ils pas à haute voix ? Mais si cela devait rester confidentiel, pourquoi m'avaient-ils invité ? Ils me dégoûtaient. Sauterelles ou sandalettes... Ce n'était pas moi qui étais à blâmer. Le directeur-Blaireau avait déclaré que pour le moment, il se chargeait lui-même de toute l'affaire, et de mon côté, je ne bougeais pas, par égard pour ses pouvoirs. Cette espèce de Bouffon n'avait rien à voir là-dedans. Il aurait mieux fait de rester tranquille à sucer ses pinceaux. Je finirais bien, tôt ou tard, par régler moi-même mes problèmes, cela ne m'inquiétait pas. En revanche, les mots « Encore ce Hotta » et « fomenté » m'inquiétaient davantage. Signifiaient-ils que Hotta avait fait en sorte que les troubles soient plus conséquents ? Ou que Hotta avait agi avec les élèves pour me persécuter ?... Je ne savais que penser. Comme je contemplais le ciel bleu, je m'aperçus que l'éclat du soleil diminuait peu à peu et qu'une brise fraîche se levait. Semblable à la mince fumée des bâtonnets d'encens, un nuage s'était formé au fond du ciel limpide et à peine s'était-il étiré paisiblement qu'il réapparut au-dessus de notre barque, nous enveloppant comme un voile de brouillard.

« On rentre ?... » lança brusquement Chemise-Rouge, comme si cette idée le traversait soudain, et son comparse d'acquiescer :

« C'est exactement le bon moment ! — Vous allez peut-être rencontrer Madone ce soir ? ... » ajouta-t-il. Le sous-directeur lui répliqua de ne pas dire d'âneries, que cela pourrait prêter à confusion. Penché à ce moment-là sur le côté de la barque, il s'était un peu raidi.

« Hé hé hé... il n'y a pas de problème ! Même si l'autre entend... » rétorqua le Bouffon en se tournant vers moi. Je lui décochai en pleine figure un regard sans ambiguïté. Comme s'il était ébloui, il eut un mouvement exagéré de recul et grommelant un : « Ça me désarme... », il se gratta la tête en rentrant les épaules. Grotesque filou.

Notre barque avançait en direction de la côte ; la mer était toujours aussi paisible. « On dirait que tu n'aimes pas la pêche ! » me dit Chemise-Rouge et je répondis qu'en effet, je préférerais rester allongé à regarder le ciel. Je jetai vivement à l'eau ma cigarette à demi consumée ; elle tomba avec un léger sifflement juste au-dessous de la godille puis réapparut dans les remous.

« Depuis ton arrivée, tous tes élèves sont heureux. J'espère que tu poursuivras tes efforts », reprit-il, abordant cette fois un sujet bien éloigné de la pêche.

« Mais non, ils ne sont pas tellement heureux.

— Si, si, ce n'est pas un compliment, vraiment heureux, n'est-ce pas, Yoshikawa ?

— Ce n'est plus du bonheur, c'est du délire... » ricana le Bouffon. Étonnant comme la moindre des paroles de ce type me porte sur les nerfs.

« Néanmoins, si tu n'y prends garde, il y a des risques..., continua Chemise-Rouge.

— Quels que soient les risques, je reste déterminé », répondis-je. En vérité j'étais parfaitement décidé, ou bien à donner ma démission, ou bien à ce que chacun des pensionnaires s'excusât. C'était la seule alternative.

« Si tu le prends comme ça, il est difficile de t'aider... En tant que sous-directeur, je parle pour ton bien. Comprends-le.

— Notre sous-directeur est plein de sympathie pour toi. Moi-même, malgré mon peu de poids, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ton séjour dans notre collège dure le plus longtemps possible — étant donné que nous sommes l'un et l'autre fils d'Edo, nous devons nous entr'aider, je pense. »

Ces paroles du Bouffon étaient humaines et dignes. Pourtant, plutôt que d'être son obligé, j'aurais préféré me pendre.

« Sais-tu qu'en réalité, les élèves t'ont bien accueilli malgré certaines circonstances particulières ? Bien que tu puisses avoir quelque motif de colère, je crois que tu devrais te contenir et prendre ton mal en patience. Quant à moi, je t'assure que j'agis au mieux de tes intérêts, poursuit Chemise-Rouge.

— Vous parlez de “circonstances particulières”, au juste, que voulez-vous dire ?

— Ce serait un peu trop compliqué, au fur et à mesure tu comprendras bien toi-même. Il n'est pas nécessaire que je t'explique davantage à présent, la situation s'éclaircira d'elle-même. D'accord, Yoshikawa ?

— Oui, en effet, c'est bien compliqué. Tu ne peux pas tout comprendre en un jour ou deux. Sans t'en dire plus, la situation s'éclaircira d'elle-même, oui, oui... » Le Bouffon répétait presque mot pour mot les paroles du sous-directeur.

« Si ces “circonstances” sont aussi complexes, j'aurais autant aimé me passer de ces ennuis, mais c'est vous qui avez soulevé le problème...

— Certes, tu as raison. J'ai commencé à parler et il ne serait pas honnête de te laisser dans l'incertitude. Eh bien, poursuivons un peu. Excuse-moi de te rappeler que tu viens juste d'être diplômé, que tu débutes comme enseignant et que tu n'as pas d'expérience. Or dans une école, il y a toutes sortes de circonstances face auxquelles la spontanéité et l'innocence de la jeunesse ne suffisent pas.

— Si ma franchise ne marche pas, quoi d'autre marcherait ?

— Eh bien, justement, ce genre de paroles, aussi directes, cela prouve ton manque d'expérience !

— Il est clair que je n'ai pas d'expérience et mon *curriculum vitae* mentionne bien que j'ai vingt-trois ans et quatre mois.

— Voilà précisément pourquoi certains, que tu ne soupçonnes pas, pourraient profiter de toi.

— Si je suis droit et honnête, je n'ai pas peur que l'on profite de moi.

— C'est entendu, tu n'as pas peur. Tu n'as pas peur, mais tu peux te faire surprendre. Ton prédécesseur à ce poste a connu quelques mésaventures qui l'ont conduit à démissionner et c'est pour cela que je te demande d'être prudent. »

Je m'avisai que le Bouffon était bien discret durant cet échange et me retournant, je m'aperçus qu'il se tenait à l'arrière du bateau et qu'il discutait pêche avec le batelier. La conversation était nettement plus simple sans lui.

« Mon prédécesseur, par qui s'est-il fait “surprendre” ?

— Si je nommais la personne, ce serait attenter à son honneur, je ne peux rien dire. D'autre part, je ne veux m'aventurer à parler sans preuve tangible. Quoi qu'il en soit, je n'aimerais pas que nos efforts pour t'aider dans ton travail aient été vains, aussi je te le répète, sois prudent.

— Je ne peux pas être plus prudent que je le suis déjà. Si je ne fais rien de mal, que peut-il m'arriver ? »

Chemise-Rouge émit son habituel Ho ho ho ! Je n'avais pas l'impression d'avoir dit quoi que ce soit de risible. Je tenais fermement que mes convictions actuelles étaient et seraient toujours valables. Tout bien considéré, je me dis que la grande majorité de l'humanité vous exhorte au mal. On dirait que pour les gens, il est impossible de réussir dans la société à moins d'être malhonnête. S'ils rencontrent un homme droit et sincère, ils le méprisent en le traitant de « jeunot » ou même de « gosse ». Ne vaudrait-il pas mieux que les professeurs de morale des écoles et des collèges n'enseignent pas à leurs élèves à ne pas mentir et à être honnêtes ? Ils devraient oser résolument exposer à l'école les méthodes du bien mentir, les

techniques de la méfiance, les moyens de posséder les autres, et ce non seulement dans l'intérêt général, mais pour le bien des individus. Le grand rire Ho ho ho ho ! de Chemise-Rouge, c'était un rire contre ma simplicité. Que faire dans un monde où l'on rit de la simplicité et de la franchise ? Kiyo, elle, dans une circonstance pareille, ne rit pas. Elle m'écoute et m'admire. Kiyo est largement supérieure à Chemise-Rouge.

« Bien entendu, c'est très bien que tu ne fasses rien de mal. Pourtant même si toi-même ne commets aucune mauvaise action et que tu ne distingues pas le mal chez les autres, tu t'exposes aux pires ennuis ! Il peut t'arriver de rencontrer une personne à l'esprit ouvert qui te paraît sincère, et qui t'aide même à te loger avec gentillesse, et pourtant, tu ne devrais jamais te départir d'une certaine prudence... Oh, il commence à faire froid. C'est déjà l'automne, il y a sur la plage un brouillard de couleur sépia. Que c'est beau ! Eh, Yoshikawa ! Regarde cette vue sur la plage... » Chemise-Rouge interpella le Bouffon d'une voix forte. Celui-ci, comme de bien entendu :

« Oh, un tableau d'une rare beauté ! Si j'en avais le loisir, que j'aimerais le fixer sur ma toile ! Vraiment qu'il est regrettable de l'abandonner ainsi... » Il s'empressait de flatter le sous-directeur.

Une lampe s'alluma au premier étage de la pension Minatoya et, au moment où le sifflet aigu du train résonnait, la proue de notre barque qui s'était enfoncée dans le sable s'immobilisa. La patronne de l'auberge salua Chemise-Rouge. Je sautai par-dessus bord et poussai un cri énergique quand je touchai le sable.

VI

Je hais le bouffon. Il vaudrait mieux pour le Japon que l'on plongeât un individu de son genre au fond de la mer, une lourde pierre autour du cou. La voix de Chemise-Rouge me déplait. Il a certainement fallu qu'il force beaucoup sa nature pour obtenir un organe aussi suave et artificiel. Il peut bien prendre toutes les poses qu'il veut avec la tête qu'il a. Pour tomber amoureuse de lui, il ne se trouvera jamais que sa Madone ! Néanmoins, il est sous-directeur et ce qu'il explique est difficile. En rentrant chez moi, je réfléchissais à ce qu'il m'avait dit et qui paraissait, jusqu'à un certain point, raisonnable. Il n'avait formulé aucune accusation précise et je ne pouvais pas être sûr de qui était visé mais il semblait bien que le Porc-Épic était l'homme dont je devais me méfier. S'il en était ainsi, il eût été plus viril d'énoncer des affirmations nettes. D'un autre côté, si Hotta était aussi mauvais enseignant, que n'avait-il été renvoyé plus tôt ? Ce sous-directeur, tout licencié ès lettres qu'il était, ne se montrait rien de moins qu'un pleutre. Un homme qui se permet des médisances dans le dos de quelqu'un sans oser le nommer ouvertement, qu'est-il donc sinon un poltron ? Les poltrons sont aimables et Chemise-Rouge témoigne, me semble-t-il, d'une sorte d'amabilité féminine. L'amabilité est une chose, la voix, une autre et même si je n'aime pas la sienne, il serait déraisonnable que je méconnaisse sa gentillesse. Quoi qu'il en soit, quel monde étrange où ceux pour qui vous ressentez une antipathie instinctive sont aimables et où des amis dont vous partagez les goûts se révèlent être des scélérats. N'y a-t-il pas là motif à dérision ? Peut-être est-ce la campagne, tout va à rebours de Tôkyô. Région hasardeuse. Vais-je voir le feu devenir glace, les pierres se changer en caillé de soja ? Cependant je n'arrivais pas à imaginer le Porc-Épic comploter avec les élèves en vue de ces méchantes farces. Étant le plus populaire des professeurs, s'il l'avait décidé, il aurait pu faire à peu près ce qu'il voulait, il est vrai — mais franchement, il n'avait nul besoin d'user de tels détours, il lui suffisait de me provoquer directement, il s'épargnait ainsi bien de la peine. Si j'étais une gêne pour lui, il pouvait me dire : « Tu dois partir, pour telle et telle raison » et c'était suffisant. Il n'est rien qui ne puisse se régler à l'amiable. S'il m'avait exposé son point de vue et que je l'aie accepté, je serais parti dès le lendemain. Ce n'est certes pas le seul endroit sur terre où je puisse gagner mon pain. Je devrais peut-être aller loin, mais je sais bien que je ne mourrai pas comme un chien sur le bord du chemin. J'aurais cru que mon collègue avait plus de bon sens.

Alors que je venais juste d'arriver dans cette petite ville, c'est lui, le Porc-Épic, qui m'avait offert une coupe de glace givrée. Accepter d'un tel individu à double face, ne serait-ce qu'une glace, c'est un déshonneur qui m'est insupportable. J'avais consommé une seule coupe de glace et pour cela, il avait payé la maigre somme de un *sen* et cinq *lins*^{31}. Mais le sentiment d'être redevable d'un *sen*, voire d'un demi-*sen* à un imposteur me poursuivrait jusqu'à ma mort. Dès demain, quand j'irai au collège, je lui rendrai son argent. Il y a cinq ans, j'ai emprunté trois yens à Kiyô. Après tout ce temps, je ne les lui ai toujours pas rendus. Pour le motif non que je ne pouvais pas, mais que je ne le voulais pas. Kiyô n'avait d'ailleurs jamais pensé qu'elle me prêtait cette somme à titre temporaire — elle n'escomptait pas que je la lui rende. De mon côté également, je n'en avais nulle intention car cela aurait signifié que nous étions des étrangers, liés par des obligations sociales. Plus j'aurais éprouvé de soucis pour cette affaire et plus cela aurait voulu dire que je soupçonnais la pureté des intentions de

Kiyo — ç'aurait été comme si j'avais suspecté que sa belle âme fût entachée de mesquinerie. Ne pas rendre cet argent ne signifiait pas pour moi que je profitais du sacrifice de Kiyo mais qu'au contraire je la considérais comme une part intime de moi-même. Je ne comparais en rien Kiyo et le Porc-Épic mais recevoir d'un étranger une faveur sans piper mot, fût-ce une simple glace ou une banale infusion de fleurs d'hortensia équivalait à considérer que cette personne occupe une certaine position sociale. Sa propre acceptation devient un signe de bonne volonté à son égard. L'on peut certes payer sa quote-part et ainsi effacer sa dette mais le sentiment de gratitude éprouvé en son cœur ne se rend pas en argent. Il est bien supérieur. Je ne suis qu'un simple particulier, je n'occupe ni rang ni fonction spécifiques mais je suis un homme libre et autonome. Lorsqu'un individu libre et autonome reconnaît la valeur d'un autre, cette reconnaissance est infiniment plus précieuse que, disons, un million de yens.

J'avais la conviction que ce *sen* et demi qu'avait déboursé le Porc-Épic, je le lui avais rendu au centuple et qu'il aurait dû se sentir mon obligé. Que dans ces conditions il ait comploté dans mon dos, c'était le fait d'un homme sans foi ni loi. Eh bien, demain, je lui rendrai cette misérable somme et nous serons quittes. J'envisage même une rixe.

Au terme de ces réflexions, la fatigue s'empara de moi et je m'endormis enfin d'un profond sommeil. Le lendemain, avec ce plan en tête, je rejoignis à dessein l'école plus tôt que d'habitude pour attendre le Porc-Épic. Il tardait cependant à apparaître. Courge-Verte arriva. Puis le maître de lettres chinoises. Puis le Bouffon. Et enfin Chemise-Rouge mais, à la table du Porc-Épic, rien d'autre qu'un innocent bâton de craie. J'avais pensé lui remettre son argent dès que j'aurais mis le pied dans la salle des professeurs et j'avais gardé dans ma main les pièces de un *sen* et cinq *lins*, comme quand on se prépare à payer son entrée aux bains publics. En ouvrant la main, je constatai qu'elles étaient humides de sueur. Je me dis que le Porc-Épic ne pourrait accepter cet argent pas très net ; aussi je posai les pièces sur la table et soufflai dessus deux ou trois fois avant de les reprendre. À ce moment-là Chemise-Rouge s'approcha et s'excusa pour « les embarras » qu'il m'aurait causés la veille. « Aucun embarras, lui répliquai-je, au contraire, cela m'a donné bien faim ». Posant alors ses coudes sur la table du Porc-Épic et me collant presque sous le nez son visage large et plat — Qu'est-ce qui lui prend ? me dis-je —, le sous-directeur me demanda si je n'avais parlé à personne de ce qu'il m'avait confié la veille au retour de notre partie de pêche, c'était un secret !

Il était, me semblait-il, d'un tempérament anxieux, comme sa voix féminine l'indiquait. Non, je n'avais encore rien dit, il est vrai. Mes pièces serrées dans la main, j'étais pourtant prêt à le faire et avec cette injonction au silence que m'adressait Chemise-Rouge, je me retrouvais fort ennuyé. C'était bien lui, il se croyait tout permis. Il n'avait pas nommément désigné le Porc-Épic mais il pouvait difficilement se plaindre que j'aie déchiffré sa petite énigme. C'était tout à fait irresponsable de sa part, dans la position qu'il occupait. En vérité, à présent que la bataille était inévitable, il aurait dû m'épauler loyalement et se jeter dans la mêlée avec moi jusqu'au bout contre le Porc-Épic. Alors seulement il aurait justifié son titre de sous-directeur et son emblématique chemise rouge.

Quand je lui déclarai nettement que je n'avais pour l'instant rien dit aux autres mais que mon intention était de m'ouvrir à ce sujet auprès de Hotta, il montra une agitation extrême.

« Tu ne peux agir de façon aussi déraisonnable, ce serait très embarrassant. Je ne me souviens pas de t'avoir dit quoi que ce soit de précis sur le professeur Hotta. Non, vraiment, si tu fais montre de violence, je serai dans une position terriblement inconfortable. Tu n'es tout de même pas venu dans cette école pour semer le trouble... » Étrange question, hors du sens commun, à quoi je répondis qu'évidemment non, car un professeur recevant son salaire d'une école tout en y provoquant des troubles était certes bien gênant.

« Eh bien, reprit Chemise-Rouge. Que ce qui a été dit hier te suggère quelques réflexions. Ne le divulgue pas. » Il transpirait et sa requête ressemblait à une prière.

« Bon, c'est moi qui suis embarrassé à présent, mais si cela doit vous causer autant de gêne, c'est entendu », lui répondis-je.

« C'est bien vrai, tu ne diras rien ? » insista-t-il pour se rassurer. Je me demandais jusqu'où pouvait aller cette femmelette. Si tous les licenciés ès lettres lui ressemblaient, c'étaient des pas grand-chose. Sans la moindre honte, il m'adressait une demande incohérente et illogique. Puis il doutait de ma parole, un comble. Ne vous en déplaise, je suis un homme. Aurais-je la bassesse de jeter en douce au panier une parole donnée ?

Entre-temps les deux places voisines avaient été occupées et Chemise-Rouge se hâta de regagner la sienne. Chez lui, tout est affecté, à commencer par sa façon de marcher. Dans la moindre de ses allées et venues, il s'arrange pour poser délicatement la semelle de ses chaussures afin qu'elles ne produisent aucun bruit. Que marcher silencieusement fût un motif de fierté, voilà qui était nouveau pour moi. À moins de s'entraîner pour devenir un voleur, marcher simplement est bien assez bon, je pense. Le clairon annonçant le début des cours sonna enfin. Le Porc-Épic n'était toujours pas arrivé. Je n'avais d'autre solution que de déposer les pièces sur sa table avant d'aller en classe.

Quand je revins à la fin de la première heure de cours qui s'était un peu prolongée, chaque professeur était là, à sa table et tout le monde bavardait. Le Porc-Épic était là également, arrivé je ne sais quand. J'avais cru qu'il s'était absenté mais il avait dû simplement être retardé. Dès qu'il m'aperçut, il me lança :

« Dis donc, à cause de toi, je suis arrivé en retard ! Je devrais te mettre à l'amende ! »

Je poussai alors le *sen* et les cinq *lins* et lui déclarai :

« Prends ça. C'est ce que tu avais payé pour la glace, l'autre jour à Tôrichô. » Il protesta en riant mais comme de manière inattendue, je restais distant, il se récria contre ce qui était pour lui une mauvaise plaisanterie et il balaya du bras la monnaie. Faudrait-il que je sois régalé de force par ce Porc-Épic ?

« Ce n'est pas une plaisanterie, je suis sérieux. Il n'y a aucune bonne raison pour que tu m'aies offert cette glace. Reprends donc ton argent. Rien ne t'en empêche.

— Si cela te gêne à ce point, je veux bien le reprendre mais pourquoi est-ce seulement maintenant que tu t'en souviens, d'un coup ?

— Maintenant ou n'importe quand, là n'est pas la question, je te le rends. Je n'ai pas envie de te devoir quoi que ce soit, c'est tout. »

Le Porc-Épic me considérait froidement et il eut un grognement de mépris. Si ce n'avait été la prière de Chemise-Rouge, j'aurais sur-le-champ déclenché une bonne querelle en exposant publiquement la bassesse de cet homme, mais j'avais promis de ne rien dire. J'étais dans une impasse. Était-ce juste que ce Porc-Épic grogne de mépris sous mon nez, moi qui bouillais de colère ?

« J'accepte le remboursement de la glace mais je te demande de quitter ta pension.

— Il est suffisant que tu acceptes mon argent. Quant à quitter ou non ma pension, cela me regarde.

— Tu n'es pas le seul en cause. Hier, ton propriétaire m'a rendu visite et il m'a demandé que tu t'en ailles. Ses raisons m'ont paru fondées. Mais je voulais vérifier ses dires ; c'est pourquoi, à mon tour, je suis allé le trouver ce matin et j'ai parlé avec lui en détail. »

Je ne comprenais pas un mot de ce que racontait le Porc-Épic.

« Comment pourrais-je deviner ce que mon propriétaire t'a raconté ? Et qu'est-ce que cette façon de décider pour moi ? Si tu as des raisons à me donner, c'est le moment de le faire.

Mais dire d'emblée que mon propriétaire est dans son droit, c'est le comble de l'insolence, non mais franchement !

— Eh bien, puisque tu le prends ainsi, je vais te le dire. À ta pension, on ne supporte plus ta brusquerie. La patronne d'une pension n'est pas une servante, tout de même ! Tu ne crois pas que tu es allé un peu loin dans ton arrogance en lui demandant de t'essuyer les pieds ?

— Moi... Quand donc me serais-je fait essuyer les pieds par la patronne ?...

— Bon, cela s'est fait ou pas, mais de toute manière, tu les gênes. Ils disent qu'ils te louent la chambre pour dix ou quinze yens par mois et que pour ce prix il leur suffit de vendre un rouleau de peinture.

— Vantards ! Filous ! Pourquoi m'ont-ils logé, alors ?

— Ça, je n'en sais rien, toujours est-il qu'ils l'ont fait mais qu'ils en ont assez de toi, et qu'ils veulent que tu déguerpisses. Alors, mon vieux, vas-tu filer ?

— Ça va de soi. Même s'ils me suppliaient à deux mains, je ne resterais pas un moment de plus. Mais toi, tu es impardonnable de m'avoir recommandé d'entrer dans un endroit où les gens inventent n'importe quoi !

— Je suis impardonnable, dis-tu, mais n'est-ce pas plutôt toi qui es insupportable ? »

Le Porc-Épic ne me le cède en rien pour la fureur naturelle, et nos voix rivalisaient d'intensité. Dans la salle, tous les professeurs étaient à l'affût de ce qui allait se passer et ils nous contemplaient bêtement, les mâchoires pendantes. Comme j'estimais n'avoir aucun motif de honte, je me plantai au milieu de la pièce et les dévisageai tous, l'un après l'autre. Ils parurent alors étonnés sauf le Bouffon qui riait, faisant mine de trouver la scène drôle. Je le fixai en agrandissant mes yeux sur sa longue face de gougourde sèche — tu cherches la bagarre, toi aussi ?... — D'un coup il redevint sérieux et reprit une attitude décente. Il avait l'air un peu inquiet. Peu après le clairon retentit. Le Porc-Épic et moi interrompîmes notre dispute et nous regagnâmes nos classes respectives.

L'après-midi devait se tenir le conseil au cours duquel seraient arrêtées les mesures contre les pensionnaires qui s'étaient permis leurs insolences, durant mon tour de garde, l'autre nuit. Je n'avais pas la moindre idée sur le déroulement de ce genre de conférence, mais je supposai que le corps enseignant se réunissait, que chacun exposait son point de vue, à sa guise, et qu'ensuite le Directeur prenait un peu au hasard les décisions qui lui convenaient, en arbitre conciliant. « Arbitrer » est le mot qui convient lorsque la situation ne permet pas de trancher clairement entre, disons, le blanc et le noir. Mais dans la situation présente, personne ne pouvant douter de l'inconduite des élèves, la tenue de cette réunion était une perte de temps. Il n'y avait aucune possibilité d'exposer sur cette affaire une opinion différente. Des circonstances aussi lumineuses auraient dû inciter le directeur à prendre des mesures disciplinaires sans délai. Il avait totalement manqué d'esprit de décision. Si tels sont les directeurs en général, on pourrait aussi bien les nommer « mollassons impuissants ».

Le conseil avait lieu dans une salle étroite, tout en longueur, située à côté du bureau directorial et qui ordinairement servait de réfectoire. Une vingtaine de chaises recouvertes de cuir noir entouraient une longue table — cela rappelait un peu les restaurants à l'occidentale dans le quartier étudiant de Kanda. À une extrémité siégeait le directeur et Chemise-Rouge avait pris place à ses côtés. Il semblait que les autres s'asseyaient à leur guise sauf le professeur de gymnastique qui, par humilité, occupait l'extrémité opposée. Ne connaissant ces conventions que grosso modo, je me glissai entre le professeur de sciences naturelles et le maître de chinois. En face, je constatai que le Porc-Épic et le Bouffon étaient côte à côte. Sans parti pris, tout dans le visage du Bouffon faisait penser à de la camelote. Alors que celui du Porc-Épic ne manquait pas de saveur, je devais en convenir, même si j'étais en froid avec lui.

Lors des funérailles de mon père, au temple Yôgenji à Kobinata, il y avait un rouleau accroché dans un salon, sur lequel était peint un personnage à qui mon collègue ressemblait beaucoup. J'avais interrogé un prêtre sur cette figure et il m'avait expliqué que c'était Idaten, une divinité bouddhique, à l'apparence monstrueuse. Et aujourd'hui justement le Porc-Épic était en colère, il ne cessait de rouler des yeux avec véhémence et de temps à autre dardait sur moi son regard tourbillonnant. Ce n'était nullement pour m'effrayer et comme je déteste être battu, à mon tour j'élargissais mes yeux et le scrutais hardiment. À dire vrai, mes yeux ne sont pas beaux, mais pour la taille, je ne crains pas la comparaison.

« Vos yeux sont si grands que vous pourriez faire un bon acteur ! » avait même coutume de me dire Kiyo.

Le directeur demanda : « Eh bien, tout le monde est là ? » et le secrétaire Kawamura entreprit de compter les participants. Il manquait quelqu'un, remarqua-t-il, qui pouvait bien être l'absent ? C'était Courge-Verte qui manquait, moi je le savais. J'ignore si entre lui et moi des affinités ont été nouées dans une existence antérieure, mais il m'a suffi de voir son visage une fois pour ne plus jamais l'oublier. Dès que j'entre dans la salle des professeurs, son visage me saute aux yeux et même sur le chemin de l'école, son image s'impose à mes pensées. À l'établissement de bains, je me retrouve souvent dans le bassin d'eau chaude, face à son visage gonflé et pâle. Quand je le salue joyeusement, en retour il incline la tête avec une déférence qui me serre le cœur. Il n'est personne au collège plus paisible que lui. S'il rit fort rarement, il ne prête pas langue aux commérages. Je connaissais le mot de « sage » pour l'avoir lu dans des textes, mais je croyais que c'était en somme un terme de dictionnaire et qu'il ne pouvait s'appliquer à un homme vivant, jusqu'à ma rencontre avec Courge-Verte. Là, je compris avec admiration que ce mot possédait une pleine réalité.

Étant donné l'étroitesse de nos liens, j'avais remarqué dès que j'étais entré dans la salle du conseil que Courge-Verte était absent. À vrai dire, j'avais bien compté, en moi-même, m'asseoir à côté de lui. Le directeur déclara que Koga arriverait certainement bientôt et, déballant des documents autocopiés^[32] enveloppés dans un *fusaka* violet, ces petits carrés de soie dont on se sert à la cérémonie du thé, il se mit à les lire. Notre élégant sous-directeur commença d'essuyer sa pipe d'ambre à l'aide d'un mouchoir de soie. C'est sa manie, à cet homme. Qui a l'air de convenir parfaitement à cette Chemise-Rouge. D'autres professeurs chuchotaient entre eux. Ceux qui étaient désœuvrés, par contenance, faisaient mine d'inscrire quelque chose sur la table avec leur crayon, du côté gomme. Le Bouffon adressait parfois la parole au Porc-Épic, lequel ne se donnait pas la peine de lui répondre. Il se bornait à grogner des Mmm ou des Ah et, de temps en temps, il me lançait un regard menaçant. Je lui rendais la pareille, à tous les coups.

Celui que tout le monde attendait, Courge-Verte, entra enfin, l'air désolé et, avec beaucoup de politesse, il s'excusa auprès du Blaireau que des empêchements l'aient conduit à ce retard.

« À présent, que la réunion commence ! » annonça le Blaireau qui fit d'abord distribuer par le secrétaire Kawamura les feuillets autocopiés. Je lus sur mon document que le premier point portait sur les mesures à arrêter, le second sur le respect de la discipline et qu'il y avait encore deux ou trois sujets. Le Blaireau, pompeux comme à son ordinaire, nous gratifia du discours suivant — on aurait cru entendre une allégorie vivante de l'Éducation :

« Chaque fois qu'une faute est commise dans notre école, que ce soit par un membre du corps enseignant, que ce soit par un élève, je ne peux la ressentir que comme un manquement à ma propre force morale, et quand surviennent des incidents, la honte rougit mon front, moi, votre directeur, d'avoir failli à mon devoir. Hélas, vous le savez, des troubles ont eu lieu récemment et il me faut vous présenter à vous tous, messieurs, mes excuses les

plus sincères. Cependant, ce qui est fait est fait, personne n'y peut plus rien. À présent nous devons décider quelles mesures prendre, et comme vous êtes au courant des événements qui se sont déroulés, je vous demanderai à tous d'exposer en toute franchise votre opinion pour que je puisse adopter la meilleure solution possible. »

En écoutant le discours de notre directeur, j'étais plein d'admiration pour son éloquence mais ce beau parleur de Blaireau méritait bien son surnom, je devais rester méfiant ! Si le directeur se sentait tellement responsable, si la faute lui était imputable personnellement en raison d'un défaut de son caractère, n'aurait-il pas mieux valu qu'il ne prît aucune sanction contre les élèves et qu'il donnât sa démission tout de suite ? Cette fastidieuse séance n'aurait pas eu lieu d'être. Le simple bon sens est suffisant pour comprendre toute l'affaire. J'accomplis paisiblement ma garde de nuit. Les élèves chahutent. Ce n'est la faute ni du directeur, ni de moi-même mais uniquement des élèves. Si le Porc-Épic fait partie du complot, qu'on le chasse en même temps que les élèves, voilà tout. Il faudrait chercher longtemps sur terre pour trouver quelqu'un qui voudrait absolument endosser les erreurs d'autrui et qui clamerait partout : C'est ma faute ! C'est ma faute ! Un Blaireau, néanmoins, est susceptible de telles bizarreries... Après avoir débité ce discours absurde, le directeur nous passa en revue d'un air satisfait de lui-même. Personne toutefois n'ouvrit la bouche. Le professeur de sciences naturelles contemplait des corbeaux perchés sur le toit de la première classe. Le maître de chinois pliait puis dépliait sa feuille autocopiée. Le Porc-Épic tenait son regard rivé sur moi. Si j'avais su que cette réunion serait aussi stupide, je m'en serais volontiers dispensé, et je serais resté chez moi à faire la sieste.

Agacé, je m'apprêtais à me lever pour me lancer dans une belle harangue quand je m'interrompis car je vis que Chemise-Rouge commençait à parler. Il avait posé sa pipe et discourait tout en s'essuyant le visage à l'aide d'un mouchoir de soie rayé. Il avait dû le chiper à Madone. Les hommes usent plutôt de mouchoirs de lin blanc.

« Lorsqu'à mon tour, j'ai appris que les pensionnaires s'étaient montrés turbulents, je me suis senti profondément honteux comme sous-directeur d'avoir été négligent, et aussi que mon influence morale auprès de ces jeunes gens n'ait pas été suffisante. Que de tels incidents aient pu advenir signifie qu'une faille existe quelque part. Bien sûr, à observer l'affaire simplement, l'on pourrait croire que les élèves seuls ont eu tort mais si l'on considère la vraie nature des faits, il est possible qu'en réalité, la responsabilité incombe à l'école. Aussi, au lieu que nous soyons conduits, comme une analyse superficielle le laisserait penser, à châtier sévèrement les élèves, il serait préférable que nous nous en abstenions pour le bien futur de tous. Ne peut-on penser que ces jeunes gens pleins de sève ont pu succomber, sans véritablement distinguer le bien du mal, à quelque espièglerie, accomplie dans une demi-conscience ? Les décisions finales sont du ressort de notre directeur, et je ne voudrais pas interférer, mais je souhaiterais, dans la mesure du possible, qu'il tienne compte de ces circonstances atténuantes et qu'il se montre aussi clément que faire se peut. »

Le directeur-Blaireau est un beau discoureur mais Chemise-Rouge le seconde à la perfection, une paire du même acabit ! Il ressortait de leur exposé que si les élèves avaient commis des débordements, ce n'était pas leur faute, mais la nôtre. À ce compte, pourquoi ne pas déclarer que si un fou flanque une rossée à quelqu'un, c'est la victime qui a tort ? Il ferait beau voir ! Si ces garçons débordent à ce point d'énergie, qu'ils aillent sur un terrain de sports et qu'ils se battent entre eux mais prétendre qu'ils ont introduit des sauterelles au fond de mon lit dans une « demi-conscience » me paraît intolérable. Avec ce genre de raisonnements, ils pourraient aussi bien me couper le cou durant mon sommeil, mais être libérés puisqu'ils auraient agi dans une « demi-conscience » !

Je songeais ainsi et j'aurais voulu prendre la parole mais à condition que mon discours fût suffisamment éloquent pour surprendre mon auditoire. Or je me connaissais et je savais bien que lorsque j'étais aveuglé par la colère, à peine avais-je articulé deux ou trois mots que je me trouvais incapable de poursuivre. Le Blaireau et Chemise-Rouge m'étaient inférieurs sur le plan humain, c'est entendu, mais ils avaient la parole facile et ils ne se priveraient pas de me prendre en défaut si mes mots n'étaient pas opportuns. Je résolus de préparer mentalement le plan de mon discours et je commençai à former des phrases en moi-même. Mais j'eus alors la surprise de voir le Bouffon se dresser brusquement, de l'autre côté de la table. Quel culot, pour un type de son genre, de prétendre exposer ses opinions ! Il s'exprima dans le style ridicule dont il était coutumier :

« Il est certain que pour nous autres, enseignants qui prenons à cœur notre métier, la récente affaire des sauterelles ainsi que celle des hurlements sont de ces événements funestes qui provoquent en nous de justes appréhensions quant à un avenir prospère pour notre école, et nous qui sommes chargés d'éduquer, nous devons nous interroger sur notre propre conduite et faire appliquer avec vigueur une moralité sans faille dans tout l'établissement. À propos des opinions qui ont été émises à l'instant par notre directeur et notre sous-directeur, elles me paraissent véritablement justifiées et pour ma part, je les approuve absolument et sans réserve. C'est pourquoi je suis d'avis que les décisions soient prises avec la plus grande magnanimité. »

La harangue du Bouffon était pleine de mots, sans doute, mais vide de sens ; truffée d'expressions chinoises, elle était incompréhensible. J'avais seulement bien saisi les mots « j'approuve absolument et sans réserve... ».

Si je n'avais pas compris la signification des paroles du Bouffon, j'étais pourtant extraordinairement irrité et je me levai pour parler sans avoir bien en tête mon plan.

« Pour moi, je suis absolument et sans réserve contre le Directeur... euh ! lançai-je, puis je restai coi. ... Des mesures aussi incohérentes et absurdes, ça me répugne tout à fait..., repris-je et l'assemblée entière éclata de rire. Les élèves sont totalement dans leur tort. Si nous ne les forçons pas à présenter des excuses, ils recommenceront. Autrement, il ne faut pas hésiter à les renvoyer, c'est ce qui convient. Ils ont été extrêmement insolents et ils ont insulté un nouveau professeur... » et je me rassis. Le chargé de sciences naturelles, à ma droite, prit alors la parole. Ce que les élèves avaient fait, certainement, n'était pas bien mais un châtement trop sévère n'aurait-il pas des effets contraires ? « C'est pourquoi j'approuve pleinement l'opinion de notre sous-directeur qui préconise des mesures d'indulgence », expliqua-t-il. Faibles arguments. Celui de chinois, à ma gauche, était d'avis que l'on réglât les choses à l'amiable. Celui d'histoire était lui aussi d'accord avec le sous-directeur. Maudits soient-ils, à se mettre tous de son côté ! Je n'avais rien à faire avec cette collection d'individus s'ils s'imaginaient qu'une école se dirigeait ainsi. Pour moi, j'étais résolu : soit les élèves présentaient leurs excuses, soit je démissionnais, et si le point de vue de Chemise-Rouge l'emportait, j'étais prêt à regagner à l'instant ma pension et à emballer mes affaires. Je savais bien que je n'avais pas l'art de subjuguier cette clique de mon éloquence, et même si j'en avais été capable, je ne désirais plus entretenir la moindre relation avec ces gens. Dès lors que je ne serais plus là, que m'importait ce que deviendrait cette réunion ! Si j'ouvrais à nouveau la bouche, à tous les coups on rirait de moi. Je ne dis pas un mot de plus.

À ce moment le Porc-Épic qui, jusqu'alors, s'était contenté d'écouter les autres en silence, se dressa sur ses pieds d'un air résolument batailleur. J'avais imaginé qu'il s'était mis du côté des Bouffon, Chemise-Rouge et compagnie — puisque nous allions nous battre, qu'il fasse donc ce que bon lui semble ! — quand il lança, d'une voix à faire trembler les vitres des

fenêtres :

« Je suis en désaccord total avec le sous-directeur et vous tous, messieurs. Pour m'expliquer, je dirai que de quelque point d'où l'on examine cette affaire, il est impossible de perdre de vue le fait que cinquante pensionnaires ont traité de manière insultante un professeur nouvellement arrivé et que leurs actes avaient pour but de le ridiculiser. Notre sous-directeur semble considérer que les causes de ces troubles sont à rechercher dans le caractère de l'enseignant, mais pour ma part, je suis au regret de déclarer tout net que cette façon de parler me paraît malheureuse. Lorsque le professeur en question accomplissait son service de nuit, il était dans notre école depuis peu seulement et il ne connaissait les élèves que depuis une vingtaine de jours. Ce court laps de temps n'était pas suffisant pour que les collégiens fussent en mesure d'apprécier sa personnalité et ses connaissances scientifiques. Si ces jeunes gens avaient eu des raisons valables pour mépriser ce professeur, il y aurait lieu en effet de tenir compte de circonstances atténuantes, mais accorder de l'indulgence à des élèves insolents qui se permettent de ridiculiser sans motif précis un nouvel enseignant serait, je pense, saper le prestige de notre école. L'éducation, dans son esprit, ne signifie pas uniquement la transmission de connaissances académiques, mais aussi l'exaltation des valeurs de noblesse, de sincérité, d'esprit chevaleresque et, par là même, la tentative d'extirper les habitudes d'insolence, de légèreté, voire de grossièreté. Si, effrayés des réactions possibles ou d'une aggravation des troubles, nous temporisons, croyez-vous qu'un jour nous pourrions corriger ces mauvais penchants ? Notre devoir premier, nous qui sommes des éducateurs, est d'interrompre le cours naturel de ces tendances pernicieuses. Si nous fermons les yeux cette fois, à mon sens, nous n'aurions alors jamais dû exercer le métier de professeur. Pour moi, les mesures appropriées à la situation consisteraient à infliger une sévère punition à chacun des pensionnaires, lesquels devraient en outre, publiquement, présenter des excuses au professeur mis en cause. » Sur ce, il se rassit résolument. Personne ne dit mot. Chemise-Rouge avait recommencé à essuyer sa pipe d'ambre. Moi, j'étais extraordinairement heureux. C'était comme si ce Porc-Épic avait dit exactement les mots que j'aurais voulu prononcer. Comme je suis quelqu'un d'assez simple, ma figure manifestait clairement que j'étais plein de gratitude et que j'avais oublié notre querelle et je tentai de saisir le regard de mon collègue quand il s'assit, mais il m'ignora superbement.

Un instant plus tard, il se leva de nouveau. « J'aurais aimé ajouter une petite chose que j'ai oublié de dire tout à l'heure. Il semble que la nuit où il était de surveillance, ce professeur ait quitté l'école pour se rendre aux sources thermales, ce qui à mes yeux est inexcusable. Seul responsable à l'école, il a profité du fait que personne ne l'avait arrêté pour prendre la liberté, et c'est parfaitement déplorable, de sortir pour se rendre aux bains. La question des élèves à part, sur ce point particulier, mon souhait est que notre Directeur manifeste sa réprobation quant à cette irresponsabilité. »

Étonnant, ce type ! À peine avait-il défendu quelqu'un qu'il s'empressait de dévoiler ses négligences, même si elles étaient involontaires. Je savais qu'un responsable de nuit était sorti de l'école avant moi et, croyant que c'était l'habitude, je m'étais permis d'aller aux bains, mais les observations du Porc-Épic me firent admettre que j'avais eu tort. Rien à dire si l'on m'attaquait sur ce point. Je me levai donc aussitôt et déclarai : « Il est parfaitement exact que je suis allé prendre un bain alors que j'étais de service de nuit. C'était tout à fait mal de ma part. Je vous demande pardon. » Quand je me rassis, tout le monde riait de nouveau. Je ne peux ouvrir la bouche sans déclencher les rires. Misérables ! Si vous étiez dans votre tort, auriez-vous le courage de demander publiquement pardon, comme je l'ai fait ? Vous pouvez rire, pour cacher votre hypocrisie !

Le directeur annonça alors que comme il ne semblait pas que d'autres opinions seraient exposées, il prendrait bientôt sa décision, après avoir mûrement réfléchi. Finalement, la conclusion de tout cela fut que les pensionnaires furent consignés à l'école pendant une semaine et qu'ils durent venir s'excuser auprès de moi. S'ils ne l'avaient pas fait, j'étais décidé à démissionner et à rentrer chez moi, ce qui m'aurait peut-être évité les désagréments dont je parlerai plus tard, mais à ce moment, j'acceptais ce compromis. Le directeur prolongea alors le conseil avec une nouvelle harangue d'où il ressortait que pour corriger les mauvais penchants des élèves, les professeurs devaient prêcher l'exemple. Qu'en premier lieu, il serait bon que les enseignants ne fréquentassent pas des lieux publics tels que des restaurants. Que bien entendu, il faisait exception des occasions spéciales comme les réunions d'adieu mais qu'il souhaiterait que l'on n'allât pas seul dans des établissements de bas étage — par exemple, des boutiques de nouilles ou des échoppes de boulettes de riz... À ce point du discours, tout le monde repartit à rire. Le Bouffon lança au Porc-Épic : « Friture ! » en clignant de l'œil à son adresse mais celui-ci resta impassible. Attrape ça !

Pour moi, je suis un peu faible du cerveau et je ne comprenais pas très bien ce que voulait dire le Blaireau. Si un professeur de collège ne devait pas fréquenter de boutiques où l'on sert des nouilles ou des boulettes de riz, je me disais que cette fonction ne convenait absolument pas à un gourmand invétéré de ma sorte. Que cette particularité fût attachée à ce travail, admettons... mais dans ce cas, ne vaudrait-il pas mieux spécifier d'entrée de jeu que le collège recherchait une personne détestant les nouilles et les boulettes de riz ? J'avais reçu ma nomination sans interdit particulier, et ensuite on m'avait dit : « Attention, ne mange pas de nouilles, ne mange pas de boulettes de riz ! » N'était-ce pas bien tard, de la part des autorités, de me l'interdire maintenant, à moi qui n'ai d'autre divertissement que les plaisirs de bouche ? Je subissais là un rude coup. Justement, Chemise-Rouge reprit la parole à ce moment-là :

« Les professeurs de collège se situent naturellement aux échelons supérieurs de la société, ils ne peuvent par conséquent se borner à rechercher des jouissances matérielles ; s'adonner à ces plaisirs bas risquerait d'entraîner chez eux une corruption des mœurs. Néanmoins les hommes restent les hommes, et s'ils n'avaient aucune distraction, il leur serait difficile de supporter de vivre dans un lieu aussi rustique et retiré que notre petite ville. Voilà pourquoi des parties de pêche, des lectures de classiques ou encore la composition de poésies de style nouveau ou de *haïku*^[33], tous ces divertissements raffinés d'ordre spirituel sont hautement recommandables... »

Chemise-Rouge osait s'en donner à cœur joie en profitant de mon silence. Si une promenade en mer avec récolte de poisson-engrais, un golki se transformant en homme de lettres russe, sa geisha favorite qu'on installerait sous les branches d'un pin, un vieux étang, un crapaud qui plonge, ploc !^[34] sont des divertissements spirituels, un régal de friture ou de boulettes de riz l'est tout autant. Au lieu de conférer ce titre ronflant à ces passe-temps futiles, il ferait aussi bien de rester chez lui à faire la lessive de sa chemise rouge. La colère me submergea tellement que je lançai :

« Les rencontres avec Madone sont-elles aussi des divertissements d'ordre spirituel ? »

Cette fois, personne ne rit. Tous se regardaient du coin de l'œil, l'air gêné. Quant à Chemise-Rouge lui-même, il baissa la tête avec une expression de souffrance. Bien fait. Je fus pris de pitié cependant quand je m'aperçus qu'à mes paroles, Cierge-Verte était devenu encore plus pâle que d'habitude.

VII

Le soir même, à la pension, je vidai les lieux. À peine rentré, je commençais d'emballer mes affaires quand la patronne s'inquiéta de ce que quelque chose m'eût déplu. Si j'avais un quelconque motif de colère, elle y mettrait bon ordre sur-le-champ. C'est ahurissant ! Pourquoi le monde est-il plein de gens inconséquents ? Je ne comprenais plus si elle désirait mon départ ou non. Elle était vraiment dérangée. C'eût été un manque de dignité pour un homme d'Edo de discuter avec une personne de cette nature, aussi j'appelai un pousse et m'en allai.

C'était bien beau de partir mais je n'avais pas la moindre idée d'où aller. Quand le tireur m'interrogea sur la direction à prendre, je lui répondis de se taire et de me suivre : il comprendrait bien où nous irions. J'avais à pas rapides. J'avais bien eu l'idée de retourner à l'auberge Yamashiroya car c'était simple, mais il m'aurait fallu avant peu déménager une seconde fois et c'était encore plus empoisonnant. Tout en marchant, je tâchais d'apercevoir sur mon chemin une enseigne ou l'indication d'une pension, quelque chose. Dans ce cas, j'aurais compris que la Providence m'invitait à m'installer là. Le rickshaw derrière moi, nous avançons dans une partie de la ville paisible où il semblait faire bon vivre, puis nous débouchâmes dans le quartier Kagiya dans lequel se rassemblent les résidences anciennes appartenant à des familles nobles. Il y avait peu de chances de trouver une pension par là, et je songeais qu'il nous fallait regagner des lieux plus vivants et populaires quand brusquement une idée me passa par la tête. Cource-Verte, cet homme que j'aimais et respectais, habitait dans le coin. Comme il était né dans ce quartier et que sa famille y possédait une demeure depuis des générations, il était probable qu'il connût bien la situation des lieux. Si je le lui demandais, il pourrait peut-être m'indiquer la pension qui me conviendrait. Par bonheur, je lui avais rendu visite une fois auparavant, et je pouvais retrouver mon chemin sans problème. En effet, je n'eus aucun mal à me repérer, et quand je lançai du dehors, à deux reprises : « Pardon, y a-t-il quelqu'un ? », une vieille femme d'environ cinquante ans sortit de la maison avec, à la main, une chandelle à la mode ancienne faite d'un cordonnet de papier huilé. Je ne déteste pas les jeunes femmes mais quand j'en vois d'un certain âge, j'éprouve comme un chaud sentiment de nostalgie. C'est probablement que ma tendresse pour Kiyô se déplace sur toutes les vieilles femmes que je rencontre. Cette femme distinguée était sans doute la mère de Cource-Verte ; ses cheveux étaient coupés à la manière des veuves ; la ressemblance avec son fils était frappante. Comme elle m'invitait à entrer, je lui dis que je désirais seulement m'entretenir brièvement avec son fils. Elle le fit venir dans l'entrée ; j'expliquai alors ma situation et lui demandai s'il connaissait quelque chose pour moi dans les environs. Mon collègue compatit à mes embarras puis il réfléchit un instant et ajouta : « Je connais un vieux couple, les Hagino, qui habitent dans une ruelle, par derrière. Ils me disaient justement l'autre jour qu'une chambre s'était libérée chez eux, qu'il était dommage de la laisser inoccupée et que si je pouvais leur faire rencontrer une personne respectable, ils aimeraient louer cette pièce. Je ne sais si elle est vacante ou non à ce jour, mais je vous propose de nous y rendre ensemble », me suggéra-t-il gentiment.

Ce soir-là, je pris pension dans la famille Hagino. Chose ahurissante, dès le lendemain du jour où j'avais fait place nette chez les Ikagin, le Bouffon, comme si de rien n'était, s'installait dans la chambre que j'avais laissée. J'en fus abasourdi. Peut-être que le monde n'est peuplé

que de charlatans qui ont une seule idée en tête : se tromper mutuellement. J'étais écoeuré.

Si c'était là la vie, je devais à mon tour apprendre à ne pas baisser les bras et faire ce que font les gens ordinaires. Mais si pour m'assurer mes trois repas par jour il me fallait jusqu'à soutirer ma part du butin des voleurs à la tire, c'est le fait même de vivre que je devrais reconsidérer. Cependant j'étais gratifié d'un corps plein de santé et le suicide par pendaison serait insultant pour mes ancêtres et infamant pour mon nom. Je réfléchis qu'au lieu d'entrer à l'École de physique et d'étudier les mathématiques qui sont fort peu utiles, j'aurais mieux fait d'investir d'emblée mon capital de six cents yens pour devenir laitier. Si j'avais agi ainsi, Kiyo serait restée près de moi, nous ne serions pas séparés et je n'aurais pas d'inquiétude à propos de sa vie quotidienne. Lorsque nous vivions ensemble, je n'y songeais pas spécialement mais, à présent que j'habitais dans cette lointaine campagne, je me rendais compte combien Kiyo était bonne. On fouillerait en vain les plus petits recoins du Japon avant de rencontrer une nature humaine aussi noble. Chère vieille Kiyo, quand j'ai quitté Tôkyô, tu avais attrapé un léger rhume, à présent, j'ignore comment tu te portes. Tu as dû être heureuse de lire ma lettre, l'autre fois... Je devrais recevoir une réponse d'ici peu. Pendant deux ou trois jours, mes pensées furent toutes à Kiyo.

J'étais un peu inquiet et, de temps en temps, je demandais à la vieille dame chez qui je logeais s'il n'était pas arrivé une lettre pour moi, mais chaque fois, d'un air apitoyé, elle me répondait que non. Ce couple de logeurs était bien différent des précédents, les Ikagin. Mari et femme provenaient d'une famille de samourais et ils étaient très raffinés. Quand la nuit tombait et que le vieux monsieur déclamait des textes du théâtre nô d'une voix étrange, cela m'importunait bien un peu mais c'était infiniment plus supportable que les Ikagin et leurs propositions intempestives : « Nous boirons bien du thé ensemble ?... » La vieille dame venait parfois dans ma chambre et causait de toutes sortes de choses. « Et comment se fait-il que vous n'ayez pas emmené votre femme avec vous, dites-moi... ? » me questionna-t-elle un jour. Est-ce que je donnais vraiment l'impression d'être marié ? Pitié, après tout, je n'ai que vingt-quatre ans ! À ma réponse, elle répliqua que « vingt-quatre ans, s'pas, c'est un âge parfaitement convenable pour avoir une femme ». Ce n'était que le début de la tirade. Suivit l'énumération du jeune Untel, qui venait de Tel-coin et qui s'était marié à vingt ans, et aussi du jeune Chose, de Truc-machin qui était père de deux enfants à vingt-deux ans et encore d'une demi-douzaine d'exemples de ce genre. À court d'arguments face à ce flot de paroles, j'imitai alors son patois de campagnarde pour la prier, puisque j'avais vingt-quatre ans et que je désirais prendre femme, qu'elle eût l'amabilité de m'en présenter une, s'pas ? Mais la vieille dame me demanda :

« S'pas, êtes-vous vraiment sérieux ? »

— Ça, pour sûr, je suis sérieux, j'ai tellement envie d'une femme que je ne sais plus quoi faire... » Et elle, là-dessus :

« Pardi, c'est normal, s'pas ! Les jeunes sont bien tous les mêmes, il n'y a rien à redire ! » Cette répartie me déconcerta au point que je ne trouvai pas de mot pour répondre.

« Mais vous, mon jeune professeur, vous êtes déjà marié, j'en suis sûre. Hein, que j'ai deviné juste, dites-moi ! »

— Hé hé, quelle perspicacité ! Et comment avez-vous compris ?

— Comment, comment... Tiens donc ! « Il n'y a pas de lettre de Tôkyô... Il n'y a pas de lettre de Tôkyô... ? » Tous les jours, tous les jours, vous n'en pouvez plus d'attendre votre lettre, pas vrai ?

— C'est donc ça ! En effet, vous êtes remarquablement perspicace.

— Alors, je suis tombée pile, hein ?

— Eh bien... Peut-être bien que oui, peut-être bien que...

— Mais de nos jours les jeunes filles ne sont plus ce qu'elles étaient ! Il faut les surveiller et je vous conseille d'être sur vos gardes, pas vrai ?

— Que voulez-vous dire ? Que ma femme pourrait avoir une aventure galante là-bas ?

— Non, non, votre femme est sûrement honnête, mais...

— Ah bon, vous m'avez fait peur. À quoi alors dois-je prendre garde ?

— Non, je vous dis, votre femme est honnête... bien sûr, *elle* est honnête !

— Vous voulez dire qu'ailleurs d'autres ne le sont pas ?

— Par ici, il n'en manque pas, ça ! Monsieur le professeur, avez-vous fait la connaissance de la jeune Mlle Tôyama ?

— Non, je ne crois pas.

— Ben vrai, vous ne la connaissez pas encore ? Vous alors... C'est la plus jolie fille du coin, dites ! Elle est tellement jolie que tous les professeurs du collège l'appellent Madone, je crois... Madone... Vous n'en n'avez pas entendu parler ?

— Tiens, Madone ! Si, mais je croyais que c'était le surnom d'une geisha.

— Pensez-vous... Il me semble que dans une langue d'ailleurs Madone veut dire "beauté", pas vrai ?

— C'est possible. Je n'en reviens pas.

— Ce doit être le professeur de dessin qui lui a donné ce surnom...

— Le Bouffon, vous croyez ?

— Non, non,... C'est M. Yoshikawa, je crois bien.

— Et cette Madone est-elle du genre honnête ?

— Mlle Madone est une demoiselle un peu légère, je vous dis.

— Tout ça est bien embêtant. Ces femmes à qui l'on a donné des surnoms, elles ont toujours été des pas grand-chose... Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites.

— Pour ça, je ne vous dis que du vrai ! D'ailleurs, dans le théâtre de Kabuki, il y a eu O-Matsu, que l'on a surnommée la Diablesse et puis aussi Dakki-no-O-hyaku. C'étaient toutes les deux de sacrées femmes, à faire peur, s'pas ?

— À votre avis, Madone est-elle de la même espèce ?

— Ah, cette Madone, je ne vous dis pas... Si je vous racontais que M. Koga, qui a eu l'obligeance de vous introduire... eh bien, pour tout avouer, il était fiancé avec elle, je n'invente rien !

— Hein... Incroyable. Je n'aurais jamais imaginé que cette Courge-Verte était un homme à bonnes fortunes ! On ne peut décidément pas juger les gens d'après les apparences. Je dois être plus attentif dorénavant.

— Mais voilà que l'an passé, le père de M. Koga a disparu. Jusqu'alors, la famille avait de l'argent, elle possédait des actions dans les banques, tout marchait très bien, mais à la suite de quoi, eh bien, pour je ne sais trop quelle raison, les affaires ont commencé à péricliter et M. Koga, qui est un homme trop bon, c'est sûr, il s'est fait avoir, comme qui dirait ! On a retardé le mariage à cause de ci, à cause de ça, enfin... Là-dessus est arrivé M. le sous-directeur et lui aussi a demandé la main de la demoiselle... Voilà, je vous dis !

— Chemise-Rouge ! Le vilain bonhomme ! Je me disais bien que cette Chemise cachait quelque chose de pas net. Et ensuite ?

— Il a fait sa demande par l'intermédiaire d'une de ses connaissances mais M. Tôyama se sentait lié à M. Koga et il a différé sa réponse..., disant qu'il lui fallait réfléchir sérieusement, enfin des choses comme ça, quoi. Alors M. Chemise-Rouge a manigancé par une autre relation de la famille Tôyama, jusqu'à ce qu'il obtienne ses entrées chez eux et puis, petit à

petit, il a réussi en somme à apprivoiser la demoiselle, voilà l'histoire ! C'est pas le tout de M. Chemise-Rouge, mais la demoiselle aussi, moi je dis qu'elle n'a pas été correcte, et tout le monde pense comme moi. Elle avait déjà accepté la demande de M. Koga et voilà que, parce qu'un licencié se montre, elle tourne casaque... en tous les cas, mon pauvre, pour le dieu du jour d'aujourd'hui, c'est une offense, je vous le dis !

— Une grande offense. Pour le dieu du jour d'aujourd'hui mais aussi pour celui de demain et d'après-demain et à jamais... cela ne sera jamais pardonné !

— Et après, M. Hotta qui avait pitié de son ami M. Koga est allé trouver le sous-directeur pour lui dire sa façon de penser mais M. Chemise-Rouge lui a répondu qu'il n'avait pas l'intention de voler quoi que ce soit qui était promis. Mais que si cet engagement était brisé, il serait heureux de se marier alors, et qu'à l'heure actuelle, ses liens avec la famille Tôyama n'étaient que de pure forme. Et que pouvait avoir à redire M. Koga sur des liens de pure forme avec cette famille ?... M. Hotta est rentré chez lui penaud, sans rien pouvoir faire. Il paraît qu'entre Chemise-Rouge et M. Hotta, depuis ce jour, ça ne va plus très fort, je vous le dis !

— Vous en savez des choses ! Comment faites-vous pour connaître tant de détails ? Je vous admire, vraiment !

— Dites-moi, dans une si petite ville, c'est facile de tout savoir, hein ! »

J'étais plutôt ennuyé qu'elle en sût autant. Dans ces conditions, il était bien possible qu'elle connût aussi mes histoires de friture et de boulettes de riz. Assommant, ces patelins ! D'un autre côté, elle m'avait permis de comprendre qui était Madone, et les relations entre le Porc-Épic et Chemise-Rouge m'étaient devenues plus claires. Ce qui me gênait seulement, c'était de distinguer qui des deux était le méchant. Moi qui suis quelqu'un de simple, tant que je ne sais pas ce qui est blanc et ce qui est noir, je ne peux me décider à prendre parti.

« Le Porc-Épic ou Chemise-Rouge, quel est le meilleur des deux ?

— Le Porc-Épic, que voulez-vous dire ?

— Oui... enfin, je parle de M. Hotta.

— Ah, eh bien, pour ce qui est de la force, M. Hotta est le plus fort, c'est sûr, mais Chemise-Rouge est un monsieur licencié, il doit être plus compétent dans son travail, je crois bien. Mais pour la gentillesse, ça, je dois dire que M. Chemise-Rouge est le plus gentil et pourtant on raconte que c'est M. Hotta qui a la meilleure réputation auprès des élèves, vous comprenez !

— En fin de compte, qui est le meilleur ?

— Peut-être bien que celui qui a le salaire le plus haut doit être le meilleur, dites-moi... »

Je compris qu'il n'y avait rien à en tirer de plus et j'arrêtai là mes questions. Deux ou trois jours plus tard, comme je revenais de l'école, la vieille dame, tout sourire, me souhaita la bienvenue.

« Elle est enfin arrivée ! » Elle me tendit une lettre et avant de se retirer, elle me recommanda de prendre tout mon temps pour la lire. Quand elle fut partie, j'examinai la lettre et je vis qu'elle était de Kiyo. On avait recollé sur l'enveloppe deux ou trois feuillets, et un examen attentif me révéla que la lettre avait été renvoyée de l'auberge Yamashiroya à la maison des Ikagin et de là, chez les Hagino. En plus, elle avait séjourné une bonne semaine à l'auberge. Là-bas, ils ne se contentent pas d'héberger les gens, on dirait, ils logent aussi les lettres. J'ouvris celle-ci et m'aperçus qu'elle était très longue.

« Botchan,

J'aurais voulu répondre à votre lettre immédiatement après l'avoir reçue, malheureusement un rhume m'a tenue au lit une longue semaine, je vous demande un grand

pardon pour ce retard. En outre, je crains de n'être pas aussi habile que les demoiselles d'aujourd'hui pour lire ou écrire et je me suis donné beaucoup de peine pour écrire tout cela même si les caractères sont bien vilains. J'avais pensé prier mon neveu d'écrire à ma place, mais comme c'était pour vous, Botchan, je devais le faire moi-même, aussi j'ai d'abord fait un brouillon puis j'ai tout recopié au propre. Pour le propre, cela va bien me prendre deux jours, mais il m'en avait fallu quatre pour le brouillon. Cette lettre n'est peut-être pas facile à lire mais considérez toute l'application que j'y ai mise et lisez-la jusqu'au bout. »

À la suite de ce préambule, la lettre se poursuivait sur une longueur d'un bon mètre environ et elle abordait divers sujets. Elle était en effet bien difficile à lire. Ce n'était pas tellement que l'écriture était mauvaise, mais Kiyo avait utilisé presque partout le syllabaire *hiragana*^[35] et il était franchement malaisé de distinguer le début et la fin des mots. Moi qui suis de nature impatiente, me prierait-on de lire ce genre de lettre longue et difficile en m'offrant cinq yens que je refuserais, mais cette fois je rassemblai tout mon sérieux et me forçai à lire la lettre du début jusqu'à la fin. Je la lus complètement, mais avec tant d'efforts que je ne parvins pas à comprendre le sens, et que je dus m'y reprendre à deux fois. L'obscurité avait peu à peu pénétré ma chambre, j'avais du mal à y voir et pour finir, je sortis sur la véranda et m'assis tout au bord pour relire la missive attentivement. Une brise de début d'automne jouait sur les feuilles de *musa*, soufflait au passage sur ma peau nue avant de faire flotter vers le jardin la longue lettre que je lisais ; la bande de papier qui mesurait plus d'un mètre s'enroulait en bruissant dans le vent et si ma main l'avait lâchée, elle aurait pu s'envoler jusqu'à la haie mitoyenne. Mais je n'avais pas l'esprit à ces pensées.

« Botchan, votre naturel est droit mais vous vous échauffez trop facilement et cela me fait souci. Si vous distribuez à tort et à travers des sobriquets aux gens qui vous entourent, ils vous le reprocheront, vous feriez mieux d'arrêter. Si vous continuez néanmoins, écrivez-les moi, que je sois la seule à le savoir. Les gens de la campagne sont méchants, dit-on, faites bien attention qu'on ne vous fasse rien de mauvais. Le temps, je pense, n'est pas aussi sûr qu'à Tôkyô, aussi veillez à ne pas prendre froid pendant votre sommeil et à ne pas vous enrhummer. Votre lettre, Botchan, était trop courte. Je ne saisis pas bien comment vont les choses pour vous. La prochaine fois, écrivez-moi une lettre qui soit au moins moitié aussi longue que celle-ci. C'est bien de donner cinq yens de pourboire à l'aubergiste mais est-ce que vous ne risquez pas d'être gêné plus tard ? À la campagne, vous ne pouvez compter que sur votre argent, économisez-le le plus possible pour les imprévus. Comme il est possible que vous soyez à court d'argent de poche, je vous envoie par mandat dix yens. Les cinquante yens que vous m'aviez donnés auparavant, je les ai placés à la Caisse d'épargne de la poste car j'ai pensé qu'ils vous seraient utiles quand vous reviendriez à Tôkyô et que vous posséderiez votre propre maison. Même si j'ai retiré dix yens, il en reste quarante à la poste, donc tout ira bien... » Il est bien vrai qu'Économie est un autre nom pour la femme !

J'étais là, assis sur la véranda, plongé dans mes pensées en laissant flotter la lettre de Kiyo quand la vieille Mme Hagino fit glisser la cloison coulissante pour m'apporter mon dîner.

« Vous êtes encore à la lire, eh bien dites-moi ! C'en est une longue lettre ! s'exclama-t-elle.

— Oui, comme cette lettre est très précieuse, je la lis, le vent joue dessus puis je la reprends et je laisse à nouveau le vent souffler sur elle... » Je ne saisisais pas très bien moi-même le sens de ma réponse. J'examinai le contenu de mon repas du soir déposé sur une table-plateau. Encore un bouilli de patates douces. Dans cette pension, les propriétaires étaient certes plus polis, plus serviables et aussi plus raffinés que les Ikagin, malheureusement, la nourriture était mauvaise. Au menu d'hier, patates douces, d'avant-

hier, patates douces, et ce soir encore, patates. Je ne nie pas que j'avais affirmé adorer les patates douces mais je ne survivrai pas à une diète de ce genre. Moi qui ris de Courge-Verte, ce sera bientôt mon tour de devenir Professeur-Patate-Verte. Si Kiyo était près de moi, elle me servirait de ces plats que j'aime, des fines tranches de thon cru ou bien du pâté de poisson grillé, et ce n'était sûrement pas la cuisine que je pouvais attendre d'une famille de samouraïs, pauvre et pingre. Retournant ces pensées dans ma tête, je compris que je ne pouvais pas vivre seul, sans Kiyo. Si mon séjour dans cette école devait se prolonger, pourquoi ne la ferais-je pas venir de Tôkyô ? Puisqu'il m'était interdit de manger des nouilles à la friture, interdit aussi les boulettes de riz et que de retour à ma pension, j'étais forcé de me nourrir continuellement de patates douces, j'allais finir par jaunir comme un coing. Elle est rude, la vie des éducateurs ! Je parie que même les moines de l'école zen sont traités avec plus d'opulence. Je vidai mon assiette de patates puis sortis du tiroir de ma table deux œufs crus que je cassai et mélangeai sur mon riz : question de survie. Si je ne me sustentais pas d'œufs crus, comment donc aurais-je eu l'énergie d'assurer un enseignement de vingt et une heures par semaine ?

Ce jour-là, la lecture de la lettre de Kiyo m'avait mis en retard pour mon bain. Mais j'avais pris l'habitude de me rendre à cette source chaude quotidiennement et je ne me sentais pas bien si je manquais un seul jour. Je sortis pour attraper mon train avec à la main comme toujours ma serviette rouge que je laissais pendre. Arrivé à la gare, le train était déjà parti depuis deux ou trois minutes et je dus patienter un peu pour le suivant. Je m'assis sur un banc et fumais une cigarette Shikishima quand je vis arriver, alors que je ne l'attendais pas, Courge-Verte. J'avais entendu son histoire malheureuse peu de temps auparavant et il m'inspirait pitié, encore plus qu'à l'habitude. Fidèle à lui-même, il suscitait de la compassion tant il semblait se diminuer par toute son apparence, comme s'il eût été un parasite vivotant entre ciel et terre, mais ce soir, je n'avais pas simplement le cœur à compatir. Si cela avait été en mon pouvoir, j'aurais voulu doubler son salaire, lui faire épouser la jeune demoiselle Tôyama dès le lendemain et les voir partir un mois pour qu'ils se divertissent à Tôkyô. C'est dans cette disposition d'esprit que je l'invitai :

« Allez-vous aux bains vous aussi ? Je vous en prie, asseyez-vous ! » et je m'empressai de lui céder ma place sur le banc, mais Courge-Verte répondit avec beaucoup d'humilité :

« Ne vous dérangez surtout pas pour moi, c'est inutile » et, peut-être par modestie ou pour toute autre raison, il resta planté là, debout. J'insistai, lui faisant valoir qu'il faudrait attendre un certain temps, et que ce serait fatigant. La sollicitude qu'il m'inspirait me donnait envie qu'il fût assis près de moi. Il y consentit enfin en s'excusant. On trouve sur terre de ces individus indiscrets dans le style du Bouffon qui imposent leur présence alors même qu'ils sont indésirables. Il y a ceux du genre Porc-Épic qui portent fièrement sur leurs épaules une tête proclamant : « Que deviendrait le Japon si je n'étais pas là ? » Dans une autre catégorie, les Chemise-Rouge qui intitulent eux-mêmes leur raison sociale : « Galanteries et Cosmétiques en gros ». Et puis le Blaireau, l'Éducation incarnée affublée d'une redingote. Chacun dans son genre, persuadé d'être le meilleur. À l'inverse, je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un comme le professeur Courge-Verte dont on ne sait s'il est présent ou absent tant il est effacé, un peu comme une poupée qu'on aurait prise en otage. Son visage est gonflé, il est vrai, mais il fallait être une sacrée coquette écervelée comme cette Madone pour lâcher un homme aussi bon que lui et accorder ses faveurs à une Chemise-Rouge. Pour la supériorité conjugale, une grosse de Chemise-Rouge ne ferait pas le poids face à Courge-Verte.

« Est-ce que vous ne vous sentiriez pas malade ? Vous me paraissez si fatigué...

- Non, je ne souffre d'aucune maladie.
- Dans ce cas, c'est parfait. L'homme n'est rien sans la santé.
- Vous-même avez l'air particulièrement en forme ?
- Oui, oui, je suis mince mais je me porte à merveille. D'ailleurs, je hais la maladie, voyez-vous. »

En m'entendant parler ainsi, mon collègue eut un petit sourire amusé.

À ce moment, on entendit vers l'entrée de la gare un rire de jeune femme, je me retournai sans trop penser dans cette direction et je vis un être éblouissant. C'était une jeune beauté au teint très blanc, à la taille élancée, coiffée avec élégance. Elle était accompagnée d'une femme de quarante-cinq ou quarante-six ans peut-être, et toutes deux se tenaient devant les guichets. Je ne suis pas homme à savoir décrire par le menu l'essence d'une belle femme et je ne peux rien dire de plus si ce n'est que celle-ci était véritablement belle. J'eus l'impression que c'était comme si j'avais tenu entre mes paumes une sphère de cristal tout imprégnée de chaudes senteurs. La femme âgée était plus petite. Mais la ressemblance des visages était telle qu'elles étaient sans doute mère et fille. Dès l'instant que j'avais aperçu la jeune fille, je ne pus détacher mes regards d'elle, et j'oubliai totalement Courge-Verte assis à mes côtés. C'est pourquoi lorsqu'il se leva soudain et qu'il se dirigea vers elle à pas timides, je ressentis quelque surprise. « Serait-ce Madone ? » me dis-je fugitivement.

Les deux femmes et mon collègue se saluèrent simplement devant les guichets. J'étais trop loin pour comprendre ce qui se disait.

Jetant un coup d'œil à l'horloge de la gare, je vis qu'il restait encore cinq minutes avant le départ du train. J'aurais été bien aise qu'il pût se faire plus rapidement car je n'avais personne à qui parler à présent et cette attente m'impatiait, mais justement quelqu'un surgit en trombe devant la gare. C'était Chemise-Rouge. Il était vêtu d'un kimono d'été en soie d'une texture délicate, ceinturé simplement d'un *obi* en crêpe qui laissait apparaître, comme toujours, la chaîne d'or de sa montre. Cette chaîne est une imitation. Chemise-Rouge s'imaginant sans doute que personne ne s'en rend compte l'exhibe complaisamment, mais je ne suis pas dupe. À peine s'était-il précipité dans la gare que son regard papillotait en quête de quelqu'un ou de quelque chose. Découvrant les trois personnes qui bavardaient devant les guichets, il s'inclina courtoisement devant elles, échangeant deux ou trois phrases, puis il se tourna brusquement dans ma direction et me rejoignit à pas de loup, selon son habitude.

« Tu vas aux bains, toi aussi ? me lança-t-il. Comme je craignais d'être en retard, j'ai fait le plus vite possible mais je crois qu'il y a encore trois ou quatre minutes. Je me demande si cette horloge est exacte ?... » Il consulta sa montre retenue à la chaîne d'or et ajouta : « Tiens, il y a deux minutes de différence », en s'installant à côté de moi. Il ne jetait pas un seul regard vers les femmes et, allongeant son menton sur sa canne recourbée, il regardait fixement droit devant lui. La plus âgée des deux femmes lui lançait un coup d'œil de temps en temps, mais la jeune fille se tenait résolument de côté. Allons, ce devait être Madone.

Le train arriva enfin à quai, précédé de son sifflement. Tous les voyageurs qui attendaient se bousculèrent pour monter les premiers. Chemise-Rouge bondit également afin d'être à la tête de ceux qui montaient en première classe. Il n'y a pas de quoi se vanter de voyager en première. Jusqu'à Sumita le trajet coûte cinq *sens* en première, et trois *sens* en classe inférieure. Ce minuscule écart de deux *sens* marque la distance qui sépare les supérieurs des inférieurs. On comprend dans ces conditions que je pouvais m'offrir le luxe de détenir les précieux tickets blancs de première. Néanmoins les gens de la campagne sont regardants — et deux *sens* de plus ou de moins sont un objet de grosse tracasserie pour eux : la plupart montent en seconde. À la suite de Chemise-Rouge, Madone et sa mère s'installèrent en

première. Courge-Verte a pour habitude de voyager en seconde, c'est automatique chez lui. Mon collègue se tenait donc là, à la portière d'un compartiment de seconde, tout hésitant, mais quand il m'aperçut, il parut se décider et entra dans le wagon. À cet instant je ressentis une sorte de compassion à son égard, et sans balancer je m'engouffrai à mon tour derrière lui. Il n'est pas interdit, je suppose, de voyager en seconde avec un billet de première.

Une fois dans l'établissement thermal, je descendais du second étage en peignoir pour me rendre vers les bassins quand je tombai de nouveau sur Courge-Verte. Dans les réunions formelles ou autres cérémonies où je suis contraint de parler, ma gorge se contracte et je suis incapable d'articuler un mot, mais de mon naturel, je suis plutôt bavard et j'entrepris, tandis que nous étions dans le bassin, de deviser de toutes sortes de choses avec mon collègue. Il paraissait si pitoyable qu'il forçait ma sympathie. Dans ces occasions je jugeais qu'il était du devoir d'un Edokko de distraire la tristesse de l'autre en lui offrant le secours de la parole. Malheureusement Courge-Verte n'était pas en état de se mettre à mon diapason. À tout ce que je lui disais, il répondait oui ou non, sans plus, et encore ce oui ou ce non semblaient lui être arrachés. Pour finir, je m'accordai la permission de me taire.

Je ne vis pas Chemise-Rouge dans le bain. Mais ces établissements sont nombreux et ce n'est pas parce que nous étions dans le même train que nous devons nécessairement nous retrouver dans le même bassin. Rien d'étonnant à cela. En sortant du bâtiment, je vis que la lune était belle. Des saules étaient plantés des deux côtés des rues de la ville et leurs branches projetaient sur la chaussée des ombres rondes. J'eus envie de me promener. Je dirigeai mes pas vers les faubourgs nord de la ville et découvris sur ma gauche un grand portail au-delà duquel, au fond, se dressait un temple alors que de part et d'autre de cette avenue s'alignaient des maisons de plaisir. Que dans l'enceinte même d'un temple bouddhiste on trouvât des lupanars, c'était là un phénomène vraiment sans précédent. J'aurais eu envie d'entrer et de jeter un coup d'œil, mais la pensée du Blaireau et de ses sermons m'arrêta et je continuai mon chemin. À côté du portail se trouvait une construction basse munie d'une petite fenêtre grillagée, un rideau noir à pan coupé accroché à la porte d'entrée : c'était là que j'avais fait la bêtise une fois de déguster des boulettes de riz. La lanterne ronde suspendue portait le nom des plats proposés : *shiruko*^[36], *o-zôni*^[37], etc. Les feux du lumignon éclairaient le tronc d'un saule planté tout près de l'avant-toit. Ces nourritures me tentaient mais j'eus le courage de passer sans m'arrêter.

Il est malheureux de ne pouvoir manger des boulettes de riz quand on en a envie. Mais que sa propre fiancée offre son cœur à quelqu'un d'autre est certainement bien plus malheureux. Quand je songeais aux affaires de Courge-Verte, je me disais que par rapport aux souffrances de mon ami, si j'étais privé de boulettes de riz et même si je devais jeûner complètement durant trois jours, je ne pouvais pas me plaindre. On ne peut vraiment se fier à personne. Jamais on ne pourrait imaginer, en contemplant le visage de cette femme, qu'elle était capable de cruauté — et pourtant cette belle femme s'était montrée cruelle alors que Koga, avec sa tête de calebasse gonflée d'eau, était un honnête homme, noble de cœur et plein de bonté. Méfiance, toute ! Je crois sincère le Porc-Épic, on me raconte qu'il a incité les élèves à me chahuter. J'admets qu'il est à l'origine de cette mauvaise farce et voilà qu'il pousse le directeur à punir les élèves. Chemise-Rouge, bardé de sarcasmes, se montre contre toute attente plein de sollicitude à mon égard pour me mettre en garde. C'est le même qui séduit Madone. Je suis convaincu de cet acte vil, quand j'apprends qu'il ne se mariera pas à moins que l'engagement de la jeune fille avec Koga ne soit rompu. Ikagin me cherche noise et me demande de partir — sitôt après, le Bouffon prend ma place. Que l'on regarde ces faits d'un côté ou d'un autre, la conclusion est que rien ni personne n'est fiable. Si j'écrivais à Kiyo pour

lui raconter cette série d'incidents, elle en serait sans doute prodigieusement étonnée. Elle penserait peut-être que le théâtre de ces actions étant situé au-delà de Hakoné, ce n'était bien sûr qu'un repaire de monstres.

Depuis ma naissance je suis de nature insouciante et quoi qu'il puisse m'arriver, je ne m'en affecte pas — je me contente de vivre au jour le jour. Il en était ainsi jusqu'à présent mais voici un mois ou peut-être moins que je suis ici, et le monde commence soudain à m'apparaître comme un séjour dangereux. Non pas que des événements particuliers me soient arrivés mais j'ai l'impression que c'était comme si j'avais pris d'un coup cinq ou six ans. Le mieux est sûrement que je me hâte d'abandonner ces lieux et que je rentre à Tôkyô. Toutes ces pensées me passaient par l'esprit, l'une entraînant l'autre quand, à un moment, après avoir traversé le pont de pierre qui enjambe la rivière Nozéri, je me retrouvai sur l'autre berge. Rivière est trop dire sans doute car en réalité la Nozéri n'atteint pas deux mètres en largeur et son flot est mince. En longeant la rive vers l'aval, à mille trois cents mètres environ, on atteint le village Aïoi. Une statue de Kannon, déesse de la miséricorde, y est érigée.

Comme je me tournais vers Sumita, je vis des lumières rouges qui flamboyaient dans la clarté de la lune. On entendait aussi les échos des petits tambours provenant sans doute du quartier de plaisir. Les eaux de la rivière s'écoulaient en un flot ténu mais vif, il scintillait sans arrêt comme s'il eût été nerveux. Je cheminais sans but précis sur le remblai qui longe la rivière et parcourus, je pense, environ quatre cents mètres quand devant moi, assez loin, se dessinèrent des silhouettes. La lune éclairait assez pour que l'on pût distinguer deux personnes. Ce devait être des jeunes gens qui revenaient de Sumita et qui rentraient au village. Mais ils ne chantaient pas ni rien de ce genre. Ils étaient étonnamment silencieux.

Je continuai à avancer d'un bon pas et mon allure était, semble-t-il, plus rapide que la leur, car les silhouettes grandissaient de plus en plus. L'une ressemblait à celle d'une femme. Lorsque le bruit de mes pas devint perceptible, j'étais peut-être à une vingtaine de mètres derrière, l'homme se retourna et jeta un coup d'œil. La lune m'éclairait par l'arrière. À cet instant, il me rappela quelqu'un. Le couple continua sa promenade sans changer son allure. J'avais comme une petite idée, et je le suivis aussi vite que je pus. L'homme et la femme, sans se douter de rien, continuaient tranquillement leur marche. Je pouvais à présent saisir leur conversation. Comme le chemin ne faisait guère plus d'un mètre de largeur, il aurait été difficile à trois personnes d'avancer de front. Je dépassai le couple sans peine et frôlai la manche de l'homme à mon passage. À deux pas en avant, je pivotai d'un coup sur mes talons et scrutai son visage. J'étais face à la lune, de mes cheveux ras à mon menton elle éclairait en plein mon visage. L'homme eut un petit cri de surprise, il se tourna brusquement de côté et proposa à la femme de regagner rapidement Sumita.

Chemise-Rouge s'était-il abstenu de se faire reconnaître en imaginant me flouer ou simplement par poltronnerie ? En tout état de cause, je n'étais pas le seul à devoir supporter les inconvénients de vivre dans une si petite ville.

VIII

Je m'étais mis à soupçonner le Porc-Épic au retour de la partie de pêche à laquelle Chemise-Rouge m'avait invité. Et ce, d'autant plus qu'il m'avait demandé de quitter ma pension sans raison valable. Je m'étais alors conforté dans l'idée que c'était une canaille. D'un autre côté, lorsque au conseil des professeurs, il avait prôné, de manière inattendue pour moi, des sanctions sévères contre les élèves, j'avais trouvé cela étrange et son attitude m'avait plongé dans la perplexité. Ensuite la vieille Mme Hagino m'avait appris que le Porc-Épic avait voulu parler à Chemise-Rouge en faveur de Courge-Verte : admiratif, j'avais applaudi. En l'occurrence, ce n'était plus lui le méchant, mais Chemise-Rouge qui se révélait traître. Lui qui, de manière détournée, m'avait bourré le crâne de soupçons complètement infondés sous une apparence de vérité, il avait réussi à semer le trouble en moi ; toutefois, après l'avoir aperçu qui se promenait, si l'on peut dire, en compagnie de Madone le long de la Nozéri, je fus convaincu que c'était un vieux renard. Était-il réellement un escroc ou pas, je ne pouvais l'affirmer, en tous les cas il n'était pas digne de confiance. C'était un être à double face. On ne peut se fier à un homme à moins qu'il ne soit droit comme un jonc. C'est même alors un plaisir de se battre contre un homme franc. Alors qu'avec quelqu'un comme Chemise-Rouge, tout de suavité, d'amabilité, de raffinement, quelqu'un qui fait parade de sa pipe d'ambre, il faut rester sur ses gardes et même, me disais-je, ne pas engager la bagarre avec lui. De toute façon, si cela devait arriver malgré tout, je n'en retirerais jamais l'honnête réjouissance que procure le spectacle des lutteurs de *sumô* dans le temple d'Ékoïn. Par comparaison, je repensai à la dispute à propos du *sen* et demi qui s'était déroulée devant tous les professeurs éberlués : le Porc-Épic était, de loin, plus humain. Au cours du conseil, quand il dardait sur moi les regards brûlants de ses yeux en vrille, je le haïssais, mais en y réfléchissant après coup, cette attitude me paraissait préférable à celle de Chemise-Rouge, avec les cajoleries de sa voix mielleuse. À vrai dire, une fois la réunion terminée, j'avais cru que nous étions redevenus bons camarades et j'avais tenté de dire un mot ou deux à mon collègue, mais lui m'avait fusillé du regard sans daigner lâcher un mot ; furieux, j'avais laissé les choses telles quelles.

De ce jour, le Porc-Épic et moi n'avions pas échangé une parole. Les pièces d'un *sen* et cinq *lins* que je lui avais rendues étaient toujours sur la table. Couvertes de poussière, mais bien là. Moi, bien entendu, je n'y touchais pas et le Porc-Épic ne les aurait empochées pour rien au monde. Ces quelques sous étaient devenus une barrière entre nous. Même si j'avais envie de lui parler, les mots ne sortaient pas et lui restait muré dans son silence. Ces piécettes étaient comme une malédiction qui nous poursuivait tous deux. Les derniers temps, quand j'allais à l'école et que je voyais cet argent, c'était devenu pour moi une souffrance.

Ainsi le Porc-Épic et moi étions brouillés alors qu'avec Chemise-Rouge, les relations se poursuivaient dans les mêmes termes qu'auparavant, comme si de rien n'était. Le lendemain du jour où je l'avais rencontré près de la rivière Nozéri, il était arrivé très en avance à l'école, s'était installé à côté de moi et avait engagé la conversation, et comment ça se passe pour toi dans ta nouvelle pension... et si nous refaisions ensemble une partie de pêche à l'écrivain russe... et patati, et patata... Comme mes sentiments à son égard s'étaient plutôt refroidis, je lui fis remarquer que je l'avais rencontré deux fois la veille au soir.

« Oui, oui... À la gare. Dis donc, est-ce que tu rentres toujours à ces heures-là... Il était assez tard, hein ? » J'enfonçai le clou en précisant que je l'avais aperçu sur les berges de la Nozéri.

« Non, non, je ne suis jamais allé par là-bas. Dès que je sors des bains, je rentre chez moi », me répondit-il. Il pouvait essayer de dissimuler ses actes tant qu'il le voulait, le fait est que je l'avais vu. Sale menteur. Si un type pareil est sous-directeur de collège, moi je peux être recteur d'université. De ce moment, je n'accordai plus aucune confiance à Chemise-Rouge. Pourtant, je continuais à parler à cet homme dont je me défiais — alors que le Porc-Épic pour qui j'éprouvais de l'admiration, je ne lui adressais pas la parole. Le monde est étrange.

Un jour, Chemise-Rouge me demanda de passer chez lui car il avait quelque chose à me communiquer. Cela me contrariait de rater mon bain pour cela mais je me rendis à sa convocation vers quatre heures de l'après-midi. Bien qu'il fût célibataire, son rang de sous-directeur l'avait fait abandonner depuis longtemps les pensions de famille et il occupait une demeure pourvue d'un vestibule étourdissant. Il paraît que le loyer ne se montait qu'à neuf yens et demi. Si on avait à ce prix une maison pareille à la campagne, je me dis que je devrais faire venir Kiyô de Tôkyô, et je louerais ce genre d'habitation avec entrée somptueuse, pour son bonheur...

« Pardon ! » fis-je pour m'annoncer et le frère cadet de Chemise-Rouge vint m'ouvrir. À l'école j'enseignais à ce jeune homme l'algèbre et l'arithmétique, et c'était un mauvais élève. De plus, il avait beaucoup voyagé dans le pays et il avait acquis davantage de malice que les jeunes campagnards du cru.

Une fois en présence de Chemise-Rouge, je lui demandai ce qu'il me voulait. Sa Seigneurie me parla alors en ces termes, tout en me forçant à respirer les exhalaisons âcres de son éternelle pipe d'ambre :

« Depuis que tu travailles chez nous, les résultats sont bien meilleurs qu'à l'époque de ton prédécesseur et notre directeur est extrêmement heureux de ta présence parmi nous — étant donné que l'école te manifeste une telle confiance, je souhaiterais que de ton côté tu fasses de ton mieux.

— Ah, vraiment. Mais je ne peux faire plus que ce que je fais maintenant.

— Certes, ce que tu accomplis à l'heure actuelle est satisfaisant. Simplement, ce dont je t'ai parlé l'autre fois, eh bien... je serais très obligé que tu ne l'oublies pas.

— Que celui qui m'a aidé à trouver ma pension est un homme dangereux, c'est ce que vous voulez dire ?

— Tu ne devrais pas parler aussi crûment, sinon plus rien n'a de sens... mais bon, d'accord. Je crois que tu saisis bien le fond de ma pensée. Je peux te dire que dans la mesure où tes efforts présents se poursuivent, l'école de son côté, et crois-moi, nous sommes très attentifs, serait disposée d'ici quelque temps à améliorer sensiblement tes émoluments...

— Mon salaire ? Mon salaire me convient, mais bien sûr, je ne suis pas contre s'il augmente.

— Justement, par chance, l'un de nos enseignants va être muté et — bien entendu je ne te fais aucune promesse formelle avant de consulter notre directeur — il sera peut-être possible de transférer sur ton salaire une partie de ce qui lui revenait jusqu'à présent. Je répète que je dois en parler au directeur pour que nous arrangions les choses ainsi...

— Merci beaucoup. Mais qui s'en va ?

— Eh bien, comme cela sera rendu public sous peu, je pense pouvoir te dire qu'il s'agit de Koga.

— M. Koga ? Mais il a toujours vécu ici !

— Certes, il est originaire de la région mais certaines circonstances, en somme... eh bien, nous dirons que pour partie, il souhaite lui-même s'en aller.

— Et où va-t-il ?

— Dans la province de Hyûga, à Nobéoka^{38}... Comme c'est un endroit très retiré, il touchera en compensation un salaire plus élevé.

— Qui va le remplacer ?

— Nous avons à peu près décidé du remplaçant. C'est grâce à ce changement que nous pourrions sans doute augmenter ton propre salaire.

— Parfait. Mais si vous ne pouvez pas m'augmenter, cela ne pose aucun problème.

— De toute façon mon intention est de me concerter avec M. le Directeur. Je pense qu'il partage mes vues, aussi se peut-il que nous te demandions bientôt d'intensifier tes efforts. Je te serais reconnaissant de t'y préparer dès maintenant.

— Vous voulez dire que j'aurai un nombre d'heures de cours plus important que maintenant ?

— Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, au contraire, tu auras peut-être moins d'heures...

— J'aurai moins d'heures et je devrai travailler davantage... C'est bizarre !

— C'est un petit peu bizarre, j'en conviens... Hum, hum... Il m'est difficile d'être plus clair maintenant, mais à vrai dire, cela signifie que nous voudrions peut-être te confier des responsabilités plus hautes.

Je n'y comprenais rien. Voulait-il dire, par « responsabilités plus hautes », que je deviendrais professeur principal de mathématiques ? Mais le Porc-Épic remplissait ces fonctions et je ne voyais pas le gaillard donner sa démission. En outre, comme c'était le professeur le plus populaire, l'école n'avait aucun intérêt à le transférer ou à le renvoyer. Le discours de Chemise-Rouge était obscur et ambigu, comme toujours. Ambigu ou pas, il n'avait plus rien à m'apprendre. Chemise-Rouge poursuivit alors une conversation à bâtons rompus. Il évoqua la fête d'adieu que l'on donnerait en l'honneur de Koga — à ce propos, est-ce que tu bois de l'alcool ?... Puis il fit remarquer que ce professeur était un homme d'honneur que tout le monde aimait. Pour finir, il sauta encore à un autre sujet et quand il me demanda si je composais des *haïkus*, je me dis que la situation avait assez duré et je répondis que « Non, je n'écrivais pas de *haïkus*. Au revoir. » Et je rentrai chez moi. Les *haïkus*, c'est l'affaire de Bashô^{39} ou des patrons coiffeurs qui n'ont rien d'autre à faire^{40}. Doit-on attendre des professeurs de mathématiques qu'ils se laissent prendre à la corde d'un puits^{41} ou à des belles de jour ?

De retour à ma pension, je me plongeai dans une profonde méditation. Il se rencontre bien des hommes incompréhensibles de par le monde. Voici quelqu'un qui possède sa propre maison léguée par ses ancêtres, qui travaille dans une école à sa convenance et qui déclare être fatigué de son pays natal au point de partir dans des régions inconnues, étrangères, où il sera en proie à toutes sortes d'ennuis. Si encore c'était pour se rendre dans notre belle capitale, sillonnée de tramways, cela se comprendrait, mais que dire de Nobéoka, province de Hyûga ? Moi qui avais déjà envie de rentrer chez moi après moins d'un mois passé ici, où pourtant la liaison par bateau est commode. Nobéoka se trouvait tout là-bas là-bas, derrière des montagnes puis encore d'autres montagnes. D'après la description de Chemise-Rouge, il fallait d'abord voyager par bateau puis compter une bonne journée de voiture à cheval pour atteindre Miyazaki ; de là, il n'y avait pour rejoindre Nobéoka que le rickshaw, encore une journée. Rien qu'à entendre ce nom, impossible d'imaginer un endroit civilisé. J'avais l'impression qu'il devait être peuplé à parts égales de singes et d'hommes. Même Courge-

Verte, un saint homme en quelque sorte, n'aurait pas l'extravagance de devenir compagnon et ami des singes.

Alors que j'étais à ces pensées, la vieille propriétaire m'apporta comme d'ordinaire mon dîner. Je lui demandai si ce jour-là encore, nous avions des patates douces. « Non non, dites-moi, aujourd'hui, c'est du caillé de soja ! » Bien le même genre de nourriture.

« Savez-vous, j'ai entendu dire que M. Koga s'en allait à Hyûga.

— C'est bien vrai, dites, le pauvre monsieur !

— Pourquoi, pauvre monsieur ? Puisqu'il a choisi d'y aller, il n'y a rien à redire.

— Il a choisi... Dites-moi qui donc ?

— Dites-moi qui donc... Lui-même, bien sûr ! M. le Professeur a été assez extravagant pour vouloir aller là-bas, n'est-ce pas ?

— C'est que, voyez-vous, je ne le crois pas. Vous vous fourvoyez du tout au tout.

— Du tout au tout ! Mais c'est Chemise-Rouge qui m'a raconté cette histoire. Si moi je me trompe, alors Chemise-Rouge est le plus grand menteur que la terre ait jamais porté...

— M. le sous-directeur a bien pu vous dire une chose et M. Koga dire de son côté qu'il n'avait pas envie d'aller là-bas, pas vrai ?

— Selon vous, les deux auraient raison, en somme. Madame, vous êtes admirablement équitable. Mais diable, que signifie tout cela ?

— Ce matin, la mère de M. Koga m'a rendu visite et m'a raconté les détails de cette affaire.

— Expliquez-moi donc un peu.

— Elle m'a raconté qu'après la mort de son mari, la situation de la famille n'était pas aussi bonne que nous le supposions et même qu'ils avaient de grosses difficultés. Alors elle est allée trouver le directeur et lui a fait valoir que son fils travaillait dans cette école depuis quatre ans et lui a demandé s'il accepterait de lui donner une petite augmentation...

— Oui, bien sûr.

— M. le Directeur lui a répondu qu'il allait y réfléchir. La mère de M. Koga a été alors rassurée et tout le monde a attendu l'augmentation, pensant que ça arriverait ce mois-ci ou le suivant. Soudain M. le Directeur a convoqué M. Koga et il lui a annoncé que malheureusement l'école n'était pas assez riche pour l'augmenter. Mais qu'un poste se libérerait à Nobéoka et que le salaire là-bas étant de cinq yens supérieur, il avait pris toutes les dispositions pour que M. Koga, selon son souhait, puisse l'occuper. Il ne lui restait plus qu'à y aller.

— Ce n'était donc pas une discussion. C'était tout bonnement un ordre.

— Comme je vous le dis. M. Koga lui a assuré que, plutôt que de s'en aller là-bas, il préférerait rester sur place même sans augmentation. Parce qu'il possédait sa maison et qu'il devait veiller sur sa mère. Mais le directeur lui a dit que tout était déjà organisé, qu'un remplaçant était prévu, que c'était trop tard.

— C'est incroyable de traiter les gens ainsi ! Donc M. Koga n'avait pas du tout envie de s'exiler. Je me disais aussi que c'était bizarre. Se retrouver dans les montagnes en compagnie des singes pour cinq yens de plus, il n'est pas bûche à ce point !

— Bûche, s'pas, dites-moi...

— Laissez... Ce n'est rien. Ainsi voilà les plans de Chemise-Rouge. Pas très propre, cette façon d'agir. Le coup de couteau dans le dos. Et il a le culot de me dire qu'il s'était arrangé pour augmenter mon salaire. Dans ces conditions, qui accepterait une augmentation... Pas moi, en tout cas.

— Professeur, votre salaire va augmenter, dites-moi ?

— On m'a proposé une augmentation mais j'ai décidé de la refuser.

— Comment, vous allez refuser, dites-moi...

— Certainement que je la refuse. Madame, sachez que Chemise-Rouge est un idiot. Et un lâche.

— Lâche ou pas, s'il vous propose une augmentation, restez tranquille et acceptez-la. Quand on est jeune, on a le sang chaud, c'est vrai, mais en vieillissant on réfléchit et on regrette de ne pas avoir été plus patient. Croyez-moi, c'est une vieille femme qui vous parle, vous vous repentirez un jour d'avoir gaspillé des avantages à cause d'un mouvement de colère. Si Chemise-Rouge a parlé de vous offrir une augmentation, prenez-la et dites merci.

— Vous êtes vieille, d'accord, ça ne vous donne pas le droit de vous mêler de mes affaires. Que mon salaire augmente ou diminue, je suis seul juge.

La vieille dame se retira sans ajouter un mot. Son époux se mit à déclamer son théâtre chanté d'une voix innocente et sans souci. Il me semble que ce genre de déclamation, avec ses modulations désagréables et compliquées, est un art qui obscurcit délibérément des textes très clairs quand on les lit. Comment le vieil homme pouvait-il psalmodier des chants pareils soir après soir... Je n'en savais rien. Mais ce n'était pas l'heure pour moi de songer à ce théâtre chanté. Je n'avais pas désiré particulièrement que mon salaire augmentât, mais jugeant qu'il était dommage de laisser filer de l'argent disponible, j'en avais néanmoins accepté le principe. Quant à extorquer en quelque sorte cette augmentation grâce à un arrangement financier qui obligeait un homme à être muté contre son gré, ce n'était pas mon genre et je trouvais cette manière d'agir tout à fait inhumaine. À quoi songeaient-ils donc de transférer jusqu'à Nobéoka quelqu'un qui avait clairement affirmé vouloir rester sur place ? Même Sugawara Michizane^[42], exilé pour raisons politiques, avait été relégué à Hakata seulement, et Kawai Matagorô^[43] lui-même, cet assassin, on lui avait permis de rester à Sagara. Quoi qu'il en soit, je ne serais pas en paix tant que je n'aurais pas rencontré de nouveau Chemise-Rouge pour lui notifier mon refus.

Je ressortis tel que j'étais alors, dans mon pantalon large de toile rustique. Arrivé dans la vaste antichambre, je m'annonçai et cette fois encore, le frère cadet vint m'ouvrir. Quand il vit que c'était moi, son visage laissa clairement transparaître son sentiment... « Encore vous ? » En effet, c'était encore moi, et si nécessaire, je viendrai deux fois, trois fois. Et même à minuit, je frapperai à cette porte si bon me semble. Ce jeune homme commettait une erreur de jugement s'il pensait que je venais rendre hommage à son sous-directeur de frère. Au contraire, j'étais là pour refuser sa proposition d'avancement. Le garçon m'informa qu'il y avait un autre visiteur présentement, et je lui répliquai qu'il me suffirait de quelques mots d'entretien dans l'entrée. Il disparut dans la maison. Jetant un coup d'œil au sol, j'aperçus une paire de délicates sandales aux semelles tressées, à petit talon évidé. De l'intérieur de la maison me parvinrent des exclamations et des *banzaï* de joie. J'eus la certitude que le visiteur en question était le Bouffon. À qui d'autre que lui aurait pu appartenir cette voix aiguë et affectée et qui aurait pu porter ces sandales à l'artiste ?

Peu après, Chemise-Rouge apparut dans le vestibule, une lampe à la main. À son invitation « d'entrer, car il n'y avait que Yoshikawa » je répliquai que ce que j'avais à dire pouvait être fait sur place et que ce serait bref. Son visage était rubicond, on aurait dit Kintarô, cette figure de garçonnet aux joues rouges et rebondies. Il avait dû vider quelques verres avec le Bouffon.

« Vous m'avez dit tout à l'heure que vous vouliez augmenter mon salaire mais j'ai réfléchi depuis, j'ai changé d'avis et je suis venu vous annoncer que je refusais. »

Chemise-Rouge approcha sa lampe de mon visage pour mieux m'examiner mais il resta coi, bouche bée face à l'inattendu de cette situation. Il pensait peut-être qu'il était extraordinaire pour lui qu'il tombât sur le seul homme au monde capable de refuser une

augmentation de salaire. Même en cas de refus, quelle nécessité avais-je de revenir lui dire si vite ? Ou bien encore une combinaison de ces deux raisonnements occupait ses pensées. Toujours est-il qu'il restait là, immobile, les mâchoires pendant de manière incongrue.

« Il est vrai que j'ai accepté cet après-midi, mais vous m'aviez dit que M. Koga était muté de son plein gré...

— J'ai dit que, pour partie, Koga désirait être transféré.

— Ce n'est pas vrai. Il veut rester ici. Même avec son salaire actuel, il préfère sa ville natale.

— Est-ce que tu tiens cela de Koga lui-même ?

— Non, ce n'est pas lui qui me l'a dit.

— Alors, de qui le tiens-tu ?

— C'est ma vieille propriétaire qui l'a entendu raconter de la mère de M. Koga, et elle me l'a rapporté à son tour.

— Ainsi donc, la vieille dame de ta pension t'a raconté cette histoire.

— Eh bien, oui.

— Désolé, mais ce n'est pas tout à fait exact. D'après ce que tu viens de me dire, tu crois sur parole ta vieille logeuse mais tu n'accordes pas foi aux dires de ton sous-directeur, mon interprétation n'est pas erronée ? »

J'étais bien embêté. Pas de doute, ces licenciés sont très forts. Ils vous titillent et vous acculent dans vos derniers retranchements. Combien de fois ai-je entendu mon père me répéter que j'étais un écervelé, un tête en l'air... Je crois qu'en effet, j'avais agi à l'étourdie. À peine avais-je entendu Mme Hagino que je m'étais précipité impulsivement sans même chercher à connaître de Courge-Verte ou de sa mère les détails de la situation. À présent, il m'était malaisé de parer aux coups de ce bretteur chevronné. J'avais du mal à faire face à cette attaque frontale mais, dans mon cœur, j'avais déjà jugé Chemise-Rouge comme un individu de mauvaise foi. Ma vieille propriétaire était, c'est certain, regardante et âpre au gain, mais elle n'était pas menteuse et ne possédait pas la duplicité de Chemise-Rouge. Aussi me bornai-je à répondre : « Il est possible que ce que vous m'avez dit soit vrai. Néanmoins je suis au regret de ne pas accepter cette augmentation de salaire.

— De plus en plus étrange. Tu es venu ici tout exprès m'annoncer que tu avais trouvé une raison qui t'empêchait d'accepter ton augmentation de salaire, et lorsque je te démontre que cette raison est mauvaise, tu t'obstines cependant... J'avoue avoir du mal à saisir...

— Il vous est peut-être difficile de comprendre. Mais je refuse.

— Si cela doit te déplaire si fort, je ne te forcerai pas davantage, mais si en deux ou trois heures tu changes d'avis comme une girouette, sans bonne raison, il me semble que la confiance que nous placions en ton avenir en sera ternie.

— Confiance ou pas, cela m'est parfaitement égal.

— Tu ne devrais pas parler ainsi. Rien n'est plus important que la confiance dont on crédite une personne. Ainsi par exemple, imaginons que ton propriétaire...

— Ce n'était pas mon propriétaire, c'était sa femme.

— Peu importe que ce soit l'un ou l'autre. Même en admettant que ce que t'a raconté cette vieille dame soit juste, ton augmentation de salaire ne serait pas acquise sur une diminution du revenu de Koga. Il s'en va à Nobéoka. À sa place, un autre prend son poste. Mais ce remplaçant accepte un salaire inférieur à celui de Koga. Cette différence t'est destinée et tu n'as donc pas besoin de te sentir coupable. Pour Koga, aller à Nobéoka constitue une promotion. Son remplaçant a accepté depuis le début un salaire plus bas, ce qui nous permet de t'augmenter. Ne penses-tu pas que c'est le meilleur arrangement possible ? Bon, si tu

persistes à refuser, tant pis, mais je crois que tu devrais rentrer chez toi et réfléchir encore un peu. »

Ma tête n'est pas fameuse, j'avoue, et dans des situations de ce genre où mon interlocuteur déploie toute l'ingéniosité de son éloquence, je suis rapidement réduit à quia et je bats en retraite, confus de m'être fourvoyé, mais ce ne fut pas le cas cette nuit. Dès mon arrivée dans cette ville, j'ai ressenti de l'aversion pour Chemise-Rouge. Il est vrai qu'un temps j'ai vu en lui un homme à la gentillesse quasi féminine mais quand j'ai compris qu'il était rien moins que gentil, j'ai éprouvé par réaction une antipathie féroce. C'est pourquoi il a beau user d'une logique imparable et d'arguments vigoureux, me réduire au silence de toute sa prestance de sous-directeur, son jeu me laisse indifférent. Parce que quelqu'un est habile dans la discussion, cela ne signifie pas qu'il soit un homme de bien. Pas davantage que celui qui ne sait pas tenir tête à l'autre en parole soit mauvais. Les apparences donnaient mille fois raison à Chemise-Rouge, mais la façade extérieure, si brillante soit-elle, n'entraîne pas l'amour. Si l'argent, le pouvoir ou la logique pouvaient acheter le cœur des hommes, les usuriers, les policiers ou les professeurs d'université seraient les plus aimés. Avec ses raisonnements de sous-directeur de collège, pensait-il toucher mon cœur ? C'est l'amour ou la haine qui font marcher l'humanité. Pas les raisonnements.

« Ce que vous dites est tout à fait vrai, mais moi, cette augmentation de salaire me déplait — voilà, c'est ainsi, je la refuse. Réfléchir encore me ferait aboutir à la même conclusion. Au revoir. » Je pris congé sur ces mots. La Rivière du Ciel^{44} était suspendue au-dessus de moi.

IX

Quand j'arrivai à l'école, le matin du jour où devait se tenir le banquet d'adieu pour Courge-Verte, le Porc-Épic m'aborda soudain et se lança dans de longues explications :

« Tu sais, l'autre jour, quand Ikagin était venu me demander que je te prie de partir sous prétexte que tu te comportais brutalement, je l'avais pris au sérieux et je t'avais parlé en ce sens, mais par la suite, j'ai entendu dire de ce type que c'était un escroc et qu'il avait fréquemment refilé des peintures sur lesquelles il avait imité la signature et le sceau de grands artistes : j'en ai conclu que ces racontars sur ton compte étaient pure sottise. Il espérait bien te vendre des rouleaux à suspendre ou des objets, mais comme tu n'as pas marché dans ses combines, il a compris qu'il n'avait aucun profit à tirer de toi et il a imaginé toutes ces fables. Je ne savais pas à quelle espèce d'individu j'avais affaire et je me suis montré grossier à ton égard. J'espère que tu accepteras mes excuses. »

Sans un mot de réponse, je pris les pièces de un *sen* et cinq *lins* qui se trouvaient toujours sur la table du Porc-Épic et les glissai dans ma bourse.

« Qu'est-ce que tu fais ?... Tu les reprends vraiment ? me demanda mon collègue, interloqué.

— C'est cela... je ne voulais rien te devoir et j'avais absolument décidé de te rembourser, mais à la réflexion, je me dis que je suis en droit d'accepter ton invitation. Voilà pourquoi je reprends cet argent. » Sans retenue, le Porc-Épic lâcha son énorme rire, Ha ha ha !
« Pourquoi ne l'as-tu pas repris plus tôt dans ce cas ?

— J'y ai souvent pensé... Allez, je le prends, je le prends, me disais-je, mais un je-ne-sais quoi m'empêchait de le faire et je l'ai laissé. Ces derniers temps, tu sais, quand j'arrivais à l'école, cela me serrait le cœur de voir ces pièces.

— Toi, tu es quelqu'un qui n'accepte pas de perdre ! me lança mon collègue.

— Et toi, tu es une sacrée tête de mule ! » répliquai-je. S'ensuivit alors cet échange :

« Tu es originaire d'où ?

— Je suis un Edokko.

— Ah, un Edokko, voilà pourquoi tu veux toujours avoir raison, je me disais aussi...

— Et toi, tu viens d'où ?

— Moi, je suis d'Aïzu^{45}.

— Aïzu... Les gens d'Aïzu sont têtus, c'est connu. Iras-tu à la réunion d'adieu ce soir ?

— Bien entendu que j'irai, et toi ?

— Sans nul doute. J'ai même l'intention d'accompagner M. Koga jusqu'à son bateau, au moment du départ.

— Ces réunions d'adieu, c'est bien réjouissant, tu vas voir ! Ce soir, j'ai tout à fait l'intention de lever le coude !

— Bois comme il te plaira ! Pour moi, dès que j'aurai fini de manger, je rentrerai. Il n'y a que des idiots pour boire.

— Toi, tu cherches la querelle à tout bout de champ ! C'est bien les gens d'Edo, futiles et surexcités !

— C'est entendu comme ça... Peux-tu venir me chercher un peu avant la réunion ? J'ai des choses à te dire. »

Le Porc-Épic vint à ma pension comme promis. Ces derniers temps, chaque fois que j'apercevais Courge-Verte, j'éprouvais pour lui une immense pitié, et à présent que le jour de son départ était arrivé, je me sentais le cœur si gros que j'aurais voulu, si cela avait été possible, partir à sa place. J'avais pensé pour le moins prononcer un beau discours en son honneur au cours du banquet mais avec mon parler rapide de Tôkyô, ça n'aurait jamais marché. Voilà pourquoi j'avais prié le Porc-Épic de passer chez moi, car avec sa voix puissante, il était à mon avis le meilleur orateur qui pût contrer Chemise-Rouge.

Je lui demandai pour commencer des éclaircissements sur l'affaire Madone, et il connaissait sur ce sujet plus de détails que moi. Puis je lui racontai l'incident sur les berges de la Nozéri, ce qui au passage m'amena à traiter Chemise-Rouge d'idiot. Le Porc-Épic me fit remarquer que j'appelais tout le monde idiot. Qu'aujourd'hui je l'avais lui-même traité ainsi. Que si lui était un imbécile, alors Chemise-Rouge ne l'était pas. Il tint à souligner que Chemise-Rouge et lui appartenaient à deux espèces bien distinctes. Je l'admis volontiers. En effet, je dirais plutôt que Chemise-Rouge est un abruti de poule mouillée et cette épithète fut du goût du Porc-Épic. Pour la force physique, mon collègue ne craint personne, mais pour la richesse de son vocabulaire, il ne m'arrive pas à la cheville. C'est peut-être sa province natale, Aïzu, qui veut ça.

Je lui expliquai ensuite comment Chemise-Rouge m'avait proposé d'augmenter mon salaire et de m'offrir des responsabilités plus importantes. Le Porc-Épic s'ébroua : « Ils veulent me chasser ! s'écria-t-il.

— As-tu l'intention de partir ? lui demandai-je.

— Si je dois démissionner, répliqua-t-il en se rengorgeant, superbe, j'entraînerai Chemise-Rouge dans ma chute ! » Je le pressai de m'expliquer comment il s'y prendrait pour faire chuter le sous-directeur. Il avoua qu'il n'y avait pas encore réfléchi. Le Porc-Épic est robuste, je crois, mais sa tête ne suit pas. Quand je lui annonçai enfin que j'avais refusé l'augmentation de salaire, il laissa éclater sa joie et me félicita chaudement. J'étais à coup sûr un digne enfant d'Edo.

Après quoi je lui demandai pourquoi il n'avait pas essayé de s'entremettre pour que Courge-Verte restât sur place : il savait bien que notre collègue ne voulait pas partir. Quand il avait appris toute l'histoire de Koga, me répondit-il, tout était déjà décidé, néanmoins il était allé parlementer deux fois avec le directeur, une fois également avec Chemise-Rouge, mais toute discussion s'était révélée vaine. À son sens, l'ennuyeux était que Koga s'était montré beaucoup trop conciliant en ces circonstances. Au moment où Chemise-Rouge l'avait convoqué, il aurait dû soit lui opposer un refus catégorique, soit se retirer en lui demandant un temps de réflexion, au lieu de quoi, comme il avait accordé son consentement sans barguigner, les larmes de sa mère ou sa propre intervention étaient restées sans effet. Lui, pour sa part, en était profondément navré.

Je fis observer que toute cette machination pour éloigner Courge-Verte devait être l'œuvre de Chemise-Rouge qui désirait s'accaparer Madone.

« Aucun doute là-dessus, approuva mon collègue. Il joue à l'innocent, mais il fomenté des mauvais coups et si quelqu'un l'accuse, il vous sort la bonne parole de son sac à malices... Ah, c'est un sacré coquin ! Avec ce genre d'individu, il faut faire le coup de poing, il n'y a que ça qu'ils comprennent, poursuivit-il en retroussant ses manches pour me faire admirer ses biceps musclés. — Avec des bras pareils, est-ce que tu pratiques le jiu-jitsu ? » lui demandai-je. Il replia ses avant-bras en gonflant ses muscles et me pria de les tâter. Ce que je fis du bout de mon doigt : ils étaient aussi durs que les pierres ponce des bains publics.

Plein d'admiration, je lui déclarai qu'avec des muscles de cette sorte, il pourrait faire valser

cinq ou six Chemise-Rouge d'un seul coup. « Bien sûr que je le peux ! » répondit-il et, très satisfait, il fit rouler ses muscles sous sa peau en les contractant puis les relâchant plusieurs fois de suite. Spectacle fort émoustillant. Il se dit même apte à déchirer, simplement en bandant ses muscles, deux liens de fort papier tressé si on lui entourait le bras avec. Si ce n'était que du papier, je pensai pouvoir en faire autant, lui dis-je. « Essaie donc si tu t'en crois capable, vas-y ! » me provoqua-t-il. Si je ne déchirais pas le papier, ma réputation serait fichue, pensai-je. Je préférerai ne pas essayer.

« Que dirais-tu de flanquer une dérouillée à Chemise-Rouge et au Bouffon, ce soir au banquet, une fois que tu aurais bien bu ? » lui proposai-je, moitié par plaisanterie. Le Porc-Épic soupesa un instant la question puis il déclara que non, ce soir ne lui paraissait pas une occasion opportune.

« Pourquoi donc ? insistai-je.

— Ce serait triste pour Koga. D'ailleurs, pour que je sois à même de les rosser pour de bon, je veux les prendre en flagrant délit car si le moment n'est pas bon, la faute retombera sur moi. »

Cette remarque me parut marquée au coin du bon sens. Le Porc-Épic semblait mieux doté que moi quant au jugement.

« Eh bien, prononce un grand discours d'éloge à la gloire de Koga, fais-le, toi, parce que moi, avec mon parler d'Edo trop léger, qui roule trop rapidement, cela manquerait de poids. Et puis quand je dois parler dans une occasion spéciale, mon estomac se noue, il me brûle, une boule me gonfle la gorge et pas un mot ne sort... J'aime mieux te céder ma place.

— Quelle maladie curieuse ! Ainsi, tu ne peux parler en public. Ce doit être très gênant.

— Ce n'est pas gênant du tout », lui répliquai-je.

Le temps était venu de nous mettre en route et, le Porc-Épic et moi, nous nous rendîmes ensemble au banquet. Il se tenait dans l'établissement Kashintei, qui passe pour le meilleur restaurant de la ville dans lequel pourtant je n'avais jamais mis les pieds. On racontait que la demeure avait appartenu à l'origine à un puissant vassal d'un seigneur local et que l'on s'était contenté d'ouvrir un restaurant dans ce bâtiment tel qu'il était, sans le transformer. Il offrait certes une apparence fort majestueuse. Selon moi, que la résidence d'un noble devînt un restaurant, c'était comme un habit militaire qu'on aurait transformé en sous-vêtement.

Lorsque nous arrivâmes, la plupart des convives étaient déjà là, deux ou trois groupes s'étaient formés et tous étaient installés dans l'immense salle de cinquante *jô*^[46]. L'alcôve décorative était merveilleusement vaste, elle aussi, à la mesure de la pièce. Quand j'avais dormi à l'auberge Yamashiroya, j'avais trouvé grande l'alcôve de ma chambre de quinze *jô*, mais il n'y avait pas de comparaison avec celle-ci. Elle devait bien faire plus de trois mètres cinquante de largeur. À droite, on y avait placé un vase de porcelaine à motifs rouges dans lequel étaient disposées de longues branches de pin. Je ne savais pas pourquoi l'on avait choisi ce végétal mais je supposai que c'était pour une raison d'économie : le pin ne se fane guère avant plusieurs mois. J'interrogeai le professeur de sciences naturelles sur la provenance de cette porcelaine *sétomono*^[47]. Il me répondit que ce n'était pas un *sétomono*. Mais un *imari*^[48]. « Ah bon, repris-je, les *imaris* ne sont pas des *sétomono* ? » Le naturaliste s'esclaffa. J'appris par la suite que le terme *sétomono* n'était utilisé que pour les poteries fabriquées à Séto. Moi qui venais de Tôkyô, je pensais que c'était un mot générique s'appliquant à toutes les porcelaines. Au centre de l'alcôve était suspendu un rouleau sur lequel étaient calligraphiés vingt-huit idéogrammes chinois, chacun aussi grand que mon visage. Je les trouvai mal dessinés et je demandai au professeur de lettres chinoises pourquoi on avait ostensiblement accroché une calligraphie aussi mauvaise. Il me fit observer que cette

œuvre était de la main du célèbre calligraphe, de Kaïoku^{49} soi-même. Kaïoku ou qui l'on voudra, pour moi, je persistai à penser que c'était affreux.

Bientôt le secrétaire Kawamura vint nous annoncer que nous pouvions nous installer et je m'assis à une bonne place où je pouvais m'appuyer le dos contre un pilier. Le Blaireau trônait à la place d'honneur, en face de la calligraphie de Kaïoku. Il était en habit traditionnel de cérémonie. À sa gauche avait pris place Chemise-Rouge, également en grande tenue. À sa droite, le héros du jour, Cource-Verte, qui avait lui aussi revêtu le costume japonais traditionnel. Moi, j'étais habillé à l'occidentale et les jambes trop étroites de mon pantalon me serraient tellement que je m'assis en tailleur tout de suite. Mon voisin, le professeur de gymnastique, portait un pantalon occidental noir et cela ne l'empêchait pas d'être assis selon les règles, sur ses talons. C'était un professionnel. On apporta les petites tables individuelles. Sur chacune, un cruchon de saké. Le responsable des cérémonies se leva et, en un bref discours d'ouverture, déclara que la réunion pouvait commencer. Il fut suivi par le Blaireau, suivi par Chemise-Rouge. Dans chacune de leurs allocutions d'adieu, les trois hommes, comme s'ils s'étaient donné le mot, furent unanimes à louer la valeur du professeur Cource-Verte, la bonté de son humanité. Ils dirent aussi combien ils éprouvaient de regret sincère à le voir s'en aller à présent. Que cette perte ne serait pas déplorée seulement dans l'école mais qu'individuellement aussi, ils ressentaient une grande tristesse à ce départ. Pourtant, comme leur collègue, en toute liberté, avait lui-même souhaité cette mutation, comment auraient-ils pu s'y opposer ? Telle était, en substance, la teneur de leurs discours. Ils avaient le culot d'ouvrir ce banquet d'adieu en débitant mensonge sur mensonge, sans en être gênés le moins du monde. En particulier Chemise-Rouge, qui se montra le plus flagorneur des trois. Il exprima sa profonde tristesse à l'idée qu'il perdait un ami personnel proche. Sa manière de parler avait une telle apparence de sincérité, sa voix était comme toujours si douce et si persuasive que quelqu'un qui l'aurait entendu pour la première fois aurait été pris à son jeu, sans aucun doute. C'est par cette éloquence douceuseuse qu'il avait dû séduire Madone. Vers le milieu de son discours, le Porc-Épic, qui était assis dans la rangée opposée, cligna de l'œil dans ma direction. En réponse, ma mimique : « Mon œil, cause toujours ! » était sans ambiguïté.

À peine Chemise-Rouge s'était-il assis que le Porc-Épic, qui se rongait d'impatience, se leva d'un bond. J'en fus si heureux que je l'applaudis bruyamment. Toute la rangée des convives, depuis le Blaireau, tournèrent leurs regards vers moi, ce qui m'embarrassa un peu. Mais j'étais impatient d'entendre ce qu'allait dire mon collègue :

« Notre directeur et surtout notre sous-directeur viennent d'exprimer leur grand regret de voir partir M. Koga. Mais moi, messieurs, mes sentiments sont à l'opposé et j'irais jusqu'à dire que mon plus grand espoir est que M. Koga quitte notre ville le plus vite possible. Nobéoka est certes un lieu extrêmement retiré, ce qui entraîne certains désagréments matériels en comparaison d'ici. Pourtant, d'après ce que j'ai entendu dire, dans cette contrée rustique les mœurs sont restées simples, les enseignants comme les étudiants se comportent honnêtement, selon les manières de l'ancien temps. Je ne peux croire que là-bas se pratiquent des flatteries sucrées et sans âme ou que des bellâtres fomentent des machinations pour piéger des hommes d'honneur. Voilà pourquoi je suis sûr que toi, qui possèdes une nature conciliante et un cœur pur, tu seras accueilli chaleureusement dans ces lieux éloignés. Pour ma part, je te félicite du fond du cœur de cette mutation. Pour conclure, mon souhait est que lorsque tu seras installé à Nobéoka, tu rencontres une femme de ta qualité qui devienne pour toi une digne compagne et que tu fondes avec elle, dès que possible, une famille prospère. Que ton bonheur puisse faire mourir de déshonneur certaine

écervelée infidèle et inconstante ! » Le Porc-Épic se racla énergiquement la gorge à deux reprises puis il se rassit. Cette fois encore j'avais bien envie d'applaudir, mais craignant que tout le monde me dévisageât, je m'en abstins. Après le Porc-Épic, Courge-Verte se leva. Il ne se contenta pas de parler de sa place, il alla jusqu'à l'extrémité de la grande salle et s'inclina cérémonieusement devant chacun des professeurs. Puis il parla ainsi :

« Il y a quelque temps, j'ai émis le désir de me rendre dans le Kyûshû pour des motifs personnels et je voudrais vous remercier, vous tous qui avez eu la gentillesse d'organiser en mon honneur ce magnifique banquet d'adieu. Sachez que je vous en suis infiniment reconnaissant. Je tiens en particulier à témoigner ma gratitude à M. le directeur, à M. le sous-directeur et à tous ceux qui m'ont adressé leurs bons vœux ce soir. Leurs paroles resteront gravées dans mon cœur. Même lorsque je serai rendu à destination, très loin de vous tous, j'ose espérer que vous ne m'oublierez pas non plus et que mon souvenir vous accompagnera dans le futur. » Puis il se prosterna littéralement avant de regagner sa place. Je ne peux concevoir jusqu'où peut aller la bonté de Courge-Verte. Il remerciait avec respect le directeur et le sous-directeur, eux qui l'avaient justement roulé dans la farine. Son discours n'était d'ailleurs absolument pas de pure forme. Tout, son comportement, ses mots, son visage, témoignaient chez lui d'un sentiment de gratitude sincère. Quand des gens de l'espèce du Blaireau ou de Chemise-Rouge s'entendaient être remerciés par un saint homme comme Koga, n'auraient-ils pas dû être pris de pitié et rougir de leur conduite ? Ils se bornaient à écouter paisiblement ses remerciements.

Les discours terminés, divers bruits de bouche se firent entendre de tous côtés. Moi aussi j'entrepris de goûter à mon potage, mais il était infect. Parmi les hors-d'œuvre, il y avait du pâté de poisson, mais si désagréablement noirâtre que c'était sans doute la variété la plus grossière. Quant au *sashimi*, en principe de fines lamelles de poisson non cuisiné, il était taillé si épais que c'était comme si l'on mordait dans des quartiers de thon cru. Pourtant tous mes voisins avaient l'air de se régaler. Sans doute n'avaient-ils jamais eu l'occasion de déguster de la cuisine à la mode de Tôkyô.

En peu de temps les bouteilles de saké tiède circulèrent plus fréquemment et l'animation grandit d'un coup dans toute l'assemblée. Le Bouffon, en habitué de la souplesse dorsale, s'inclina devant le directeur pour qu'il lui offrît une coupe de saké. Répugnant personnage. Courge-Verte, lui, avait entrepris de faire le tour des invités pour boire à la ronde avec chacun d'entre eux. Il se donnait bien du mal. Quand il fut en face de moi et qu'il me demanda la permission de porter un toast, assis bien correctement sur ses talons et tirant sur les plis de son ample pantalon, je me sentis obligé à mon tour de prendre une posture plus convenable, malgré la gêne de mon costume occidental, et je lui tendis une coupe.

« Je regrette beaucoup que vous nous quittiez si vite alors que nous venons seulement de faire connaissance. Quand partez-vous au juste ? Je veux à tout prix vous accompagner jusqu'au bateau », lui dis-je. Il me répondit de ne surtout pas me donner tout ce tracass pour lui. Il avait beau dire, j'étais bien décidé à lui faire mes adieux le jour de son départ et même pour cela à prendre un congé à l'école.

Au cours de l'heure suivante, le désordre envahit la salle du banquet.

Deux voix pâteuses bredouillaient :

« Holà ! Une coupe !

— Je vous ai demandé à boire, dites... »

Tout cela m'ennuyait plutôt et je sortis pour me rendre aux lieux d'aisance. Je contemplais le jardin à l'ancienne sous le ciel étoilé quand le Porc-Épic me rejoignit.

« Alors, qu'as-tu pensé de mon discours de tout à l'heure ? Il était bien envoyé, non ? »

Mon collègue paraissait très excité. Je lui répondis que dans l'ensemble cela m'avait beaucoup plu, mais qu'un passage me satisfaisait moins.

« Et lequel donc ?

— Tu as bien dit qu'à Nobéoka il n'y avait pas de bellâtres qui fomentaient des machinations, etc. ?

— Oui.

— Bellâtre, ça ne suffit pas.

— Alors, qu'aurais-je pu dire ?

— En plus de bellâtre... voyons, aigrefin, charlatan, chattemitte, saltimbanque, polatouche, espion, à-la-niche-cabot..., par exemple...

— Mais je ne suis pas capable de sortir tout ça. Dis donc, tu as l'injure facile ! Et puis tu en connais, du vocabulaire ! C'est curieux qu'avec ce talent tu ne puisses parler en public.

— Ce sont les mots qui me viennent à la bouche quand je me dispute. Mais pour un discours, rien ne sort.

— Ah bon. C'était rudement bien trouvé. Tu ne veux pas me les redire une fois ?

— Oh, tant que tu veux... Donc, je disais, bellâtre, aigrefin, charlatan... »

Je fus interrompu par l'irruption bruyante de deux hommes qui titubaient sur la véranda.

« Hep, vous deux ! Partez pas comme ça !... Pouvez pas partir tant qu'on est là... On va boire ! Charlatan ?... Ça, c'est rigolo... Charlatan. Allez, on boit ! » Ils s'agrippaient de tout leur poids au Porc-Épic et à moi-même. En réalité, ils avaient dû vouloir aller se soulager aux lieux d'aisance et en chemin ils s'étaient accrochés à nous, l'ivresse leur ayant fait oublier leur destination première. Dès que quelque chose de nouveau leur apparaîtrait, les ivrognes, semble-t-il, oublient immédiatement ce qu'ils ont en tête.

« Eh, messieurs ! On vous a attrapé un charlatan !

Qu'on le fasse boire ! Qu'on le saoule, le charlatan ! Essaie pas de filer, toi ! »

J'avais tenté de m'échapper, mais ils me coinçaient contre le mur. Je jetai un coup d'œil circulaire dans la grande salle et vis que sur les petites tables il ne restait pas un seul plat qui n'ait été entamé. Il y avait même des gens qui, non contents d'avoir terminé leur ration, avaient entrepris une expédition à dix ou quinze mètres de leur territoire. Le directeur était-il déjà parti, en tout cas on ne le voyait pas.

« Le salon est par là ? » Sur ces mots, trois ou quatre geishas entrèrent dans la salle. J'étais assez surpris, mais, immobilisé contre la cloison, je me contentai d'observer les événements en silence. À ce moment, Chemise-Rouge qui, jusque-là, était resté adossé contre l'alcôve, sa pipe d'ambre à la bouche, l'air content de lui, se leva soudain et quitta la pièce. L'une des geishas entra alors et quand ils se croisèrent, elle sourit et le salua. C'était la plus jeune et la plus jolie. J'étais trop loin pour entendre mais les paroles qu'elle lui adressa étaient sans doute de simples « bonsoir ». Il sortit en affectant de l'ignorer et partit, semble-t-il, pour ne pas revenir. Je supposai qu'à l'instar du directeur, il rentrait chez lui.

Avec l'apparition des geishas, la salle s'emplit soudain de gaieté, les exclamations de bienvenue qui fusaient de tous côtés étaient si sonores que l'on aurait cru des cris de guerre. Certains invités entamèrent alors des jeux de devinettes. Ce faisant, ils poussaient des vociférations bruyantes qui rappelaient celles que hurlent les participants à ces concours où, tout en restant assis l'on dégaine son sabre le plus vite possible. Près de moi, d'autres jouaient à la mourre japonaise, ce jeu dans lequel gestes et mots se répondent. Quand ils agitaient avec enthousiasme leurs deux mains en l'air, ils accompagnaient leurs mouvements de Yo ! et de Ha ! Ils étaient beaucoup plus experts dans leurs gesticulations que ces marionnettes du Dark Theatre^{[150](#)}. Dans l'autre coin, un homme voulait qu'une geisha lui

servît à boire mais, en remuant son cruchon, il s'aperçut qu'il était vide et il réclama alors qu'on lui en apportât un autre. L'effervescence et le brouhaha étaient à présent insupportables. Dans cette agitation, seul Courge-Verte ne savait que faire : la tête baissée, il ruminait de tristes pensées.

C'était en son honneur que se déroulait ce banquet, mais personne n'avait l'air de se soucier de son départ. Tous ne songeaient qu'à s'amuser et boire. Isolé dans son coin, sans se divertir à rien, il était seul dans cette compagnie à être malheureux. Plutôt qu'un banquet d'adieu pareil, il aurait mieux valu ne rien faire.

Au bout d'un moment, chacun s'était mis à pousser la chansonnette en un chœur de voix rauques et discordantes. L'une des geishas s'installa devant moi avec son *shamisen*^{51}, prête à m'accompagner, mais je lui dis que je ne chantais pas et qu'elle le fasse donc elle-même :

Battez tambours
Ran ran ranpataplan
Frappez les gongs
Ding dong ding dong
L'enfant perdu
Est revenu !

À mon tour

Je bats tambour,
Ran ran ranpataplan
Je frappe le gong
Ding dong ding dong
L'homme que j'attends
Viendra sûrement !

Elle débita sa romance en deux souffles et parut exténuée. Si c'était aussi fatigant, que n'avait-elle choisi quelque chose de plus simple ?

Alors, surgi d'on ne sait où, le Bouffon s'assit à côté d'elle :

« Petite Suzu, celui que tu voulais rencontrer est parti, juste comme tu le rencontrais, malheureuse jeune fille... » À son habitude, il déclama ses paroles à la manière d'un conteur professionnel. Se donnant une contenance modeste, la dite Suzu répondit : « Je ne vois pas ce que vous voulez dire. » Mais le Bouffon, sans tenir compte d'elle, poursuivit, d'une voix dissonante qui voulait imiter celle des récitants de gidayu^{52}, par un extrait du drame Asagao Nikki^{53} :

« Par hasard je l'ai rencontré mais...

— Voulez-vous cesser, je vous prie ! » s'écria la jeune femme en lui donnant du plat de la main une tape sur le genou. Le Bouffon s'épanouit de joie. Cette geisha était celle qui avait salué Chemise-Rouge. Le Bouffon faisait aussi partie de ces imbéciles heureux qui prenaient plaisir à être taquinés par une geisha.

« Suzu, j'ai envie de danser sur l'air de Kiinokuni^{54}. Joue-le pour moi ! » demanda-t-il. Voilà qu'en plus, il se mettait en tête de danser.

Là-bas, le vieux professeur de chinois tordait sa bouche édentée en susurrant :

« Ne m'entends-tu pas, ô Denbei ! Toi et moi avons été si proches...^{55} » mais il

s'interrompit pour demander à une jeune fille : « Et après ?... » Tous les vieillards perdent plus ou moins la tête. Une geisha s'était agrippée au professeur de sciences naturelles et l'invitait à entendre une chanson qui « venait de sortir. Écoutez de toutes vos oreilles ! ». Dans sa chanson, il était question d'une jeune fille coiffée à la dernière mode, habillée à l'européenne avec des rubans blancs ; elle montait à bicyclette, jouait du violon, son anglais n'était pas parfait mais elle savait : « I am glad to see you. » L'homme de sciences trouva ce refrain fort drôle et admira la phrase anglaise.

D'une voix tonitruante, le Porc-Épic héla une geisha afin qu'elle l'accompagnât au *shamisen*, car il voulait exécuter la danse du sabre. La jeune fille, stupéfaite de son ton brutal, ne lui répondit pas. Mais lui, sans s'arrêter à ces détails, s'avança au milieu de la pièce, son stick en guise de sabre :

« Déchirant sous mes pas
mille monts, mille collines
couronnés de nuages... » [156](#)

Ainsi, chantant et dansant, il dévoilait pour nous des talents cachés. Le Bouffon de son côté avait dansé Kiinokuni, puis Kappore, et encore Daruma. À l'exception d'un pagne, il était presque nu et, un petit balai en feuilles de palmes sous le bras, il arpentait la pièce de long en large en entonnant le chant qui débute par : « Le Japon et la Chine ont rompu leurs négociations... » Vraiment, il déraillait.

Je me sentais plein de pitié pour Courge-Verte qui, l'air malheureux, avait conservé sa tenue correcte depuis le début. Je me dis que même s'il s'agissait de son propre repas d'adieu, il n'avait pas d'obligation à supporter le spectacle d'un fou en pagne qui dansait demi-nu alors que lui-même restait en tenue de soirée. Je me rapprochai de lui et lui suggérai que nous rentrions. Courge-Verte objecta : « C'est aujourd'hui mon banquet d'adieu, il serait tout à fait impoli de ma part que je me retire avant les autres, mais vous-même pouvez rentrer, si vous le souhaitez, je vous en prie, ne vous sentez pas obligé de rester.

— Pourquoi vous souciez-vous d'eux ? Si c'était un banquet d'adieu, passe encore, mais regardez-les tous. C'est un spectacle de fous. Allez, venez donc ! » Je le pressai tant qu'il accepta de me suivre. Au moment où nous sortions, le Bouffon surgit en agitant son balai :

« Notre invité d'honneur nous quitte, c'est inadmissible ! Vous n'allez pas rentrer maintenant, au moment des négociations nippo-chinoises ! » Il nous barrait la sortie avec son balai. Toute ma rage contenue jusqu'alors éclata et je hurlai :

« Si les Japonais négocient avec les Chinois, toi, prends ça, sale Chintock ! » en lui assenant sur le crâne un bon coup de poing. Il resta tout étourdi deux ou trois secondes, incapable de réagir puis : « Holà ! C'est pas bien du tout, ce que vous avez fait ! Me porter un coup, vraiment, quelle infamie ! La honte ne vous submerge-t-elle pas d'avoir osé toucher le précieux Yoshikawa, moi-même... Nous sommes au cœur des négociations nippo-chinoises... » Il ne cessait de débiter des propos sans queue ni tête. Le Porc-Épic, attiré par le tumulte, interrompit sa danse du sabre et s'approcha par derrière. Quand il comprit que l'affaire était aussi insignifiante, il saisit brutalement l'énergumène par le cou et le tira en arrière.

« Ouille ouille... Nippo-chinois... Aïe Aïe ! Quelle violence ! » Il s'agitait en se tortillant mais le Porc-Épic l'agrippait d'une main ferme sur le côté et finalement le Bouffon se laissa tomber mollement. Ce qui se passa ensuite, je n'en sais rien. Courge-Verte et moi nous

séparâmes sur la route du retour. Quand je rentrai chez moi, il était un peu plus de onze heures.

L'école eut droit à un jour de congé pour célébrer la victoire du Japon sur la Russie^[57]. Une cérémonie était prévue sur le terrain de manœuvre de la ville et le Blaireau était chargé d'y emmener tous les élèves. Je devais également y participer, comme membre du corps enseignant. La ville entière était pavoisée aux drapeaux du Soleil-Levant, c'en était éblouissant. Les élèves de l'école étaient au nombre de huit cents et les professeurs de gymnastique avaient pour mission de les aligner en colonnes ; pour contrôler leur bonne marche, on avait imaginé de les séparer en compagnies et de placer dans les intervalles un ou deux professeurs. Ce plan en lui-même était parfait, mais dans la réalité il se révéla totalement inapproprié ; nos élèves n'étaient pas seulement insolents et puérils, on aurait dit qu'il en allait de leur réputation de collégiens s'ils ne bravaient pas la discipline et on aurait pu leur adjoindre autant de professeurs que l'on voulait, cela ne servait à rien. Ils chantaient les chants martiaux à leur fantaisie, sans attendre les ordres, et ils agrémentaient la fin du refrain d'énormes vociférations ou de cris de guerre. On aurait cru des bandes de *rônins*, ces samourais sans maître, qui parcouraient la ville. Quand ils ne hurlaient pas ou ne chantaient pas, ils ne cessaient de bavarder entre eux. Il est pourtant possible de marcher sans parler, mais les Japonais ont la parole dans le sang et toute remontrance était inefficace. Le simple bavardage est plutôt innocent, il tombe dans le mauvais goût quand il devient injurieux à l'égard des professeurs. Je pensais avoir mouché les pensionnaires quand ils avaient dû me présenter leurs excuses après notre affaire. Je me trompais en fait lourdement. Pour parler comme ma vieille propriétaire, je me fourvoyais du tout au tout. Les excuses des élèves n'étaient pas sincères. Ils s'étaient inclinés sur ordre du directeur, par pure convenance. Exactement comme ces commerçants qui se courbent devant vous mais ne cessent pour autant de vous tromper, les élèves pouvaient bien présenter leurs excuses, ils continueraient néanmoins leurs mauvaises plaisanteries. À la réflexion, le monde est peut-être composé uniquement de gens semblables à ces élèves. Quelqu'un vous demande pardon et dit qu'il est désolé, mais si vous prenez au sérieux ses excuses, ne va-t-il pas vous traiter comme un jobard ? Il vaut beaucoup mieux penser qu'il ne s'excuse que pour la forme et que vous, de même, ne lui accordez qu'un pardon de façade. Si vous désirez le faire accéder à un véritable repentir, la seule méthode est de le battre jusqu'à ce qu'il exprime un vrai regret.

Comme je marchais entre deux compagnies d'élèves, les mots « Friture » et « Boulettes de riz » me parvenaient sans cesse aux oreilles. Les collégiens étaient si nombreux qu'il m'était impossible de savoir qui les prononçait. Si même je l'avais su, les coupables se seraient défendus d'avoir jamais dit « friture » ou « boulettes », « Vous êtes tellement nerveux, professeur, que vous aurez imaginé entendre ces mots ». Une telle lâcheté perdure dans ce pays depuis l'époque féodale, il est donc vain d'espérer la guérir. Si je restais ici une année entière, il est possible que moi aussi je me mette à imiter ces gens et que je perde ma nature franche. À ce petit jeu-là, je ne serai pas le dindon de la farce. J'étais un homme, moi aussi. Ils avaient beau être des élèves, des enfants, ils étaient beaucoup plus grands que moi. La justice ne me donnerait pas tort d'user de représailles et de les punir. Mais je devais prendre garde en usant de méthodes ordinaires à ce que mes actes ne se retournent pas contre moi. Si je les accusais, ils ne manqueraient pas de protester avec éloquence de leur innocence avec des arguments préparés à l'avance. Puis, après s'être justifiés en apparence, ils se

retourneraient contre moi pour m'attaquer. Si je voulais prendre ma revanche, il me fallait pour ma défense montrer clairement leur méchanceté. Sinon, aux yeux du monde, je risquais d'apparaître comme à l'origine d'une querelle, même si eux en étaient les instigateurs. Ce serait pire pour moi. D'un autre côté, si j'avais la paresse de les laisser faire, ils se croiraient tout permis désormais et, les termes sont peut-être grandiloquents, le monde s'en porterait plus mal. Il ne me restait d'autre moyen que d'agir à leur exemple, c'est-à-dire de les attraper sans me faire prendre. Déshonorant pour un Edokko. Déshonorant ou pas, si je devais rester ici plus d'un an à les subir, je ne suis qu'un homme après tout, je finirais par succomber. Mieux valait pour moi rentrer à Tôkyô et retrouver Kiyô. Dans cette retraite rustique, la corruption morale me guettait. Il était encore préférable de distribuer des journaux plutôt que de sombrer ainsi.

J'avancais ainsi, en proie à ces pensées moroses, quand soudain, venant de la tête du cortège, il y eut une clameur. Au même moment, tous les rangs stoppèrent brutalement. Étrange ! Je sortis du rang sur ma droite pour voir un peu. Le carrefour des rues Ôtemachi et Yakushi était complètement bouché, plein à craquer de gens qui poussaient ou qui étaient poussés. Arrivant des lignes avant, le professeur de gymnastique s'époumonait à prôner le calme. Je lui demandai ce qui se passait, et il m'apprit qu'au coin là-bas, notre collège et l'École normale étaient entrés en collision.

J'avais entendu dire que dans toutes les provinces les collèges et les Écoles normales étaient comme chien et chat. Pourquoi, je ne le savais pas très bien, leurs caractères spécifiques étaient trop différents. Tout était prétexte à dispute. Peut-être que dans ces campagnes si peu vivantes, les élèves n'avaient rien d'autre à faire pour passer le temps. Comme je suis plutôt friand de bagarre, dès que j'entendis que l'on se battait, je courus de ce côté, en grande partie parce que cela m'amuse. Ceux qui étaient devant hurlaient : « Dégagez d'ici, espèces d'impôts locaux^{58}, fichez le camp ! » Par derrière, d'autres criaient : « Pou-ssez ! Pou-ssez ! » J'avais du mal à avancer parmi tous les élèves qui bloquaient le passage et j'allais enfin atteindre le coin de la rue quand j'entendis un : « En avant, marche ! » lancé d'une voix haute et perçante. Immédiatement, ceux de l'École normale se mirent à avancer calmement. Sans doute un compromis avait-il été trouvé pour savoir qui devait passer en premier : à vrai dire, notre école avait cédé le pas. Il semble que l'École normale jouisse d'un prestige supérieur.

Les cérémonies célébrant la victoire furent très simples. Un général de brigade lut un discours de félicitations, le préfet en lut un autre. Toute l'assemblée cria : *banzai* ! C'était fini. J'avais entendu dire que des réjouissances auraient lieu l'après-midi, en attendant j'avais le temps de rentrer à ma pension et de me mettre à répondre à Kiyô, une tâche dont je devais m'acquitter depuis longtemps déjà. Elle m'avait fermement recommandé cette fois de lui écrire avec davantage de détails et il me fallait sans faute lui donner satisfaction. Quand je sortis le papier et voulus me lancer, je ne sus par où commencer tant il y avait à raconter. Devais-je noter ceci ?... C'était ennuyeux. Et cela alors ?... Mais non, ça ne présentait aucun intérêt. Je tâchai de trouver quelque chose qui s'écrivît aisément et qui ne me posât pas de problème, mais qui en même temps donnerait du plaisir à Kiyô quand elle le lirait. Aucun sujet ne remplissait ces conditions. Je frottai mon bâtonnet sur la pierre à encre, humectais mon pinceau et contemplais le papier... Puis reprenais ma contemplation, trempais à nouveau mon pinceau et frottai encore une fois le bâtonnet. La même série de gestes vingt fois, toujours rien d'écrit. Je renonçai et refermai la boîte à encre. Après tout, c'était assommant d'écrire une lettre. Il aurait été bien plus simple d'aller directement à Tôkyô et de parler de vive voix à Kiyô. Elle se faisait du souci, bien sûr, mais écrire une lettre selon ses

vœux était pour moi encore plus pénible que si j'avais dû jeûner trois semaines.

Je repoussai le pinceau et le papier, roulai sur moi-même et regardai vers le jardin en me faisant un oreiller de mes bras, mais mon cœur était plein de Kiyô. Mes pensées vagabondèrent. Même à une si longue distance d'elle, je ne doutai pas qu'elle sût, d'une façon ou d'une autre, le souci sincère que je me faisais pour sa santé. Puisque ma sollicitude l'atteignait, une lettre n'était pas indispensable. Sans réponse de ma part, elle penserait que tout allait bien pour moi. Au fond, la correspondance écrite sert pour les cas de mort, de maladie ou d'événement imprévu.

Le jardin, dont la surface n'était guère que d'une dizaine de mètres carrés, n'offrait aucun relief décoratif ni plantation notable. Mais un mandarinier de haute taille, comme un point de repère, dépassait le mur mitoyen. Chaque fois que je rentrais chez moi, je le regardais. Pour quelqu'un comme moi qui n'étais jamais sorti de Tôkyô, un mandarinier portant des fruits est chose rare. Ces mandarines, vertes à présent, mûriraient peu à peu et embelliraient sans doute en prenant leur couleur orange. Maintenant le changement de couleur était déjà à moitié accompli. Ma vieille logeuse que j'avais interrogée à ce sujet m'avait dit qu'elles étaient extrêmement juteuses et sucrées. Elles seraient bientôt mûres, avait-elle ajouté, et je pourrais alors en manger autant que je le voudrais. Mon intention était d'en déguster un peu chaque jour. Elles seraient à point d'ici environ trois semaines. Il y avait peu de chances que j'eusse quitté ces lieux avant trois semaines.

Comme je réfléchissais à ces mandarines, le Porc-Épic fit irruption chez moi. Il désirait me parler. « Aujourd'hui, me dit-il, c'est la fête de la victoire et j'ai acheté de la viande de bœuf pour que nous festoyions dignement, toi et moi ! » Il sortit alors de sa manche de kimono un petit paquet enveloppé de feuilles de bambous qu'il ouvrit au milieu de la pièce. Moi qui dans ma pension étais nourri de patates douces ou de caillé de soja, à qui en outre on interdisait les nouilles ou les boulettes de riz, j'étais aux anges. Je réclamai à l'instant à Mme Hagino un poêlon et du sucre et nous mîmes la viande à cuire.

Le Porc-Épic, tout en se gavant de bœuf sans façon, me demanda si j'étais au courant de la liaison qu'entretenait Chemise-Rouge avec une geisha. « Bien sûr, lui répondis-je, je pense que c'est une de celles qui étaient au banquet d'adieu de Courge-Verte.

— Tu as raison. Moi, je viens seulement de le comprendre. Tu es très fin ! me complimenta-t-il. Ce type, poursuivit-il, qui a sans cesse à la bouche les mots de caractère raffiné ou de divertissement d'ordre spirituel, et qui en douce entretient des relations avec une geisha, c'est indécent. Si encore il montrait de l'indulgence pour les plaisirs des autres, passe encore, mais c'est lui qui a poussé le directeur à te signaler que fréquenter les boutiques de nouilles ou de boulettes de riz était préjudiciable à la discipline.

— Oui, ce drôle a l'air de croire que s'offrir une geisha est une récréation spirituelle alors que manger des nouilles à la friture ou des boulettes de riz sont des plaisirs purement matériels. Si c'était le cas, qu'il s'affiche au grand jour ! Non mais, quelles façons ! Dès que sa favorite a mis le pied dans le salon, il s'est empressé de se lever et de disparaître. Je ne peux pas souffrir ses manières de bluffer continuellement les gens. Si l'on contre-attaque, la main sur le cœur, il joue l'innocent ou bien il évoque la littérature russe, ou explique que *haïku* et nouvelle poésie appartiennent à la même fraternité poétique, c'est le champion de la poudre aux yeux. Un trouillard pareil, ça n'est pas un homme. Il est possible qu'il soit la réincarnation d'une dame de la cour. Ou plutôt son père était peut-être un de ces jeunes mignons qui servaient à Yushima^[59].

— Jeunes mignons de Yushima, que veux-tu dire ? me demanda le Porc-Épic.

— Eh bien, des hommes pas particulièrement virils... Eh ! Ne mange pas ce morceau, il n'a

pas assez cuit. Sinon, tu vas attraper le ver solitaire.

— Ah, tu crois, non... Il est bien comme ça. Bon... et il semble que ce soit au Kadoya, à Sumita, que Chemise-Rouge rencontre secrètement sa geisha.

— Kadoya... C'est un hôtel ? lui demandai-je.

— Oui, un hôtel et un restaurant. Je vais aller m'assurer que ce lascar pénètre bien dans l'hôtel avec la geisha et je pourrai alors l'humilier ouvertement.

— T'assurer, dis-tu, tu comptes veiller toute la nuit ?

— Oui. Tu vois, en face de l'hôtel Kadoya, il y en a un autre qui s'appelle Masuya. Je vais louer une chambre là, au premier étage, je ferai un petit trou dans la cloison de papier qui donne sur la rue et je surveillerai les alentours.

— Viendra-t-il au moment où tu monteras la garde ?

— Il finira bien par venir. Je ne m'attends pas à ce que ça marche en une nuit, et j'ai prévu de veiller deux semaines.

— Tu seras rudement fatigué. J'ai dû veiller mon père pendant la semaine qui a précédé sa mort. Après quoi, j'étais mou comme une loche.

— Ce n'est pas grave si cela doit m'affaiblir un peu. Mais laisser un coquin pareil en liberté, ce n'est pas un service à rendre au Japon, et je me ferai l'instrument de la justice divine.

— Magnifique. Si telle est ta décision, je me mets à ton service. Allons-nous commencer la garde dès cette nuit ?

— Ce n'est pas possible ce soir, je n'ai pas encore pris mes dispositions avec l'hôtel Masuya.

— Quand nous y mettons-nous, alors ?

— Très prochainement. Je te ferai savoir quand tout sera prêt et tu pourras venir m'aider.

— Entendu. Quand tu veux. L'organisation, ce n'est pas mon fort, mais pour la bagarre, je me défends. »

Comme nous discussions avec le Porc-Épic de nos plans d'extermination contre Chemise-Rouge, la vieille Mme Hagino fit son apparition et annonça qu'« un jeune monsieur de l'école demandait après M. Hotta, et que, s'pas, il était allé d'abord chez M. Hotta, mais que le professeur n'y était pas, et il avait pensé que peut-être, on le trouverait ici, s'pas ? » Agenouillée à l'entrée de ma chambre, elle attendait une réponse. Le Porc-Épic se rendit dans le vestibule et revint un instant après.

« Voilà, cet élève m'a demandé si nous ne voulions pas prendre part aux réjouissances en l'honneur de la victoire. Il paraît qu'aujourd'hui une troupe importante de danseurs venant de Kôchi^[60] s'est déplacée tout spécialement jusqu'ici pour exécuter des danses particulières. Il ne faut pas les rater, semble-t-il, parce que c'est une occasion rare de les voir. Nous y allons ensemble ? » Le Porc-Épic avait l'air très désireux de voir ce spectacle et il paraissait tenir à ma compagnie. Moi, j'avais déjà vu des danses en quantité, à Tôkyô. Chaque année, à la fête de Hachiman, c'était l'usage de dresser une scène mobile dans les rues, et je connaissais bien la danse Shiokumi et beaucoup d'autres aussi. Je n'avais nulle envie de contempler les stupides exhibitions rustiques des p'tits gars de Tosa^[61] mais le Porc-Épic se montrait si pressant que finalement je changeai d'idée ; je me résolus à l'accompagner et nous sortîmes ensemble. L'élève qui était venu prévenir le Porc-Épic n'était autre que le jeune frère de Chemise-Rouge. C'était louche.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'enceinte du spectacle, cela me fit penser au temple Ékôin à l'époque des tournois de *sumô* ou bien aux cérémonies bouddhistes du temple Honmonji : de tous côtés flottaient des étendards ou de longues banderoles fichés un peu partout et un entrelacs de cordes et de filets retenait de multiples bannières — comme si les drapeaux du

monde entier avaient été empruntés pour l'occasion. Toute l'étendue du ciel était ainsi plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été. Du côté est de la place avait été dressée une scène provisoire sur laquelle se dérouleraient sans doute ces fameuses sauteries de Kôchi. À droite de la scène, à une cinquantaine de mètres à peu près, un enclos protégé de stores en bambous abritait des compositions d'art floral. Chacun s'extasiait, pour moi, c'était dépourvu de tout intérêt. Exulter d'avoir tordu ainsi des plantes ou des roseaux, c'est comme s'enorgueillir d'un amoureux bossu ou d'un mari boiteux.

Depuis le côté opposé à la scène, on tirait des feux d'artifice sans discontinuer. Au milieu des feux, un ballon fut lâché. Il portait les mots : « Vive l'Empire ». Il flotta gracieusement au-dessus des pins, vers le donjon, puis il retomba en direction de la caserne. Il y eut ensuite une détonation, et un projectile, semblable à un gros gâteau de riz noir, s'éleva en sifflant comme s'il allait percer le ciel d'automne. Il explosa juste au-dessus de ma tête en libérant des gerbes de fumée verte ; celles-ci s'épanouirent comme les baleines d'un parapluie qu'on déploie puis elles envahirent lentement tout le ciel. Un autre ballon s'éleva. Sur celui-ci, les caractères « Vive l'Armée et la Marine » étaient écrits en blanc sur un fond rouge. Porté par le vent, il flotta en direction de la ville thermale puis du côté du village de Aïoi. Peut-être retomba-t-il dans l'enceinte du temple dédié à Kannon.

La cérémonie du matin n'avait pas attiré grand-monde, mais à présent la foule était dense. J'étais étonné de voir tant de gens grouiller dans ce coin de campagne. Dans le tas, on remarquait peu de visages intelligents, mais pour le nombre, on ne pouvait manquer d'être impressionné. Bientôt les si célèbres danseurs de Kôchi allaient commencer leur danse. Quand j'avais entendu parler de « danse », j'avais trop vite imaginé quelque chose dans le style de l'école de Fujima, mais j'étais complètement dans l'erreur.

La scène était occupée par trois rangées de dix hommes, un serre-tête fièrement noué à l'arrière. Ils étaient vêtus d'un pantalon bouffant serré aux genoux. Ce qui me stupéfia, c'est que chacun de ces trente hommes tenait en main un sabre nu. Entre chaque rangée, la distance était de moins de cinquante centimètres et il n'y avait guère plus de place à droite et à gauche de chacun des hommes. Un homme seul se détachait, à une extrémité de la scène, à l'écart des autres. Celui-ci portait le même pantalon que ses compagnons, mais il s'était dispensé du serre-tête, et à la place du sabre, un tambour était suspendu à son torse. C'était le même genre de tambour que l'on utilise lors de la « Danse des lions ». Le musicien lança d'abord des Ya ! et des Ha ! d'une voix indifférente, puis il se mit à entonner un chant curieux tout en battant le rythme sur son tambour. Je n'avais jamais entendu de musique aussi étrange jusqu'alors. On ne se tromperait pas beaucoup en la décrivant comme un mélange de ces adresses comiques du Nouvel An et de ces ballades mélancoliques que psalmodient les pèlerins.

La mélodie était terriblement languide et flasque comme de la gelée sucrée au plus fort de l'été, mais les Bokobon ! rythmés du tambour maintenaient une cadence soutenue. En accord avec les battements du tambour, les sabres nus des trente hommes jetaient des éclairs, et si prodigieuse que fût la dextérité des danseurs, moi qui n'étais qu'un spectateur, je me sentis glacé. Imaginez qu'à moins de cinquante centimètres de vous, devant, derrière, à droite, à gauche, un homme en chair et en os fasse tourner, tout comme vous d'ailleurs, un sabre à la lame nue et bien effilée : si les mouvements ne suivent pas le rythme à la perfection, vous pouvez blesser ou être blessé. Si encore les exécutants s'étaient contentés d'agiter leurs sabres dans tous les sens, ce n'aurait pas été tellement dangereux, mais, par moments, ces trente hommes frappaient du pied et pivotaient d'un coup sur le côté. Ou bien ils tournaient sur eux-mêmes. Ou encore ils mettaient un genou à terre. Si votre voisin était en retard ou en

avance d'une seconde sur la cadence, c'est votre propre nez qui pouvait valser. Vous pouviez aussi décapiter votre compagnon. Les hommes étaient certes totalement maîtres de leurs sabres, mais ces lames devaient être maniées dans un espace extrêmement limité et en plus dans la même direction et à la même vitesse que celles de tous les autres. Cette exhibition était ahurissante, et les danses de Shiokumi ou de Sekinoto ne l'égalaienent en rien. On m'a raconté que cette aisance était le fruit d'un entraînement long et rigoureux, en particulier pour que les gestes suivent exactement la mesure. La plus grande difficulté est réservée au maître du tambour avec ses Bokobon ! indispensables pour rythmer l'ensemble. Chaque déplacement de pied, chaque mouvement de main, chaque torsion du bassin de ces trente danseurs, c'est lui, l'homme au tambour, qui les déclenche avec ses battements. On pourrait croire que son rôle est des plus reposants, à lancer ses Ya ! et ses Ha ! avec indolence, alors qu'en réalité il supporte la responsabilité principale et que son travail, curieusement, est le plus complexe.

Le Porc-Épic et moi étions plongés dans une admiration sans réserve devant le spectacle de cette danse, lorsque soudain, une énorme clameur retentit à une cinquantaine de mètres et tous les gens qui jusqu'alors étaient occupés à contempler paisiblement les différentes manifestations s'ébranlèrent brusquement en vagues qui se déplaçaient sur la droite et sur la gauche. « Ils se battent ! Ils se battent ! » cria quelqu'un, et tout de suite, se frayant un chemin dans la foule, apparut le jeune frère de Chemise-Rouge : « Monsieur, venez vite, il y a de la bagarre, ceux du collège veulent se venger pour ce matin et ils ont recommencé à se battre contre l'École normale, dépêchez-vous ! »

À peine avait-il terminé qu'il était de nouveau happé dans la marée humaine et qu'il avait disparu.

« Encore ces gosses ! Toujours à me déranger... S'arrêteront-ils donc un jour ? » s'écria le Porc-Épic qui s'appliqua autant qu'il le pouvait à esquiver la foule qui fuyait. Je supposai qu'il ne se contenterait pas d'assister simplement à la bagarre et qu'il allait tenter de la faire cesser. Bien entendu, je n'avais nulle intention de m'enfuir. Au contraire, je m'élançai derrière le Porc-Épic pour rejoindre le théâtre des opérations. Quand nous arrivâmes, la bataille était générale. Il y avait peut-être cinquante ou soixante élèves de l'École normale, mais l'effectif des nôtres était certainement d'un tiers supérieur. Les élèves de l'École normale avaient conservé leurs uniformes alors que les collégiens s'étaient changés après la cérémonie et ils avaient revêtu pour la plupart l'habit japonais, ce qui au premier coup d'œil permettait de distinguer l'ennemi. Mais les jeunes gens se battaient en une mêlée si confuse que l'on ne voyait trop par où s'y prendre pour les séparer. Un moment, le Porc-Épic resta à contempler d'un air sombre cette situation chaotique puis il se tourna vers moi : « On ne peut vraiment faire grand-chose. Ce serait embêtant si la police arrivait. On doit se lancer et les séparer. » Sans répondre, je plongeai à l'instant dans ce qui me parut être le plus chaud de la bagarre.

« Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! Ces violences sont une insulte à la réputation de notre école ! Cessez, je vous prie ! » hurlai-je à pleine voix tout en essayant de forcer ce qui semblait être la ligne de front, mais il m'était très difficile d'y parvenir. À peine avais-je réussi à progresser de quelques mètres dans la mêlée que je me retrouvai coincé, dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Juste devant moi, un assez grand gaillard de l'École normale luttait au corps-à-corps avec un collégien de quinze ou seize ans. « Arrêtez ! Ça suffit comme ça ! » m'époumonais-je, et saisissant le grand gars par les épaules, je m'échinai à le tirer en arrière quand quelqu'un — qui donc ? — s'accrocha à mes jambes par dessous. Surpris par cette attaque soudaine, je lâchai prise et tombai sur le côté. Quelqu'un chaussé de

souliers durs me grimpa sur le dos. Je me redressai sur les mains et les genoux et envoyai dinguer mon assaillant qui atterrit sur ma droite. Je me relevai et aperçus la haute stature du Porc-Épic, à cinq mètres de là, bloqué au milieu des élèves, qui clamait « Cessez, je vous dis, cessez de vous battre ! » tandis qu'il était ballotté et tirillé.

« Ça ne sert à rien ! » lui criai-je, mais il ne m'entendit pas et je n'eus pas de réponse.

Tout à coup une pierre siffla dans les airs et m'atteignit au menton et en même temps quelqu'un par derrière se mit à me frapper le dos à coups de bâton. On entendit une voix qui criait :

« Il y a des profs parmi nous ! Tabassez-les ! » Et une autre : « Ils sont deux. Un grand et un petit. Jetez-leur des pierres ! »

« Quoi ! Bande d'effrontés, vous allez finir ! Tas de culs-terreux ! » Et le plus proche des élèves de l'École normale, je le bourrai de coups sur la tête. Une autre pierre siffla. Celle-là me rasa le crâne avant de retomber derrière moi. Je ne savais pas ce qu'il en était avec le Porc-Épic. Je n'avais plus d'autre solution. Mon intention première avait été de faire cesser cette bagarre, mais on m'avait bastonné, lancé des pierres, et je n'étais pas assez niais ni assez lâche pour reculer piteusement. De quoi aurais-je eu l'air ? Je suis petit, c'est vrai, mais j'ai fait mes classes dans la capitale, et pour cogner, je peux vous en remontrer. Je me mis alors à frapper à coups redoublés sur tout ce qui bougeait, et j'encaissais pas mal aussi lorsque l'on entendit : « La police ! La police ! Déguerpissons ! » Jusqu'à présent, c'était comme si j'avais nagé dans la semoule tellement j'étais entravé dans mon corps, mais brusquement je retrouvai toute ma liberté de mouvement : d'un coup, amis et ennemis avaient déserté. Ils ont beau être des paysans, ils n'en sont pas moins des maîtres de la retraite. Encore mieux que le général Kouropatkine^[62].

J'essayai de voir ce qu'il était advenu du Porc-Épic et je l'aperçus un peu plus loin en train de s'essuyer le nez, sa veste en soie aux armoiries familiales en lambeaux. Il avait dû recevoir un coup de poing sur le nez et il saignait abondamment. Il n'était vraiment pas beau à regarder, avec son nez gonflé et cramoisi. Je portais un kimono doublé à petits motifs épars et bien qu'il fût couvert de boue, le dommage n'était pas aussi grave que pour le Porc-Épic. Cependant mon menton me cuisait douloureusement. Le Porc-Épic m'informa que je saignais bien.

Les quinze ou seize policiers arrivés sur les lieux n'avaient aucun élève à arrêter — ils avaient opéré une retraite dans la direction opposée. Les seules arrestations qu'ils effectuèrent furent celles de mon collègue le Porc-Épic et de moi-même. Nous déclinâmes notre identité et leur racontâmes la scène de a à z mais ce n'était pas suffisant, il nous fallut nous rendre jusqu'au poste de police ; là, nous recommençâmes à exposer toute l'affaire au chef de police. Après quoi, je rentrai à ma pension.

Le lendemain quand j'ouvris les yeux, tout mon corps était endolori. Sans doute réagissait-il ainsi parce que j'avais perdu l'habitude de me bagarrer depuis longtemps. Allongé dans mon lit, je pensais que je ne pouvais même plus tirer fierté de mes anciens talents, quand ma vieille propriétaire apporta le *Quotidien du Shikoku* et le déposa près de mon oreiller. À vrai dire, je me sentais trop fatigué pour avoir envie de lire un journal, mais je songeai que je ne serais pas un homme si je me laissais décourager pour si peu et, roulant sur le ventre, j'ouvris le journal à la page deux. J'eus un choc. L'échauffourée de la veille y était relatée en détail. Que le journal traitât de cet incident n'était pas surprenant en soi, mais tel était à peu près le ton de cet article :

« Deux enseignants du collège, un certain professeur Hotta (?) et un jeune blanc-bec inconnu, fraîchement débarqué de Tôkyô, non contents d'avoir incité nos élèves, ces jeunes gens dociles et respectueux, à provoquer des troubles, ont pris la tête des collégiens présents sur les lieux et ils se sont lancés personnellement dans une attaque violente contre les élèves de l'École normale. » Puis le journaliste poursuivait : « Le collège de notre préfecture, un établissement où règnent la courtoisie et le respect des lois, jouit depuis toujours d'une réputation enviée dans tout le pays, mais à présent que les actes inconsidérés de ces Apaches ont porté atteinte au privilège que lui valait sa renommée, c'est notre cité entière qui en subit le déshonneur. Nous sommes en droit de réclamer vigoureusement qu'une enquête détermine les responsabilités. Nous osons espérer toutefois que les autorités compétentes prendront les mesures nécessaires, avant que nous-mêmes le fassions, pour infliger un châtement exemplaire à ces fauteurs de trouble, et nous souhaitons qu'à l'avenir, ces individus ne puissent plus jouer aucun rôle dans le monde éducatif. »

Tous les mots de l'article étaient soulignés de noir, pour que la semonce fût plus visible, sans doute. Je bondis hors de mon lit en sacrant. Chose étonnante, toutes mes articulations qui me faisaient terriblement souffrir jusque-là, se délièrent quand je sortis du lit, et j'oubliai mon mal.

Je froissai le journal en boule et le lançai dans le jardin. Ce n'était pas assez pour assouvir ma fureur. Je le ramassai alors et le jetai aux cabinets. Les journaux impriment des mensonges sans limite. Qu'est-ce qui exagère ou bluffe le plus au monde ?... Ne cherchez pas, c'est le journal. Ce qu'avait raconté sur mon compte ce journal, c'est moi seul qui étais juge que l'on en parlât ou pas. En plus, ces façons... un jeune blanc-bec inconnu fraîchement débarqué de Tôkyô !... Connaissez-vous quelqu'un nommé : blanc-bec inconnu ? Méditez cette question ! Je porte un nom de famille parfaitement honorable et je suis également pourvu d'un prénom. Si l'on désire examiner ma généalogie, je peux la présenter avec chacun de mes ancêtres jusqu'à Tada Mitsunaka.

Comme je me débarbouillais, je sentis brusquement une douleur au menton. Je demandai à la vieille Mme Hagino un miroir et quand elle me l'apporta, elle me demanda si « j'avais vu le journal du matin, s'pas ? » Je lui répondis que je l'avais lu et que je l'avais jeté aux cabinets. Que si elle le voulait, elle pouvait le repêcher. Elle se retira, suffoquée. En examinant mon visage dans la glace, je vis qu'il était aussi tuméfié que la veille. C'est mon visage, après tout, et il est important pour moi. On me l'avait abîmé, et pire que tout, on m'avait appelé blanc-bec inconnu, c'était plus que je ne pouvais supporter.

Comme il aurait été ignominieux pour moi que l'on crût que je manquais à l'école parce que le journal m'avait intimidé, j'avalai mon petit déjeuner très vite et arrivai le premier au collège. L'un après l'autre, les professeurs faisaient leur apparition, chacun regardait mon visage et riait. Ils n'avaient pas à rire. Ce n'était pas eux qui m'avaient fait cette tête, je ne leur devais rien. Au bout d'un moment, le Bouffon entra :

« Superbes exploits hier ! Sont-ce là tes glorieuses blessures ? »

Je supposai qu'il se vengeait de mon coup de poing au banquet d'adieu, cependant ses sarcasmes m'irritèrent tant que je lui répliquai de cesser ses propos oiseux et d'aller plutôt sucer ses pinceaux. Il poursuivit alors :

« Je suis profondément navré. Ta souffrance est grande, assurément ?

— Que j'aie mal ou non, c'est ma figure, et ça ne te regarde pas ! » répondis-je, furieux.

Il regagna sa place de l'autre côté de la pièce sans cesser pour autant de fixer mon visage et se mit à chuchoter je ne sais quoi en riant avec son voisin, le professeur d'histoire.

Le Porc-Épic fit ensuite son apparition. Son nez était devenu violacé et il était si enflé qu'on avait l'impression que du pus aurait coulé si on l'avait pressé. C'est peut-être de la fatuité de ma part, mais je jugeai que son visage avait été bien plus maltraité que le mien. Comme nos tables sont côte à côte, je voisine avec le Porc-Épic et la malchance veut en outre que nous soyons placés juste face à l'entrée de la salle. Belle réunion de deux drôles de visages. Chaque fois que l'un des professeurs s'ennuyait, il n'avait qu'à nous regarder. Tous disaient des lèvres : « Comme c'est fâcheux ! » mais le cœur n'y était pas et je suis sûr qu'ils se moquaient de nous. Sinon, quelle raison auraient-ils eu de pouffer ainsi en chuchotant entre eux ? Quand j'entrai dans la salle de classe, les élèves m'accueillirent par des applaudissements. Deux ou trois crièrent même : « Vive notre professeur ! » Je ne savais pas si c'était sincère ou pour rire. Alors que le Porc-Épic et moi étions devenus le point de mire, Chemise-Rouge s'approcha de nous sans nous regarder particulièrement : « Quelle catastrophe, cette histoire ! Je suis profondément désolé pour vous. J'ai discuté de cet article avec le directeur et nous avons décidé de demander au journal qu'il publie un rectificatif, ne vous faites pas de souci ! Tout cela est arrivé par la faute de mon jeune frère, qui a demandé à Hotta d'intervenir, et j'en suis vraiment navré. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur car croyez bien que je ne ménagerai pas mes efforts pour essayer de régler au mieux cette affaire. » Il allait jusqu'à présenter des demi-excuses.

À la troisième heure, le directeur sortit de son bureau et vint nous confier, l'air très soucieux, combien il était embarrassant que le journal eût publié un article pareil. Et qu'il souhaitait qu'il n'y eût pas d'autres complications. Pour moi, je ne me faisais strictement aucun souci, car j'avais prévu qu'au cas où l'on voudrait me renvoyer, je serais le premier à adresser ma démission. Mais si je renonçais à mon poste sans qu'il y ait faute de ma part, ces bluffeurs de journalistes se rengorgeraient d'autant plus. Je résolus alors d'obliger le journal à faire paraître un rectificatif, et de mon côté de continuer coûte que coûte mon travail au collège, comme d'habitude. Je me dis que je passerais au siège du journal en rentrant chez moi pour discuter de cette question, puis, comme l'école avait déjà entrepris des démarches pour faire publier un désaveu, m'avait-on dit, j'y renonçai.

À un moment où le directeur et le sous-directeur étaient libres, nous leur avons expliqué tout ce qui s'était réellement passé. Tous deux avaient convenu que nous étions dans le vrai et que le journal avait publié cet article intentionnellement, en raison de quelque animosité vis-à-vis de notre collège. Chemise-Rouge vint dans la salle des professeurs et il défendit notre conduite auprès de chaque enseignant. Il proclamait haut et fort que c'était son frère qui avait invité le Porc-Épic, et qu'en somme lui-même était en faute. Tout le monde faisait

chorus, le journal était dans son tort, c'était un scandale, et quel malheur pour nous deux.

Sur le chemin du retour, le Porc-Épic me mit en garde :

« Tu sais, avec Chemise-Rouge, ça sent mauvais ! Si nous ne nous méfions pas, il nous roulera.

— Ça a toujours senti mauvais, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'est pas net !

— Je crois que tu ne te rends pas compte, reprit-il. Hier, son frère est venu exprès nous relancer, c'était une ruse pour nous impliquer dans la bagarre. » En effet, je n'avais pas imaginé que cela pouvait aller si loin. Le Porc-Épic avait l'air rude mais il était plus intelligent que moi, et je l'admirai.

« Il nous a poussés au feu comme ça, puis il a filé au journal et s'est arrangé pour faire écrire cet article ! Sûr, c'est un coquin !

— L'article aussi, c'est du Chemise-Rouge ? Là, je n'en reviens pas. Mais les gens du journal croient ce que raconte Chemise-Rouge aussi facilement que ça ?

— Pas besoin de le croire. Il suffit qu'il ait un ami bien placé.

— Il aurait un ami au journal ?

— Aucune importance qu'il en ait ou pas. On invente des mensonges, on les fait passer pour la réalité, et voilà, on vous écrit l'article illico.

— Lamentable. S'il s'agit vraiment d'une machination de Chemise-Rouge, nous risquons tous les deux de perdre notre travail avec cette histoire.

— Les choses peuvent mal tourner et nous serons bien embêtés.

— Dans ces conditions, je présente dès demain ma démission et je rentre à Tôkyô, non mais... Pas question de rester dans un endroit aussi nauséabond même si on me suppliait.

— Si tu remets ta démission, cela ne gênera en rien Chemise-Rouge.

— C'est vrai, tu as raison. Qu'est-ce qui pourrait bien l'embêter ?

— C'est très difficile de confondre un filou aussi rusé, qui s'arrange toujours pour ne laisser aucune preuve.

— C'est vraiment contrariant. On pourrait aussi nous accuser de calomnie. Ça me démoralise. Je me demande quelquefois si le ciel est juste ou non.

— Écoute, laissons passer deux ou trois jours pour voir la tournure des choses. Si ça empire, il ne nous restera plus qu'à l'attraper à Sumita.

— Tu veux dire, laisser l'affaire de la bagarre en plan ?

— Oui. Il nous faut l'attaquer à son point sensible.

— Tu as sans doute raison. Je ne vaud rien pour tirer un plan. Je m'en remets à toi pour tout. Mais au moment voulu, je ferai ce qu'il faut. »

Sur ces mots, le Porc-Épic et moi, nous nous séparâmes. Si les suppositions de mon collègue au sujet de Chemise-Rouge se révélaient exactes, alors cet individu était un fier saligaud. Il était bien trop malin pour qu'on pût le démasquer grâce à notre cerveau. La seule méthode efficace avec lui était d'user de la force. Pas de doute, la guerre n'est pas près de disparaître du monde. Même pour des questions personnelles, il faut recourir à la force.

Le lendemain, j'attendis avec impatience le journal, et quand je l'examinai, je n'y trouvai ni rectificatif ni désaveu. Une fois arrivé à l'école, j'allai m'en plaindre au Blaireau qui me répondit que cela paraîtrait sans doute le lendemain. Certes, le désaveu envoyé par l'école était publié le jour suivant, en minuscules caractères de moins de trois millimètres de côté. Mais de son côté, le journal n'écrivait pas un mot pour rectifier sa première version, bien entendu. Je retournai parlementer avec le directeur et sa réponse fut que l'on ne pouvait rien entreprendre de plus. Décidément notre directeur, malgré sa tête de Blaireau et la vanité de ses redingotes, dispose de bien peu de pouvoir et d'influence. Même pas capable de

contraindre un journal de province à s'excuser d'avoir publié un article mensonger. La colère me saisit, et je déclarai que puisqu'il en était ainsi, j'irais moi-même discuter avec le rédacteur en chef.

« Ne fais pas cela ! Sinon, ils écriront les pires horreurs sur toi ! Une fois que quelque chose est paru dans un journal, que ce soit vrai ou pas, on ne peut plus rien y changer. Crois-moi, il faut en prendre son parti, c'est la seule voie raisonnable. » Son prêchi-prêcha rappelait le sermon d'un bonze. Si vraiment les journaux sont tels, qu'on les anéantisse au plus vite, pour le bien de tous ! Ce jour-là, à la faveur des explications du Blaireau, j'ai compris pour la première fois qu'être attaqué par un article de journal et être mordu par une tortue molle offraient beaucoup de ressemblances : l'un comme l'autre ne vous lâchait plus.

Trois jours plus tard, l'après-midi, le Porc-Épic vint me trouver, dans un état d'extrême agitation.

« Le moment est enfin venu ! Je vais mettre à exécution le plan dont je t'ai parlé ! » Je lui répondis que j'étais prêt à me joindre à lui sur-le-champ. Mais mon collègue secoua la tête en m'objectant qu'il valait mieux rester à l'écart.

« Pourquoi ? lui demandai-je.

« Est-ce que le directeur t'a convoqué pour te demander de lui remettre ta démission ?

— Non. Et toi ?

— Oui. Il m'a fait appeler aujourd'hui dans son bureau et m'a annoncé qu'il était désolé, mais que la situation l'obligeait à me demander de quitter l'école.

— C'est un déni de justice ! Notre Blaireau a dû se tambouriner sur le ventre un peu trop fort et ses tripes sont toutes chamboulées. Tu sais bien que nous sommes allés ensemble à la cérémonie de la victoire, que nous avons regardé ensemble ces danseurs de Kôchi avec leurs sabres qui brillaient, et que nous sommes entrés tous les deux dans la mêlée pour tenter d'arrêter cette bagarre. Si le directeur veut des démissions, par équité, il devrait les exiger de nous deux. Pourquoi donc ces écoles de campagne sont-elles conduites en dépit du bon sens ? Cela me met hors de moi.

— Il y a encore Chemise-Rouge en coulisse. Au point où nous en sommes arrivés maintenant, nous ne pouvons plus travailler ensemble, lui et moi, mais que tu restes ici, toi, ne constitue pour lui aucun obstacle.

— Mais moi, penses-tu que je pourrais travailler avec Chemise-Rouge ? Il est bien présomptueux s'il croit que je ne constitue aucun obstacle !

— C'est parce que tu es trop simple et direct qu'il pense pouvoir te manœuvrer à sa guise, même si tu continues ton travail ici.

— De mieux en mieux ! Mais qui voudrait travailler avec lui ?

— De plus, Koga est parti et peut-être s'est-il passé quelque chose, mais la personne qui doit le remplacer n'est pas encore arrivée. Si nous disparaissions tous les deux en même temps, il y aura tellement de trous dans l'emploi du temps des élèves qu'il lui sera bien difficile d'organiser les cours.

— Il s' imagine sans doute que je vais lui servir de bouche-trou temporaire ? Qu'il aille au diable, je ne me laisserai pas prendre à son jeu ! »

Le lendemain, à l'école, j'entrai dans le bureau du directeur et entamai la discussion.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé de remettre ma démission ?

— Hé ?... » Le Blaireau était stupéfait.

« Y a-t-il une raison pour demander la démission de Hotta et pas la mienne ?

— L'école a certains besoins qui...

— Ce sont de mauvaises raisons. Si vous n'avez pas besoin de me renvoyer, pourquoi

devez-vous le faire pour Hotta ?

— Je pense ne pas avoir à vous donner d'explications..., disons que je considère que le départ de Hotta était devenu inévitable alors que je ne vois pas la nécessité de votre démission. »

C'était bien un blaireau, habile à esquiver l'essentiel, et tout à fait maître de lui. Je n'étais pas de taille à argumenter contre lui.

« Dans ces conditions, je démissionne à mon tour. Vous aviez peut-être cru que je resterais tranquille après le renvoi de Hotta, mais figurez-vous que je ne suis pas aussi insensible.

— Tout cela est bien ennuyeux. Si Hotta s'en va et si vous nous quittez aussi, comment pourrions-nous assurer les cours de mathématiques au collège ?...

— Je n'ai rien à y voir, que vous puissiez ou non les assurer.

— Allons, on n'est pas si égoïste ! Il faut tout de même songer un peu à la situation de l'école. D'autre part, si vous démissionnez après moins d'un mois passé ici, votre future carrière en sera sérieusement affectée. Je vous conseillerais d'y réfléchir avec soin.

— Peu importe ma carrière, le devoir envers un ami est plus important.

— Certes, certes... Ce que vous dites est parfaitement vrai et respectable, mais considérez un peu mon point de vue. Si vous persistez à vouloir donner votre démission, je n'insisterai pas davantage, mais laissez-nous au moins le temps de trouver un remplaçant. Quoi qu'il en soit, rentrez chez vous, réfléchissez encore et vous changerez peut-être d'avis. »

Changer d'avis, certainement pas, j'avais au contraire les meilleures raisons du monde de ne pas le faire, mais comme le visage du Blaireau blêmait puis rougissait tour à tour, je fus pris de pitié et je me retirai en déclarant que je réfléchirais encore. Je ne dis pas un mot sur ce sujet à Chemise-Rouge, car comme nous étions décidés à l'abattre à tout prix, mieux valait l'exécuter une fois pour toutes.

Je racontai au Porc-Épic tous les détails de mon entretien avec le Blaireau et mon collègue me dit que c'était, à grands traits, ce qu'il avait imaginé. Si j'attendais le bon moment pour remettre ma démission, cela ne gênerait pas le déroulement des plans que nous avions bâtis. Je fis comme disait le Porc-Épic. Il semblait plus perspicace que moi, et je décidai de suivre ses conseils en tout.

Finalement le Porc-Épic remit sa démission, fit ses adieux à tous les professeurs, et alla s'installer à l'hôtel Minatoya, près du port. Mais à l'insu de tous, il déménagea et il loua une chambre au premier étage, en façade, à l'hôtel Masuya, dans la ville thermale. Puis il déchira légèrement la cloison de papier pour pouvoir épier la rue. Je pense que j'étais le seul dans le secret. Les visites clandestines de Chemise-Rouge se feraient forcément de nuit. Mais le début de la soirée était risqué pour lui, car des élèves ou d'autres pouvaient le remarquer et l'on ne pouvait guère l'attendre avant neuf heures passées. Les deux premières nuits, je montai la garde en compagnie de mon collègue jusqu'aux alentours de onze heures, mais aucun signe de Chemise-Rouge. La troisième nuit, nous veillâmes de neuf heures à dix heures et demie, sans succès. Je crois qu'il n'y a rien de plus grotesque que de regagner sa pension en pleine nuit, tout penaud d'avoir échoué. Au bout de la quatrième ou cinquième nuit, la vieille Mme Hagino commença de montrer quelque inquiétude et m'objecta que « se baguenauder des nuits entières, s'pas, pour un homme marié... vaudrait-il pas mieux s'en abstenir, dites-moi ? — Mes sorties nocturnes ne sont en rien ce que vous imaginez. Au cours de ces expéditions, je me fais l'instrument de la justice divine. »

Néanmoins, après une semaine de veille sans le moindre résultat tangible, je me sentis

bien découragé. Par nature, je suis pressé, et si quelque chose m'enthousiasme, je suis capable de m'y tenir une nuit entière. Toutefois, cette ardeur ne dure jamais longtemps. J'avais beau être le bras armé des dieux, cela ne changeait rien au fait que j'en avais assez. La sixième nuit, je sentais poindre l'ennui et la septième j'aspirais à m'en aller et me reposer. À l'opposé, le Porc-Épic est très opiniâtre. Du crépuscule à minuit passé, il restait l'œil rivé dans l'ouverture de la cloison, à scruter la zone éclairée par une lampe à gaz ronde, suspendue à l'entrée de l'hôtel Kadoya. Quand je le rejoignais dans la chambre, il me détaillait ses statistiques : combien de clients ce jour, combien restaient passer la nuit, combien parmi eux étaient des femmes, etc. J'étais surpris. Si je me laissais aller à dire que notre visiteur n'avait toujours pas l'air de faire son apparition, il me répondait : « Si, il finira bien par venir ! », mais de temps en temps il croisait les bras et soupirait. Je me sentais de la pitié pour lui, car si jamais Chemise-Rouge ne se montrait pas en ces lieux, de sa vie le Porc-Épic n'aurait plus l'occasion de lui administrer le châtimement divin.

Le huitième soir, je quittai ma pension vers sept heures et me rendis d'abord à l'établissement thermal où je me baignai longuement, puis j'achetai huit œufs en ville. C'était ma tactique pour contrer la torture des patates à laquelle me soumettait ma vieille logeuse. Quatre œufs dans chaque poche de mes deux manches, mon habituelle serviette rouge sur l'épaule, les bras croisés sous mon kimono, je grimpai l'escalier de l'hôtel Masuya et fis coulisser la cloison mobile de la chambre du Porc-Épic.

« Il y a de l'espoir, il y a de l'espoir ! » Son visage semblable à la terrible divinité Idate avait subitement retrouvé de la vivacité. Jusqu'à la veille au soir, j'étais désolé pour lui quand je le voyais, sombre et mélancolique, mais à la vue de son visage animé, je me sentis soudain tout joyeux et avant même de l'interroger, je m'écriai :

« Hip, hip, hip, hurra !

— Ce soir, vers sept heures, Kosuzu, tu sais, cette geisha, est entrée au Kadoya.

— Avec Chemise-Rouge ?

— Non.

— Alors, c'est raté.

— Elles étaient deux geishas à entrer ensemble... Mais je pense qu'il y a de l'espoir.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais il est malin, le bonhomme. Il envoie les geishas en éclaireur et il se glissera dans l'hôtel peut-être plus tard.

— Oui, c'est possible. Il est déjà neuf heures, n'est-ce pas ?

— Exactement neuf heures douze minutes, me répondit mon collègue après avoir tiré de sa ceinture une montre en nickel. Eh ! Éteins la lampe à pétrole ! S'il voit les ombres de nos deux têtes avec nos cheveux en brosse sur la cloison de papier, cela lui mettra la puce à l'oreille ! Les vieux renards sont méfiants ! »

Je soufflai sur la lampe posée sur une table laquée et l'éteignis. Les étoiles diffusaient une faible lumière à travers les cloisons de papier translucide. La lune n'était pas encore sortie. Le Porc-Épic et moi, nos visages collés contre la cloison, retenions notre souffle. L'horloge murale sonna la demie de neuf heures.

« Crois-tu qu'il viendra ? S'il ne fait pas son apparition cette nuit, moi, j'abandonne.

— Pour moi, je continuerai tant qu'il me restera de l'argent.

— Il te reste combien encore ?

— J'ai payé, y compris pour aujourd'hui, cinq yens et soixante *sens*. Je vais régler ma note chaque soir pour pouvoir quitter les lieux dès qu'il le faudra.

— C'est une bonne précaution. L'hôtelier ne s'en montre pas trop surpris ?

— Non, pas spécialement. Ce qui me pèse le plus, c'est de ne pas m'éloigner de cette cloison.

— Tu fais la sieste dans la journée ?

— Oui, je me repose dans la journée, mais être confiné comme ça sans pouvoir sortir, c'est dur.

— C'est une rude tâche que d'administrer la justice divine. Si, comme l'a dit Lao Tseu, "Vaste est le filet du Ciel. Ses larges mailles n'échappent rien..."^[63], ce serait idiot que Chemise-Rouge, lui, s'échappe !

— Je suis sûr qu'il finira par venir cette nuit !... Dis donc, regarde, regarde ! » La voix de mon compagnon s'était faite toute petite et mon cœur se mit à battre. Un homme coiffé d'un chapeau noir se distinguait dans le halo de la lampe du Kadoya, mais il continua son chemin vers l'obscurité. Ce n'était pas lui. Grosse déception. Par-dessus le marché, l'horloge de la réception, sans se soucier de nous, sonna dix heures. Allons, pour cette nuit encore, ça paraissait raté.

Tout devint de plus en plus calme. On percevait distinctement les tambours qui résonnaient depuis le quartier de plaisir. La lune apparut soudain au-dessus des montagnes qui entourent Sumita. Les rues s'éclairèrent. J'entendis alors, venant d'en bas, des voix. Comme je ne pouvais pas passer la tête par la fenêtre, il m'était difficile de les localiser exactement, mais elles semblaient se rapprocher peu à peu. Je percevais le son clair des sandales à petits talons qui frappaient le sol. En jetant un coup d'œil en biais, je pus finalement me rendre compte que deux silhouettes étaient toutes proches.

« Tout va bien à présent. Nous nous sommes débarrassés du gêneur. » Aucun doute n'était permis, c'était la voix du Bouffon.

« Rien que de la force et pas d'astuce, ça ne donne rien ! » Cela, c'était Chemise-Rouge.

« C'est comme l'autre, il ressemble bien à un Edokko ! C'est pourtant un petit jeune homme intrépide qui n'est pas dénué d'un certain charme.

— Et ces façons qu'il a eues de refuser l'augmentation de salaire et de vouloir démissionner. À mon avis, il est malade des nerfs ! »

J'aurais souhaité ouvrir la fenêtre, sauter de l'étage et leur démolir le portrait, mais je réussis, non sans peine, à me contenir. Les deux compères, avec de grands Ha ha ha ha ! passèrent sous la lampe à gaz du Kadoya et pénétrèrent dans l'hôtel.

« Bon.

— Bon.

— Ils sont venus.

— Enfin.

— Ça y est, je peux me sentir tranquille.

— Et cet animal de Bouffon qui m'a appelé petit jeune homme intrépide !

— Quant au gêneur, c'était de moi qu'il s'agissait. Quelle arrogance ! »

Nous devons prendre nos amis par surprise sur le chemin du retour. Mais nous n'avions pas la moindre idée du moment où ils quitteraient l'hôtel. Le Porc-Épic descendit à la réception et expliqua que comme il se pourrait bien que nous soyons obligés de partir dans la nuit pour affaires, ce serait très aimable si on laissait la porte non verrouillée. À y repenser maintenant, je me dis qu'il est étonnant que le patron de l'hôtel ait accepté. En général, ce sont plutôt des voleurs qui feraient ce genre de demande.

Attendre l'arrivée de Chemise-Rouge avait été pénible. À présent, attendre sa sortie l'était encore davantage. Nous ne pouvions pas nous allonger, et faire le guet constamment par la

déchirure de la cloison était tuant, cela me mettait dans tous mes états et jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi mal. Plutôt que cette attente, je suggérai au Porc-Épic de faire irruption au Kadoya et de prendre Chemise-Rouge en flagrant délit. D'un mot il repoussa ma proposition. Si nous tentions de pénétrer de force, me dit-il, les gens de l'hôtel nous traiteraient de monte-en-l'air et ils nous barreraient la route. Si nous expliquions nos raisons et demandions à rencontrer nos hommes, on nous répondrait qu'ils n'étaient pas là, ou bien on nous conduirait dans une chambre inoccupée. Si même nous parvenions à nous introduire à l'insu de tous, comment nous y prendrions-nous pour savoir, parmi les dizaines de pièces de cet hôtel, dans laquelle les cueillir ? Le seul plan raisonnable était d'attendre leur sortie, même si c'était ennuyeux. En fin de compte, il avait raison et nous dûmes supporter d'attendre jusqu'à cinq heures du matin.

Dès que nous vîmes les deux silhouettes sortir du Kadoya, le Porc-Épic et moi fûmes à leurs trousses. Il n'y avait pas encore de train à cette heure-là et les deux hommes devaient regagner notre ville à pied. Au sortir de Sumita, il y a une allée d'une centaine de mètres bordée de cèdres, avec, à droite et à gauche, des rizières. Au-delà, on rencontre de temps à autre des chaumières et un chemin surélevé coupe à travers champs jusqu'à la ville. Une fois hors de Sumita, nous pouvions attraper nos hommes n'importe où, mais il valait mieux si possible les surprendre dans l'allée de cèdres, loin des habitations, et nous les suivîmes sans être vus. Dès que nous fûmes hors de la ville, nous prîmes le galop et à la vitesse d'une violente bourrasque, nous les rattrapâmes. Au bruit soudain, l'un des deux, effrayé, se retourna, c'était Chemise-Rouge. La main du Porc-Épic s'abattit sur son épaule. Le Bouffon, terrifié, avait l'air de vouloir s'enfuir mais je le contournai et lui bloquai le passage.

« Comment quelqu'un qui occupe un poste de sous-directeur peut-il passer la nuit au Kadoya ? » attaqua immédiatement le Porc-Épic.

— Y a-t-il un règlement qui interdise aux sous-directeurs de le faire ? » Chemise-Rouge parlait comme à son habitude, très poliment. Son visage avait un peu pâli.

« Ne disiez-vous pas qu'il était préjudiciable à la discipline d'entrer dans une boutique de nouilles ou de boulettes de riz ? Et ce même homme, si pointilleux, va passer la nuit à l'hôtel avec une geisha ? »

Le Bouffon semblait guetter l'occasion de prendre la fuite, aussi je me plantai devant lui, lui barrai la route et criai, plein de colère :

« Alors, ce petit jeune homme d'Edo, c'est qui ? »

— Non, il ne s'agit pas de toi, absolument pas ! »

Il avait encore l'effronterie de se trouver des faux-fuyants. À ce moment-là, je pris conscience de ce que je tenais, au fond de mes manches. Pour éviter le choc de mes œufs pendant ma course, je les avais maintenus sans cesse. Je plongeai soudain une main au fond de ma manche, saisis deux œufs et les jetai en hurlant sur le visage du Bouffon. Les œufs s'écrasèrent et les jaunes lui dégoulinèrent copieusement sur le nez. Le Bouffon, complètement ahuri, s'écroula sur le postérieur en laissant échapper une exclamation de terreur avant d'appeler à l'aide. J'avais acheté ces œufs pour me nourrir et je ne les avais pas mis dans mes poches dans l'intention de me battre avec. La rage m'avait fait les lancer sans savoir vraiment ce que je faisais. C'est seulement en voyant le Bouffon culbuter en arrière que je compris l'efficacité de ces œufs et, ivre de succès, je lui balançai en pleine figure les six œufs restants.

« Prends ça, cochon ! Attrape, animal ! » Son visage était totalement barbouillé en jaune.

Tandis que je lançais mes œufs, le Porc-Épic était encore dans le feu de sa controverse avec Chemise-Rouge.

« Avez-vous une preuve que j'aie emmené une geisha à l'hôtel Kadoya et que j'aie passé la nuit avec elle ?

— J'ai vu, de mes yeux vu, votre favorite entrer au Kadoya à la tombée de la nuit. Vous ne pensez quand même pas me rouler ?

— Il n'y a aucune nécessité de vous rouler. Yoshikawa et moi sommes descendus à l'hôtel cette nuit. Qu'une geisha y soit entrée ou pas dans la soirée, que voulez-vous que j'en sache ?

— Silence ! » Le Porc-Épic lui cloua le bec d'un coup de poing. Chemise-Rouge chancela. « C'est une violence, un acte de brutalité. Il est illégitime de recourir à la force contre quelqu'un avant que les plaidoiries aient été exposées.

— Illégitime, tiens ! » Le Porc-Épic le boxa encore un coup.

« Pour des coquins endurcis comme toi, voilà les arguments qui parlent ! » Et il le frappa à coups redoublés. Au même moment, je n'y allais pas de main morte avec le Bouffon. Au terme de l'assaut, la paire d'amis se recroquevillait au pied d'un cèdre. Étaient-ils hors d'état de bouger ou bien complètement hébétés, ils ne manifestaient en tout cas aucune velléité de fuite.

« Tu as eu ton compte ? Sinon, on te ressert ! » Chemise-Rouge reçut de chacun de nous un rabiote de coups de poing.

« Merci, ça me va comme ça, répondit-il.

— Et toi, tu en veux encore ? » Cela s'adressait cette fois au Bouffon.

« C'est suffisant, je vous assure.

— Vous êtes de satanés coquins, tous les deux, et nous nous sommes faits les messagers du ciel pour vous punir. Qu'à l'avenir cette leçon vous incite à plus de décence. Nul ne doit échapper à la justice, et vous pas plus que quiconque, même si vous êtes éloquents pour vous défendre », déclara le Porc-Épic. Les deux hommes restèrent silencieux. Peut-être étaient-ils trop épuisés pour ouvrir la bouche.

« Je ne cherche ni à me sauver ni à me cacher. Je serai à l'hôtel Minatoya, près du port, jusqu'à cinq heures, aujourd'hui. Si vous avez quelque chose à me dire ou si vous voulez envoyer la police, vous me trouverez là-bas », reprit le Porc-Épic. J'enchaînai : « Moi non plus, je ne me sauve pas et je ne me cache pas. J'attendrai avec Hotta, au même endroit. Si cela vous chante de prévenir la police, je vous en prie, faites. » Sur ces mots, nous partîmes à grands pas.

J'étais de retour à ma pension un peu avant sept heures du matin. Dès que je fus dans ma chambre, je me mis à emballer mes affaires. La vieille Mme Hagino, surprise, me demanda :

« Où avez-vous l'intention de vous rendre, dites-moi ?... » et je lui répondis que j'allais à Tôkyô chercher ma femme. Je réglai mon compte et montai dans le premier train pour le port. Quand j'arrivai au Minatoya, je trouvai le Porc-Épic endormi dans une chambre au premier étage. Je voulais rédiger sans plus tarder une belle lettre de démission, mais je ne savais trop ce qu'il convenait d'écrire. Je notai donc :

« En raison de circonstances personnelles particulières, je rentre à Tôkyô et je vous présente ma démission. Meilleures salutations. » J'adressai ce pli au directeur et le postai.

Le vapeur partait à six heures du soir. Le Porc-Épic et moi étions exténués et nous ronflâmes tout notre saoul. À notre réveil, il était deux heures de l'après-midi. La servante interrogée nous répondit que personne de la police n'était venu.

« Et voilà, ils n'ont pas porté plainte, ni Chemise-Rouge, ni le Bouffon ! » L'un comme l'autre nous partîmes d'un énorme rire.

Le soir même, le Porc-Épic et moi quittâmes cette terre maudite. Plus le bateau s'éloignait de la côte, plus je sentais mon cœur s'alléger. Un train direct nous amena de Kôbé à Tôkyô, et

en atteignant la gare de Shimbashi, nous étions comme des prisonniers qui retrouvent la liberté. Le Porc-Épic et moi nous séparâmes là, et je ne l'ai plus jamais revu depuis.

J'ai oublié de parler de Kiyo. À peine avais-je mis le pied à Tôkyô que sans prendre le temps de passer à ma pension, je filai droit chez elle avec tous mes bagages.

« Kiyo, c'est moi, je suis revenu !

— Botchan, c'est bien vous... Comme je suis heureuse que vous soyez revenu aussi vite ! » Les larmes lui coulaient le long des joues. Moi aussi, j'étais si heureux que je lui dis que je ne retournerais jamais à la campagne, que j'aurais une maison à Tôkyô où nous vivrions ensemble.

Peu de temps après, par l'intermédiaire d'une relation, j'obtins un poste d'aide-technicien dans les tramways municipaux. Mon salaire était de vingt-cinq yens par mois, le loyer de la maison de six yens. Cette maison, sans vestibule pourtant, paraissait combler de bonheur Kiyo. Malheureusement, cette même année en février, elle attrapa une pneumonie et elle mourut. La veille de sa mort, elle m'avait appelé près d'elle et m'avait dit :

« Botchan, quand je mourrai, je vous en prie, pour le repos de mon âme, faites que je sois inhumée dans votre caveau de famille. Ainsi, Botchan, je pourrai vous attendre heureuse dans la tombe. »

Voilà pourquoi Kiyo repose au temple Yôgenji, à Kobinata.

- [{1}](#) Kiyō : l'idéogramme signifie « pureté ».
- [{2}](#) Restauration (1868-1912) : restauration de l'empereur Meiji, en opposition au système féodal précédent. C'est le début du Japon moderne.
- [{3}](#) Kintsuba, Kôbayaki : gâteaux populaires du début du siècle.
- [{4}](#) Kôjimachi, Azabu : quartiers résidentiels.
- [{5}](#) Kyûshû : l'île la plus méridionale de l'archipel, à cette époque, extrêmement lointaine et rurale.
- [{6}](#) Ogawamachi, Kanda : quartiers des écoles et des librairies, équivalent de notre quartier Latin.
- [{7}](#) Shimbashi : littéralement, nouveau pont, quartier central de Tôkyô. Une grande gare porte le même nom.
- [{8}](#) Shikoku : la troisième île de l'archipel, située au sud du Japon.
- [{9}](#) Quatre tatamis et demi : il est d'usage d'indiquer la mesure des pièces par le nombre de nattes « tatami » qui recouvrent le plancher. Dimension d'un tatami : 1,80 mètres sur 90 centimètres environ.
- [{10}](#) Kamakura : ancienne capitale du Japon, à une heure environ de Tôkyô. Très belle ville qui connut ses heures de gloire aux XII^e et XVI^e siècles.
- [{11}](#) Botchan : ce n'est pas un prénom, mais une appellation respectueuse ou affectueuse signifiant “jeune maître, petit maître”, mais pouvant prendre aussi un sens péjoratif : “petit jeune homme, jeunot, naïf”.
- [{12}](#) Sasa-amé : gelée sucrée enroulée dans des feuilles de bambou nain.
- [{13}](#) Échigo : ancien nom d'une des sept provinces du nord du Japon, actuellement dans la préfecture de Niigata.
- [{14}](#) Hakoné : région thermale et touristique au pied du mont Fuji, près de Tôkyô. Le passage de Hakoné a longtemps divisé le Japon en deux parts, surtout pour les habitants du Kantô (région de Tôkyô).
- [{15}](#) Sen : la centième partie du yen.
- [{16}](#) Blaureau : dans le folklore japonais, c'est un animal rusé et intelligent qui est supposé se métamorphoser pour tromper les humains.
- [{17}](#) Hakama : sorte de jupe-culotte ou de pantalon aux jambes très amples dans lequel entre le kimono.
- [{18}](#) Haori : veste aux manches larges, portée sur le kimono.
- [{19}](#) Edokko : littéralement, enfant d'Edo (ancien nom de Tôkyô). Un Edokko est d'abord fier de son appartenance, il est volontiers bagarreur, impulsif, généreux, dépensier, il aime son parler et en joue avec une gouaille populaire, il pratique les jeux de mots et l'exagération, l'hyperbole, il est jugé par les autres Japonais comme superficiel, léger, vaniteux.
- [{20}](#) Un koku : environ 180 litres. Unité de capacité utilisée pour le riz non décortiqué et qui permettait d'évaluer les récoltes et donc les impôts dans le système féodal.
- [{21}](#) Ikagin : jeu de mots : Ika peut signifier « faux » et Gin (ou Kin) « argent ». Ce propriétaire est un « faux-jeton ».
- [{22}](#) Witch : anglais, sorcière.
- [{23}](#) Kazan : il existe en effet deux peintres à peu près contemporains : Watanabé Kazan (1793-1841), célèbre pour ses portraits et Yokoyama Kazan (1784-1837) peintre de Kyôto.
- [{24}](#) Tankeï : dans la province du Guangdong, en Chine, qualité de pierre renommée pour la fabrication des encriers dans lesquels on délaie les bâtonnets d'encre de Chine.
- [{25}](#) Nouilles : littéralement, soba, nouilles à la farine de sarrasin, spécialité culinaire de Tôkyô.
- [{26}](#) Tenmoku : coupe de forme conique et peu profonde, utilisée surtout pour la cérémonie du thé.
- [{27}](#) Sônin : nomination à un rang officiel (fonctionnaire, professeur) par décret impérial.
- [{28}](#) Tentative de traduction d'un jeu de mots, très insolite, à partir d'une tournure dialectale *Na, moshi*, rendue dans notre texte par : « s'pas » et du nom d'un plat particulier, *nameshi*.
- [{29}](#) L'empereur Seiwa (850-880) : empereur dont descend la noble lignée des Minamoto, en particulier le samouraï Tada Mitsunaka.
- [{30}](#) Ryô-un-kaku : construction à douze étages, la plus haute de l'époque, élevée dans le parc d'Asakusa en l'an 23 de l'ère Meiji (1891) et détruite dans le grand tremblement de terre de 1923.
- [{31}](#) Lin : (généralement transcrit : rin) dixième partie du sen.
- [{32}](#) Autocopiés : système ancien de polycopie à l'aide de la substance mucilagineuse d'un tubercule.
- [{33}](#) Haïku : poésie très courte en dix-sept syllabes (trois groupes de cinq, sept, cinq).
- [{34}](#) Ici est intégré l'un des haïkus les plus célèbres de Bashô (le texte exact est : *Furu ike ya/Kawazu tobikomu/mizu no oto* : Un vieil étang/Un crapaud plonge/Ploc ! Quel bruit !). C'est un des poèmes que l'on évoque volontiers à propos du silence.
- [{35}](#) Syllabaire hiragana : la langue japonaise se transcrit à l'aide de deux syllabaires et d'idéogrammes chinois. Ces derniers

permettent à l'œil de saisir immédiatement le sens, ils sont un appui à la compréhension des textes. Les enfants, et ici Kiyo, une vieille femme qui n'a pas reçu d'éducation poussée, se servent des syllabaires, surtout le plus usité (hiragana), très facile à mémoriser. Pour un « honnête homme », la lecture de ce genre d'écrits est paradoxalement plus malaisée.

[{36}](#) Shiruko : plat sucré à base de farine de haricots rouges et qui comporte des *mochi*, gâteaux de riz glutineux.

[{37}](#) O-zôni : plat de différents légumes en julienne, accompagnés aussi de morceaux de *mochi*.

[{38}](#) Nobéoka, dans la province de Hyûga : cette petite ville est située dans le Kyûshû, dans la préfecture actuelle de Miyazaki.

[{39}](#) Matsuo Bashô (1644-1694) : appelé le « divin Bashô », adepte de l'école zen, maître incontesté du haïku.

[{40}](#) Patrons coiffeurs : ils ont la réputation d'être oisifs, leur femme étant supposée travailler pour deux.

[{41}](#) « Prendre à la corde d'un puits... » : allusion à un haïku très célèbre de Kaga no Chiyo, poétesse de grand renom (1703-1755) *Asagao ni/Tsurube torarete/Morai mizu* : Volubilis pris/À la corde de mon puit/Où recevrai-je mon eau ?

[{42}](#) Sugawara Michizané (845-903) : poète et homme politique, il a été exilé à Hakata, au Kyûshû.

[{43}](#) Kawai Matagorô : il s'agit d'une sorte de vendetta du début du XVII^e siècle. Kawai Matagorô avait tué le père de Watanabé Kazuma. Il finira par être assassiné à son tour.

[{44}](#) La Rivière du Ciel : nom japonais de la Voie lactée.

[{45}](#) Aizu : dans la préfecture de Fukushima, dans le Japon central.

[{46}](#) Jô : unité de mesure qui correspond à la natte tatami.

[{47}](#) Sétomono : objets de céramique cuits dans les fours de Séto, ville située dans la préfecture de Shizuoka (apogée : XV^e et XVI^e siècles).

[{48}](#) Imari : port du Kyûshû d'où partaient pour l'Europe les célèbres porcelaines à décor bleu sur fond de blanc.

[{49}](#) Kaïoku : Nukina Kaïoku (1778-1863), très célèbre calligraphe.

[{50}](#) Dark Theatre : troupe anglaise de marionnettistes à fils, qui se produisaient à Tôkyô, à Asakusa à partir de 1888.

[{51}](#) Shamisen : sorte de luth à trois cordes.

[{52}](#) Gidayu : récits narrant les exploits chevaleresques du passé, souvent accompagnés de musique.

[{53}](#) Asagao Nikki : célèbre histoire d'amour d'une jeune fille aveugle.

[{54}](#) Kiinokuni : chanson populaire en vogue à la fin d'Edo et au début de Meiji.

[{55}](#) Denbei... : extrait d'un célèbre drame musical.

[{56}](#) « Déchirant sous mes pas... » : début d'un poème composé par Rai Miki.

[{57}](#) Victoire sur la Russie : il s'agit de la guerre entre le Japon et la Russie de 1904-1905, remportée par le Japon. Dans les chapitres précédents, il a également été question de guerre contre la Chine (1894-1895), terminée à l'avantage du Japon. Dans notre traduction, nous suivons sur ce point l'édition Iwanami.

[{58}](#) Impôts locaux : les collèges étaient subventionnés par des impôts locaux alors que les Écoles normales dépendaient du Trésor central.

[{59}](#) Yushima : jeunes gens efféminés qui servaient dans une maison de thé en face du sanctuaire de Yushima à Tôkyô.

[{60}](#) Kôchi : chef-lieu du département de Kôchiten, dans l'île de Shikoku.

[{61}](#) Tosa : ancien nom d'une province du sud du Shikoku.

[{62}](#) Le général Kouropatkine (Alexeï Nicolaïevitch. 1848-1925) : il fut battu par les Japonais à Liao Yang et à Moukden.

[{63}](#) « Vaste est le filet du Ciel... » Il s'agit du chapitre 73 du *Livre de la Voie et de la Vertu (Tao te king)* de Lao Tseu, cité ici dans la traduction de Claude Larre (éditions Desclée de Brouwer 1977).